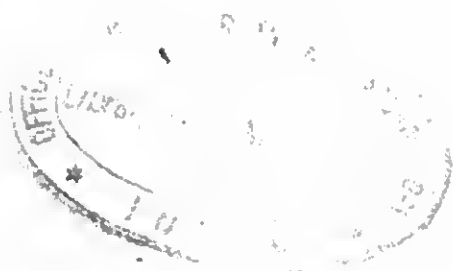
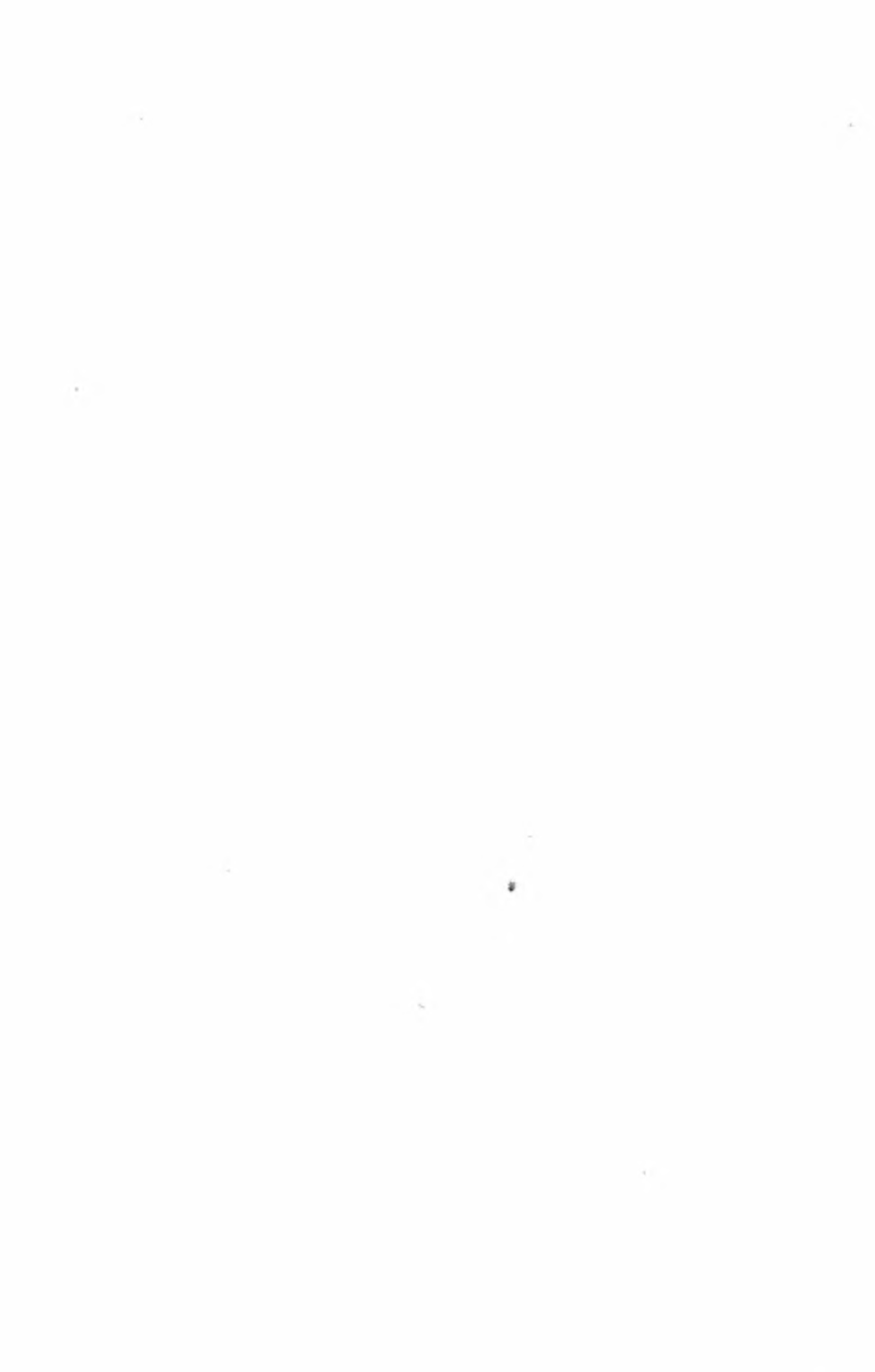


GOVERNMENT OF INDIA
ARCHÆOLOGICAL SURVEY OF INDIA
ARCHÆOLOGICAL
LIBRARY

ACCESSION NO. 27044

CALL No. 913.005/A.A.R.A.B.





FONDÉE LE 4 OCTOBRE 1842

ANNALS

LXXV

7^e SÉRIE. TOME V.

FASCICULE UNIQUE



ANSWERS

IMPRIMERIE V. RESSLER, 20, RUE DU PRINCE

1924

CENTRAL ANTHROPOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.

Acc. No... 27044
Date..... 21-6-57.
Call No..... 943-005
A-A-R-A-B.

L'influence artistique d'Anvers au XVIII^e siècle

par

FERNAND DONNET et PAUL ROLLAND (1).

Dans l'ouvrage qu'il publia en 1913 sous le titre de «Flandre», Max Rooses, esquissant une histoire générale de l'art belge, affirme que «le XVIII^e siècle fut pour notre école de peinture une ère de profonde décadence et de longue léthargie» (2). Plus récemment encore (1924), dans une communication faite à l'Académie royale de langue et de littérature flamandes, le chanoine Muyldermans émettait une opinion identique. «On ne peut assurément nier, écrit-il, que du point de vue de l'art et

(1) Si ma tâche n'avait consisté qu'à mettre en ordre les notes laissées par mon vénéré prédécesseur, je n'aurais jamais pensé à inscrire mon nom à côté du sien en tête de cette étude. Mais, déjà de son vivant, Fernand Donnet m'avait proposé une collaboration sans réserves. Son manque de temps, puis de santé, et d'autres raisons encore, m'avaient amené à fouiller pour lui les riches archives de l'Académie des Beaux-Arts puis à formuler mes conclusions personnelles dans son propre manuscrit. Celui-ci, de plus, étant resté inachevé par places, et les tableaux annexes n'étant pas même dressés, je m'étais cru obligé d'y mettre la main. En conséquence il m'a semblé qu'il était aussi de mon devoir de prendre ma part de responsabilité dans cette publication.

(2) Collection «Ars una, species mille», Paris, 1913, p. 281.

des sciences, le XVIII^e siècle est pour notre patrie un siècle d'indigence» (3).

Ces deux déclarations, prises au hasard, résument en la répétant une conviction chère à la plupart des historiens et critiques. La médiocrité et la somnolence de l'art en Belgique, au dix-huitième siècle, sont, en effet, généralement considérées comme un fait indiscutable.

Cette affirmation n'est-elle pas trop absolue ou, au moins, trop catégorique?

Que la décadence artistique de cette époque soit un fait irrémédiablement acquis, c'est ce qu'il faudrait d'abord prouver.

Sans doute, à Anvers, d'où pourtant, depuis la Renaissance, partait le signal de tout vrai mouvement esthétique, aucun artiste ne semble, à première vue, avoir joué un rôle prépondérant. Fort vivace y était encore évidemment le souvenir de l'époque glorieuse où le grand Rubens dominait le monde par le prestige de son incomparable génie. Cet astre avait jeté une telle lumière dans le ciel artistique qu'il paraissait devoir éteindre forcément toute lueur naissant à un moment où son éclat incomparable n'était pas encore affaibli. Les élèves directs du maître avaient aussi, pendant quelque temps, produit des œuvres participant à cette admiration générale et l'on imaginerait aisément que leurs lointains successeurs n'aient pas eu l'audace de ranimer le flambeau sacré qui se mourait en passant de mains en mains.

Mais cette façon de voir n'est-elle pas, à tout prendre, tendancieuse? Notre confrère P. Bautier, conservateur au Musée royal de peinture de Bruxelles, a démontré depuis peu que Gérard Thomas et Balthazar Van den Bossche, par exemple, étaient d'excellents «petits maîtres anversoïis» d'une ère injustement dédaignée.

(3). «It valt zeker niet te ontkennen dat, in opzicht van kunst en wetenschap, de XVIII^e eeuw een eeuw van armoede is voor het Vaderland». Beschouwingen over de XVII^e en de XVIII^e eeuw in ons vaderland. Verslagen en mededeelingen der Koninklijke Vlaamsche Academie, 1924 (October), p. 716.

Ce dédain, d'ailleurs, ne se manifestait nullement de leur vivant car les œuvres de parçils maîtres étaient alors aussi recherchées que nombreuses: elles peuplaient les églises, elles décoraient les maisons patriciennes ou bourgeoises, elles s'exportaient en grand nombre. Il fallait donc qu'on leur reconnût un mérite suffisant pour justifier une vogue dont nous pouvons enoore relever des témoignages dans les archives (inventaires de mortuaires. c.a.)

Dans ces conditions, pour expliquer un pareil discrédit, le critique ne doit-il pas songer plutôt à une modification dans le goût public qui fit admirer à cette époque ce que l'on n'apprécia plus durant le... stupide XIX^e siècle?

Ce sont là variations dont il serait vain de rappeler les précédents au cours des siècles et dont nous n'avons pas besoin non plus de signaler la répétition — de plus en plus hâtive — de nos jours.

Nous pouvons donc, semble-t-il, être déjà d'avis que le cas des artistes anversoïis du XVIII^e siècle a pu dépendre jusqu'ici d'un critère subjectif plutôt que relever d'un jugement objectif.

D'autre part, si les peintres et les sculpteurs quelque peu mieux doués que la masse de leurs confrères s'expatrièrent et demeurèrent à l'étranger, en Italie, en Espagne, en Autriche, dans le Nord, en France surtout, où beaucoup d'entre eux se distinguèrent et parvinrent, par leur talent, à occuper une situation en vue, cela témoigne peut-être d'un manque de débouchés locaux mais cela n'infirme en rien la valeur et la vigueur de l'enseignement artistique anversoïis.

La qualité des œuvres produites fût-elle cependant sujette à caution, qu'il serait inadmissible, en tout cas, de contester qu'au lieu d'un marasme, régnait alors à Anvers un mouvement d'art intense. On n'en a jamais soupçonné la vie, malgré tout, persistante, et l'influence intrinsèque peu ordinaire. C'était l'Académie des Beaux-Arts qui en était le foyer vital. L'Académie d'Anvers a joué à cette époque un rôle que l'on a oublié et qui, pourtant, mérite d'être exposé.

Emanation, depuis 1663, de la Gilde Saint-Luc, dont elle se détacha complètement en 1741, l'Académie avait vu accourir à elle la grande majorité des artistes qui connurent le succès, et qui étaient, bien souvent, originaires de l'étranger. Avec le temps la vogue ne se ralentit nullement. Les archives de cette institution séculaire — dont l'étude approfondie réserverait encore bien des surprises — en fournissent la preuve convaincante.

On y relève de fort intéressantes indications. Pour ne pas trop les étendre nous ne nous arrêterons qu'à celles qui se rapportent à la période comprise entre l'émancipation de l'institution en 1741 et sa réorganisation complète par la République française en 1796. Pour des motifs d'ordre logique ou historique — mise en marche du nouveau système ou troubles divers (4) — et même simplement d'ordre matériel et archivistique — qu'il serait trop long d'expliquer ici — nous laisserons une marge de quelques années après 1741 et une autre avant 1796, limitant ainsi le maximum de notre observation aux années comprises entre 1751 d'une part et 1792 d'autre part, c'est-à-dire, en somme, à la seconde moitié active du XVIII^e siècle, que l'on a accoutumé de présenter comme inférieure encore à la première moitié.

La première constatation à faire est qu'à cette époque la population scolaire de l'Académie était considérable. Il est

(4) Nous relevons par exemple que l'Académie fut fermée du 29 novembre au 16 décembre 1790 durant le passage des troupes autrichiennes. Le 10 avril 1791 la distribution des prix se fit rapidement pendant que les troupes sur pied de guerre défilaient place de Meir. Les étrangers étaient alors presque tous partis et l'on comptait beaucoup d'absents parmi les nationaux. En 1793, il n'y eut pas de concours à cause du petit nombre d'élèves (7) auxquels il était possible de suivre les leçons. La classe d'antique avait été fermée le 7 février, celle d'architecture et de perspective le 17, et celle de modèle vivant le 21 du même mois. Les représentants du peuple tenaient alors leurs séances dans les locaux de l'Académie. On avait caché tous les tableaux avec les archives de l'institution dans des armoires en placards dissimulés par de la peinture. La classe d'architecture fut rouverte le 5 mai, celle de modèle antique le 6 mai et celle de modèle vivant le 7 octobre, mais au cours de l'hiver 1793-1794, quinze élèves quittèrent le modèle vivant et dix le modèle antique. Le 18 septembre les cours furent suspendus.

évident que la majeure partie en était fournie par les élèves originaires d'Anvers et de ses environs immédiats. On trouvera plus loin (Annexe I) la liste de ceux qui partirent momentanément ou définitivement pour l'étranger. Mais à côté des Anversoïses se pressaient en grand nombre les jeunes artistes originaires de toutes les provinces des Pays-Bas. Les archives cachent souvent leur profession sous les dénominations les plus modestes, par exemple, appelant « charpentier » ou « maçon » des architectes de valeur. Dans cette catégorie le contingent malinois était naturellement important. Il était composé en grande partie de peintres : les deux De Cuyper, Moerenhout, Van Havre, d'autres encore, puis des sculpteurs Van Busecom, Goeyens, Simland — ce dernier s'expatria en 1772 — enfin du graveur Jacques Snyers.

Le nombre des Bruxelloïses était considérable. Nous en comptons plus de vingt-cinq. Nous citerons parmi eux Bosschaert qui devait plus tard devenir conservateur du musée de sa ville natale, et surtout François Lansing, oui, après de multiples voyages, se fixa à Bordeaux, où il jouit d'une vogue enviable.

Les Louvanistes n'étaient pas moins nombreux. D'autres arrivaient de Diest, de Tirlemont, de Hal, d'Aerschot. Parmi ces derniers se distingua surtout Pierre-Joseph Verhaghen, dont la carrière artistique fut brillante. A. J. Wauters lui réserve, dans la peinture flamande, la place qu'occupent Tiepolo dans l'école italienne, et Goya dans l'école espagnole.

Disons seulement qu'il se fixa à Louvain peu après avoir été peintre du prince Charles de Lorraine et de la Cour impériale de Vienne. On trouve de ses œuvres dans les principaux musées et dans les églises tant du pays que de l'étranger.

Plus nombreux encore que les Brabançons étaient les Flamands. Ils étaient originaires de vingt-deux villes ou localités plus modestes des Flandres. C'étaient d'abord les Gantoïses et les Brugeois. Ces derniers toutefois étaient en nombre moindre que les Termondoïses. Parmi ceux-ci se distinguait le sculpteur Corneille de Smet qui, après avoir terminé toutes ses études à Anvers, finit par s'y fixer et fut en 1870, nommé professeur

adjoint de l'Académie en remplacement du sculpteur Schoëbens, démissionnaire pour raison d'âge.

Saint-Nicolas et Ypres sont représentés à l'Académie par des contingents de la même force. Puis, sont à signaler les élèves originaires de Courtrai, Alost, Audenarde et de quatorze localités de moindre importance. Nous nommerons Jean de Landsheer, natif de St-Ursmar-Baesiode, qui, après avoir quitté Anvers, remporta en 1786, à l'Académie électorale palatine de Dusseldorf le prix de composition historique en peinture, et l'architecte Jean-Joseph Montoisie, qui avait vu le jour à Rupelmonde, et qui exerça une certaine influence à Paris au cours des dernières années de l'Ancien Régime.

Il y a lieu de constater d'autre part que les élèves originaires des autres provinces, et surtout les Wallons, accoururent avec non moins d'empressement pour s'inscrire à l'Académie d'Anvers. Mons est représenté par dix élèves, Namur par onze, Liège par sept et Tournai par un nombre identique. Quelques-uns de ceux-ci se signalèrent dans la suite par leur talent et les succès qu'ils remportèrent. Il nous suffira de citer Piat-Joseph Sauvage, de Tournai, peintre de grisailles, qui devint peintre de Louis XVI et membre de l'Académie de Paris: Michel d'Argent de Liège, miniaturiste distingué, l'orfèvre-ciseleur André Joseph Petit, de Mons, etc. D'autres élèves étaient natifs de Nivelles, Charleroi, Dinant, Enghien et de dix-huit autres localités du Hainaut. Nous nous bornerons à citer au nombre de ces derniers, le peintre d'histoire Pierre-Joseph François, de Charleroi, et le frère Abraham de l'abbaye d'Orval, qui travailla plus tard à Dusseldorf.

Mais les nationaux étaient loin de constituer toute la population scolaire. Si nous passons aux étrangers proprement dits, nous nous trouvons en présence d'inscriptions dont le chiffre est saisissant. Ce sont d'abord les habitants des provinces septentrionales que l'on rencontre en grand nombre aux cours de l'Académie, sauf en 1784-1785 où l'on put croire qu'une guerre allait éclater entre l'empereur et la Hollande. Les jeunes gens

originaires de Zélande, du Brabant septentrional, du Limbourg, arrivaient de Middelbourg, de Rosendael, de Ruremonde, de Bois-le-Duc, de Bréda, de Maestricht. Les grandes villes, telles Amsterdam, Delft, La Haye, Haerlem, Utrecht, Leyde, fournissaient aussi un contingent respectable d'élèves, et si à ceux-ci nous ajoutons les jeunes artistes natifs de quantité de localités moins importantes, nous atteignons le total de plus de cent. Nombre de noms mériteraient d'être cités, tels ceux de C. van Cuylenburg d'Utrecht, paysagiste et portraitiste de talent, des deux frères Gérard et Corneille van Spaendonck, originaires de Tilburg, qui après leur séjour à Anvers s'établirent à Paris, où le premier d'entre eux devint célèbre, du portraitiste Jean-Antoine Mertens de Sittart, qui prit domicile par la suite à Amsterdam, de Charles Bentfort de La Haye, qui peignit les portraits et les sujets d'histoire, d'Adrien De Lelie de Tilburg, du paysagiste Albert-Jacques Besters de La Haye, qui mourut à Leyde, du paysagiste Vrymoet d'Amsterdam et de maints autres.

Les Allemands, sans être aussi nombreux que les Hollandais, étaient cependant bien représentés; ils venaient des localités les plus diverses. A ceux-ci s'étaient joints quelques Luxembourgeois et plusieurs Viennois et Tchèques. Nous nous bornerons à nommer, Jean Blom, natif de Weiler près de Cologne, qui, arrivé à Anvers comme simple apprenti charron, fit preuve de grandes dispositions artistiques et remporta de beaux succès en architecture et en dessin, Antoine Straedtman de Paderborn, qui fut lauréat de la classe de nature en 1755 et se vit de ce chef décerner une coupe en argent, donnée par le bourgmestre della Faille. Citons encore le Viennois François Stœber, qui peignit des paysages et des vues de villes.

Si les Français n'étaient, par contre, qu'en petit nombre, et arrivaient surtout des localités voisines de la frontière, telles Valenciennes ou Cambrai, les Anglais comptaient une douzaine de représentants, presque tous venant de Londres. Parmi ces derniers, citons le peintre Balthazar Beschey, qui à la suite d'une altercation avec son camarade Stallenbergh, fut, en 1759,

expulsé momentanément de l'Académie, ce qui ne l'empêcha pas, quelques années plus tard, d'en devenir professeur et de lui offrir son portrait en 1763.

Nous ne pouvons omettre de citer encore parmi les étrangers deux Italiens, trois Danois de Copenhague, un Américain d'Annapolis.

Enfin il nous reste à faire mention d'un groupe de quelques peintres russes; ils étaient tous natifs de Saint-Petersbourg; c'étaient Koorbof, Mordwinof, Milturing, Mattweef et surtout Augustin Ritt, qui joua un rôle artistique important et s'illustra dans le portrait, surtout le portrait en miniature.

On trouvera dans la suite de notre étude (Annexes II et III) la liste exacte et circonstanciée en vue d'identification de tous ces artistes auxquels, dans cette petite synthèse d'introduction, nous avons simplement fait allusion. Beaucoup méritent d'être mieux connus encore et leur œuvre ne peut manquer de faire honneur à l'institution dans laquelle ils se sont initiés à la vie artistique.

Dans un tout autre ordre d'idées, ce qui prouve aussi l'importance grande qu'avait conservée l'Académie d'Anvers et la considération dont elle jouissait dans le pays et à l'étranger ce sont les témoignages de reconnaissance et d'estime que lui prodiguaient ses « anciens » faisant brillante carrière au dehors (5), c'est-à-dire, les sommités du monde artistique, et avec eux, les sommités du monde politique. Ces dernières — princes ou grands personnages, tant étrangers qu'indigènes, — s'honoraient réellement de lui faire visite. Bien que donnant en annexe (IV) quelques détails sur ces visites, nous rappellerons à propos de Ritt, dont nous venons de parler, celle que le Czar-

(5) Voyez par exemple Pierre Gaspard Scheemackers qui, né à Anvers le 10 janvier 1691 et mort le 12 septembre 1781, légua à l'Académie trois figures en plâtre : Laocoon, Hercule et Flore, copies réduites exécutées à Rome sur les originaux et qu'il avait emportées dans son atelier à Londres. Ces pièces furent livrées le 19 septembre 1783, par sa nièce Anne-Marie van Diepenbeeck. — Ignace Joseph van den Berghe, né à Anvers, et établi à Londres, fit des dons de gravures à l'Académie en 1790 et 1791. Voyez la notice qui lui est consacrée plus loin.

vitch, Paul de Russie et la Grande Duchesse, sa femme, firent en 1782, alors que Ritt était élève. Ces princes ne furent pas les seuls; les souverains, les personnages princiers qui passaient par Anvers, après avoir parcouru les églises et les curiosités les plus remarquables de la ville, ne manquaient jamais de se rendre à l'Académie. Celle-ci était alors étroitement logée à l'étage de la Bourse; on y trouvait la chambre de la Gilde St-Luc, la salle des directeurs et les locaux où les élèves travaillaient dans trois ou quatre classes. Lors de ces réceptions les artistes de la Gilde apportaient leurs œuvres les plus remarquables pour les soumettre aux visiteurs de haut rang; quelquefois des achats en résultaient. Puis les autorités se rendaient dans la salle des directeurs où elles étaient abondamment complimentées.

Pendant les dernières années du XVIII^e siècle ces visites se succédèrent nombreuses. Parmi les visiteurs nous signalerons en 1759 le duc Charles de Lorraine et sa sœur la princesse Charlotte; en 1768 le roi Christian VII de Danemark; la même année le prince Henri de Prusse, frère de Frédéric II; en 1769 le prince Guillaume V de Nassau et le Duc de Brunswick; en 1771 et en 1780 Gustave III, roi de Suède et son frère Adolphe; en 1774 l'archiduc Maximilien-Joseph d'Autriche ; en 1781 l'empereur Joseph II, l'archiduchesse Marie-Christine et l'archiduc Albert; en 1785 Clément Wenceslas de Pologne et sa sœur Marie Cunégonde, Albert Casimir de Saxe et Marie-Christine ; en 1786 Ferdinand-Charles d'Autriche et Marie-Béatrice; en 1794 l'empereur François II et l'archiduc Joseph-Antoine, et nous en passons (6).

De ce rapide résumé et des détails complémentaires qui suivent, on pourra se convaincre que, malgré, peut-être, la décadence relative, dont pouvait souffrir, au XVIII^e siècle, l'art dans nos provinces, l'Académie d'Anvers avait continué à jouir

(6) Par exemple en 1771 le cardinal de Frankenberg, en 1784 le comte de Palfy, le comte et la comtesse d'Esterhazy, en 1785 le prince de Ligne et le duc d'Ursel, en 1788 la duchesse d'Aremberg, en 1791 le comte Staray et le comte Von Haddich.

d'une prospérité étonnante et que l'influence qu'elle exerça s'étendait encore au loin. Nous en avons trouvé des témoignages indiscutables dans le nombre considérable de jeunes artistes, qui, non seulement de toutes les parties du pays, mais encore des contrées lointaines, accouraient pour y parfaire leurs études artistiques et dans les visites que les souverains et les personnages de distinction lui prodiguaient et qui contribuaient à consacrer d'une manière éclatante le rôle prépondérant qu'elle ne cessait de remplir.

ANNEXES.

I. CERTIFICATS DELIVRES EN VUE DE VOYAGES A DES ANVERSOIS AYANT SUIVI LES COURS DE L'ACADEMIE D'ANVERS.

- 28 août 1762. — Pierre-Balthasar DE BLOCK, peintre d'art comme son père, obtint le premier prix de dessin en 1754.
- 13 septembre 1762. — Jean-François METS, peintre, second en 1755 et en 1759.
- 16 août 1763. — Jean-Joseph VAN DER JEUGHT, peintre, second ou troisième de 1753 à 1756, premier en 1757.
- 16 octobre 1764. — André-Corneille LENS, premier en 1756, directeur et professeur en 1763. En 1764 il est nommé peintre ordinaire de S. A. R. Charles de Lorraine avec son frère Jacques-Joseph et va s'instruire aux Académies étrangères, principalement à Rome. Il s'y trouve encore en 1767.
- 16 octobre 1764. — Jacques-Joseph LENS, troisième en 1763, second en 1764. Voyez ci-dessus.
- 20 mai 1767. — Guillaume HERREYNS, alors âgé de 23 ans ; avait été troisième en 1762 et premier en 1764. Il est à ce moment directeur provisoire et enseigne la géométrie, la perspective etc. Il désire suivre les cours d'Académies étrangères.
- 30 septembre 1770. — Jacques-Nicolas DIERCKXSENS, était déjà parti le 30 avril pour l'Espagne et l'Italie (Rome).
- 21 mai 1774. — Jean-François FRANSSEN, « menuisier », a étudié l'architecture pour laquelle il a obtenu le premier prix le 21 mars 1773. Il part pour la France.

- 18 avril 1775. — Guillaume VAN DE LETTER, peintre, part pour Paris, mais revient peu après cette date.
- 18 avril 1775. — Jean-François GYBELS, sculpteur, a accompagné le précédent.
- 21 avril 1775. — Conrad-Joseph DEFUES, statuaire, dernier primus, part pour Paris, mais revient peu de mois après.
- 18 octobre 1777. — Joseph-Pierre VLOERS, « menuisier-charpentier », classé deuxième en perspective en 1776 et 1777. Part pour Paris.
- 18 octobre 1777. — Emmanuel KEERSMAECKER, a obtenu la médaille pour l'architecture, même voyage.
-1777. — Jean-Baptiste DU BOIS, part pour Paris.
- 8 avril 1778. — François-Balthasar SOLVYNS, premier en dessin d'après l'antique en 1776 et second d'après le modèle vivant en 1778, part pour Rome et ailleurs.
-1778. — Philippe TASSAERT, revient de Londres .
- 11 mars 1780. — Antoine-Joseph VAN HAECKEN, peintre d'histoire. Etudie à l'Académie le dessin d'après l'antique et le modèle vivant. On l'y voit respectivement quatrième en 1771 et premier en 1779. Sans profession, désire partir pour Dusseldorf, puis pour Rome. A Dusseldorf il copie des tableaux à la galerie électorale et y meurt en octobre 1781.
- 24 janvier 1781. — Joseph BORREKENS, peintre de paysages, élève de Balthasar Ommeganck.
- 7 mars 1781. — Jacques-André-Joseph TRACHEZ, peintre de paysages, de fabriques, de bâtiments. De 1764 à 1772 a demeuré à Gand et a voyagé.
-1781. — Pierre DE GRAE, peintre, obtient un certificat à l'occasion du voyage de l'Empereur.
- 3 avril 1782. — François-Valentin BONCOURT, peintre, part pour Paris.
- 17 avril 1782. — François-Marc SMIT, peintre, part pour Dusseldorf.
- 27 avril 1782. — Jean-François VAN PEETERSEN, sculpteur, part pour Paris.

- 9 avril 1783. — Théodore-Wynant STALLENBERGH, aide à Anvers les professeurs comme peintre-décorateur de figures, de paysages, de vues, d'animaux et même d'histoire. Il part pour Valenciennes où le magistrat va ériger une Académie de peinture.
- 18 avril 1783. — Jean-Joseph VAN DER GRACHT, sculpteur, première médaille, part pour Paris.
- 18 avril 1783. — Christian JACOBS, «menuisier», second en architecture en 1783, part pour Paris.
- 20 novembre 1783. — Pierre-Charles ANTHONY, peintre, élève d'Antonissen, paysagiste. Part pour Paris.
- 10 avril 1784. — Joseph-François DANCO, tailleur de pierre, reçu en 1777, médaille d'architecture, part pour Paris.
- 18 mai 1784. — Jacques-Joseph FRANSEN, peintre, ayant toujours obtenu une des quatre premières places, s'en va à la Galerie et à l'Académie palatines de Dusseldorf.
- 18 juin 1784. — Jean-Baptiste BEGUINET, peintre de paysages et de figures, s'en va dessiner sur les lieux en Haute-Meuse et ailleurs.
- 3 septembre 1784. — Jean-Nicolas-Valentin-Michel PEETERS, peintre de paysages et de figures, part pour la Galerie électorale de Dusseldorf, puis pour Rome.
- 20 décembre 1784. — Jean-Baptiste RUBBENS, a fait partie de l'Académie depuis 1776 et a été classé premier. Il a remporté aussi à Bruxelles la première médaille pour le dessin d'après le modèle vivant en 1781, et a travaillé dans la même ville pour le comte van der Stegen, drossart de Brabant, et pour le duc d'Arenberg. Il désire voyager et se rendre notamment à l'Ecole académique de Paris où, de fait, on le trouve le 17 décembre 1784 (1).
- 1 avril 1758. — Mathieu DE WINTER, peintre décorateur.

(1) Pour les renvois concernant l'Académie de Paris, voyez S. ROCHEBLAVE, Note sur les Elèves flamands inscrits à l'Ecole académique de Paris entre les années 1765 et 1812. Annales de l'Académie Royale d'Archéologie de Belgique, LXX, 1922, p. 146.

- 23 septembre 1785. — Louis-François ARONS, peintre, après être allé à Ter Goes (Zélande) part pour d'autres régions.
-1785. — Antoine HERRY, élève depuis 1779, peintre d'histoire, se rend à Dusseldorf en 1785 en compagnie du malinois De Meester et de l'anglais Cranke.
- 11 mais 1786. — Jean-François VAN DAEL, peintre, ayant obtenu la première place en architecture en 1785, part pour Paris.
-mai 1786 — Corneille ASSELBERG, sculpteur d'après nature, entré à l'Académie en 1779, a déjà voyagé et obtenu la première médaille au concours de l'Académie de Lyon en 1783.
- 21 avril 1787. — François-Joseph DE WEERT, peintre mariniste, va travailler à Bois-le-Duc.
- 2 juin 1787. — Barthélémy-Jean VAN HULST, peintre d'histoire, part pour Dusseldorf le 2 juin 1787.
- 13 septembre 1788. — Gilles-Jean-Baptiste-Joseph JACOBS, peintre d'histoire, élève de A. C. Lens, part pour Bruxelles où il meurt peu de temps après.
- 27 mars 1789. — Ignace-Joseph VAN DEN BERGHE, entré à l'Académie en 1770, part pour Londres avec un très beau dessin exécuté d'une nouvelle manière, au crayon noir. Le sujet en était la fable de Leda et du cygne. (Il s'établit à Londres où il reçut les leçons du célèbre Bartolozzi, graveur du roi. En 1790 il envoya à l'Académie une planche représentant un paysage avec cascade. Un nouvel envoi était destiné à commémorer la bataille de Turnhout du 27 octobre 1789, première victoire de la Révolution brabançonne. En 1791 un troisième envoi consistait en une gravure représentant le *Salvator Mundi*.)
-Décembre 1789. — Jean-Emmanuel KEERSMAECKERS, s'engage dans le nouveau corps d'artillerie levé pour la défense de la patrie.
- 11 juillet 1792. — Lambert-Antoine CLAESSENS, part pour Londres.

II. — LISTE DES ELEVES DE L'ACADEMIE D'ANVERS. ORIGINAIRES DES PROVINCES BELGIQUES (1).

PROVINCE D'ANVERS.

MALINES.

1758. — Judocus GOOSSENS, ne fut qu'un médiocre élève.
1770. — Jacques SNYERS, resta à l'Académie pendant 10 ans. Il se destinait à la gravure. Il était né le 13 avril 1734 et après ses études il s'établit à Anvers où il prit encore des leçons dans l'atelier de Pierre Martenasie, professeur de l'Académie. Il mourut à Anvers le 28 février 1832.
1771. — Jacques SIMIAND. Ne resta qu'un an à l'Académie, il s'adonna à la sculpture. En 1778 on constate sa présence à Paris.
1772. — Michel VAN HAVRE.
1777. — Henri-Joseph DEMOOR, n'a pas laissé de traces.
- 1777-78. — Egide-G. VAN BUSCOM. Il fit de premières études à Malines où, dès 1774, on le trouve signalé parmi les élèves de l'Académie; il y eut pour professeur le statuaire Verhulst. Il dessina aussi à Anvers, pendant deux ans, d'après l'antique. En 1781 il part pour Paris, où il travaille à l'Ecole d'art; il était, alors âgé de 23 ans étant né en 1758, et s'adonnait à la sculpture. Il devint professeur de l'Académie d'Alost, où il mourut en 1831. Le musée de Bruxelles possède une de ses œuvres. On lui doit aussi la chaire de vérité de l'église primaire d'Alost, et les statues de Neptune de la fontaine de la place St-Pierre à Malines.
1780. — Laurent GOEYER, sculpteur.

(1) Les noms des élèves sont indiqués chronologiquement d'après les dates inscrites dans les registres des procès-verbaux déposés aux Archives de l'Académie.

1780. — Jacques-François DE CUYPER fit un séjour de cinq ans à Anvers.
1783. — Herman MOERENHOUT.
1785. — DE MEESTER, est qualifié, dans les procès verbaux académiques, d'amateur de dessin. Avec deux de ses compagnons d'études Antoine Herry et l'anglais Cranke il partit en 1785 pour Dusseldorf.

LOCALITES DIVERSES.

1764. — Jean VRINTS, de Brecht.
1764. — Jean VOLDERS, de Turnhout, présenté comme maçon, étudia la perspective.
1764. — Pierre SMITS, de Schelle, jardinier, étudia la perspective.
1764. — N..... DE VREESE, de Merxem, amateur, id.
1764. — Jaspar HASSELBERT, de Berchem, peintre, id.
1764. — Gommaire DOM, de Lierre, passa quatrième au concours d'entrée et conserva les meilleures places. On le signale encore à l'Académie en 1782.
1764. — Joseph DE VOS, de Reeth, «menuisier», étudia la perspective.
1764. — Jean COLS, de Deurne, «charpentier», id.
1764. — François CONVENT, de Duffel, «menuisier», id.
1764. — Jean ADRIAENS, de Wavre Sainte-Catherine, «menuisier», id.
1767. — Pierre Joseph THYSSENS, de Lierre.
1767. — Jaspar ASSENBERG, de Berchem.
1768. — Jean LANCKENS, de Deurne, «menuisier», étudia la perspective.
1768. — Jean ASSELBERG, de Berchem.
1768. — Guillaume SPOOR, d'Eindhoven, amateur. Obtint le premier prix de sculpture à l'Académie du Capitole à Rome.
1770. — Corneille MERTSENS, de Schooten, «charpentier», étudia la perspective.
1770. — Pierre-Joseph DE HERDT, de Contich, «menuisier», id.

1770. — Pierre AVONDS, d'Hemixem, «maçon», id.
1771. — Pierre FAES, de Meir, peintre, obtint de bonnes places en perspective.
1771. — Norbert VERHAERT, de Tongerlo, «maçon».
1771. — Joseph GERARDI, d'Hoogstraeten, «maçon», étudia l'architecture.
1772. — François DE SWERT, de Berchem.
1773. — Adrien REYSEN, de Wijneghem, «maçon», étudia la perspective et l'architecture.
1773. — Pierre-Joseph DENIS, de Lierre, peintre. Obtint un certificat pour voyager le 19 novembre 1781.
1773. — Jacques DELBAEN, de Schelle, «menuisier», apprit la perspective.
1774. — Arnold SMEYERS, d'Aertselaer, «maçon», étudia l'architecture.
1774. — Thomas SCHOOF, de Meerhout.
1774. — Gommaire DE RIDDER, de Lierre, «menuisier», étudia l'architecture.
1774. — Corneille DELAET, de Deurne, «charpentier» id.
1775. — Guillaume SCHAECKEN, de Weert, peintre d'histoire, termina avec le grade de premier en 1781. Le 1^{er} avril 1785 il obtint un certificat pour se rendre à Dusseldorf, après avoir été à Rome et voyagé dans l'Empire. Il fit ces voyages avec ses condisciples Jean Hubert de Bois-le-Duc et Philippe Smit de Flessingue.
1776. — François ELIAERTS, de Deurne.
1777. — Jean-Baptiste RIJS, de Wijneghem. Est classé troisième en architecture, lors de son entrée.
1777. — Jean-Joseph FASSCHOEN, de Halle, travailla le dessin d'après l'antique.
1777. — Louis VAN HERCKEL, de Turnhout, «charpentier».
1777. — Henri WILRIJCK, de Wijneghem, «charpentier».
1777. — Jean-Baptiste RIJSSEN, de Wijneghem, «maçon», passa quatrième en architecture en entrant et est encore cinquième dans la même branche en 1780.
1779. — François DE SWERT, de Meerhout, sculpteur.

1779. — Jean MOENS, de Lierre, «menuisier».
1779. — Arnold VAN MEIRLOO, de Rethy, «charpentier».
1780. — Adrien VAN BEECK, de Wuestwezel.
1780. — Jean-Baptiste DILLEN, de Lillo, «menuisier», classé deuxième en architecture lors du concours d'entrée.
1781. — Jean-Charles VAN DER HEYDEN, de Schilde, «charpentier», étudia l'architecture.
1781. — Pierre VAN DEN WOUWER, de Lierre.
1781. — Joseph VERBRUECKEN d'Hérenthals, «charpentier», est classé cinquième en architecture lors du concours d'entrée et obtient la même place en 1783.
1781. — Louis VAN HERCK, de Vosselaer, «charpentier», est huitième en architecture au concours d'entrée.
1781. — Pierre JONCKHEER, de Wijneghem, «charpentier», étudia l'architecture.
1783. — Chrétien VERHAEGEN, d'Eindhoven, «charpentier», obtint en entrant la sixième place pour l'architecture.
1783. — Corneille VAN DEN BOSCH, d'Hemixem, «menuisier», étudia l'architecture.
1783. — Jean-Baptiste FABRI, d'Hohoken, «maçon», obtint la première place en architecture en 1786.
1784. — Jean-Baptiste SNAECKEN, de Santvliet, étudia l'architecture.
1784. — François HOREMANS, de Deurne.
1784. — Pierre-Joseph BRUYNINCKX, de Santvliet, «charpentier», étudia l'architecture.
1785. — Pierre BERVOETS, de Wechelderzande.
1785. — François-Auguste MERTENS, de Wommelghem, fut cinquième en architecture en 1790.
1786. — Jacques RIGOUTS, de Lierre.
1786. — Pierre-Joseph SWIGGERS, de Mortsel, «menuisier».
1787. — Jean-François VAN DER BORGT, de Weert, obtint d'excellentes places en dessin d'après l'antique jusqu'en 1794.
1788. — François VAN STEVENS, de Lierre, peintre paysagiste, dessina aussi avec succès d'après le modèle antique et le modèle vivant.

1786. — Pierre HERMANS, de Turnhout, dessina d'après le modèle vivant.
1787. — Egide DE GROOF, de Ranst, «menuisier», fut quatrième en architecture en 1792.
1789. — Godefroid CROENEN, d'Arendonck, de quinzième qu'il était en dessin d'après l'antique en 1792, passa deuxième en 1794.
1790. — François VERBERT, de Mortsel, «maçon», fut classé neuvième en architecture au concours d'entrée.
1790. — Thomas-Joseph SEYTS, de Weert, «menuisier charpentier », fut sixième en architecture lors du concours d'entrée et obtint encore la même place en 1792.
1790. — Egide DE SCHEPPER, de Niel, «maçon», classé dixième en architecture à son entrée.
- 1793 — Jean-Baptiste VERCAMMEN, de Lisp (Lierre), étudia le dessin d'après l'antique.
1793. — Jean-Baptiste FRISON, de Lierre, charpentier, fut classé sixième en architecture en entrant.

BRABANT.

BRUXELLES.

- 1757-58. — François-Joseph LANSING, naquit à Bruxelles en 1743. Son père était officier dans l'armée autrichienne; lui-même y remplissait la charge de cadet. Ils furent envoyés en garnison à la citadelle d'Anvers. Lansing en profita pour suivre les cours de l'Académie. La première année il dessina d'après le plâtre. Lors du concours de 1759, il obtint, pour le dessin d'après nature, le premier prix. Il étudia en même temps la peinture dans l'atelier de Martin Jos. Geeraerts, artiste qui s'était spécialisé dans l'exécution de peintures en grisailles simulant des bas-reliefs en plâtre. En 1760 il quitta l'armée et, grâce à une pension de 400 florins qui lui fut octroyée par Charles de Lorraine, il put se rendre en Italie. A Rome il travailla dans l'atelier de Raphaël Menges, peintre saxon; il grava à l'eau forte en 1772 des planches pour le recueil d'antiquités de Hamilton. Il partit ensuite, en 1778, à Lyon, où il

fut nommé peintre de la ville et y séjourna jusqu'en 1783. Il s'établit alors à Bordeaux, où il acquit une bonne réputation. Il mourut aux environs de cette ville à Leoguan, le 11 avril 1799. Son œuvre principal consiste en portraits ; ses tableaux d'histoire sont plus rares. Il exécuta aussi des peintures décoratives, notamment au château de La Louvière, appartenant à M. Marcilhac.

1758. — Théodore BALLANT. Remporta à Anvers de brillants succès dans les concours académiques de 1760 et 1761, obtenant les premier et second prix de dessin. Il se destinait à la sculpture. Le 28 juin 1762 l'Académie lui délivra un certificat en vue d'un voyage d'études qu'il comptait faire à l'étranger.

1758-59. — Michel CHAPEL, travaillait encore à l'Académie en 1765.

1763. — LECLERCQ, étudia l'architecture.

1765. — Jérôme VAN DROOGENBROECK, inscrit jusqu'en 1768; obtint de belles places dans les concours.

1765. — Pierre-Joseph DE GLIM, probablement DE GLIMES. Il s'établit dans sa ville natale. Il peignit des tableaux de genre et des portraits.

1766. — Antoine VAN RUISVELDT.

1767. — Egide-Jean GEENS. Était encore à l'Académie en 1772-1773. On conserve deux tableaux, œuvres de cet artiste, dans l'église de Denderleeuw.

1767. — Pierre CLEMENT, séjourna à l'Académie jusqu'en 1773. Sculpteur.

1767. — Pierre-Joseph SIMONS.

1768. — Antoine DE SMET.

1768. — Corneille DENIS, peintre.

1769. — François-Joseph TRICOT, fut proclamé premier au concours de dessin de l'exercice 1769-1770. En 1770 il fut appelé à remplir à l'Académie d'Anvers les fonctions de professeur-adjoint de dessin en ronde bosse antique. Il réclama un certificat qu'il obtint le 10 juillet 1770 pour aller voir sa mère qui était à St-Petersbourg. Mais arrivé à Amsterdam, il changea d'avis, nous ignorons à la suite

de quelles circonstances, et revint à Anvers. L'année suivante on le trouve à Paris, logeant à l'hôtel d'Espagne, et travaillant à l'Ecole Académique. Il était alors âgé de 20 ans.

1769. — Jean LHOOST.

1770. — Pierre Joseph DE WIT.

1770. — François MUENENS.

1770. — François-Joseph JACQUIN.

1771. — Martin WAETELAERS, s'occupa surtout de peinture décorative. Il représentait des scènes villageoises. Il jouit d'une belle vogue.

1771. — Jean-Baptiste PAUWELS, fit un long séjour à l'Académie d'Anvers, Quoiqu'il eût remporté en 1773 le premier prix de dessin d'après l'antique, il y resta à travailler jusqu'en 1776. Le 17 février 1777, on lui délivra un certificat pour se rendre à Rome.

1774. — Marie-Elisabeth SIMONS, s'adonna à la gravure.

1776. — Michel SIMONS, étudia la peinture et l'architecture.

1777. — Guillaume DE BROUWER.

1778. — BOSSCHAERT Jr., peut-être un fils ou un parent de Guillaume Bosschaert, le premier conservateur du Musée de Bruxelles.

1784. — Jean-Baptiste BOGAERT.

1789. — Ignace COLBERT.

1792. — Martin-François JACOBS, natif de St-Josse-ten-Noode.

1808. — SURMONT.

LOUVAIN.

1764. — Lambert MINNE, «menuisier», étudia l'architecture

1768. — Henri-Joseph BECKER, après avoir quitté l'Académie, se fait inscrire une seconde fois en 1776.

1768. — Joseph GUILLIAMS, peintre.

1771. — Michel VAN CAMPEN.

1777. — François MELAERTS.

1778. — Henri J. J. SCHOETENS.

1782. — Pierre GEERTS, remporta en 1786 le premier prix de dessin d'après l'antique; travailla à l'Académie jusqu'en 1789.

1783. — Michel-Joseph COLIN.
1784. — Jean-François EVERAERTS.
1787. — Judocus WALGRAVE.
1791. — Ingelbert LISON.
1792. — François WALGRAVE.

NIVELLES.

1768. — Jean-Baptiste STOEK, «tailleur de pierre», étudia l'architecture.
1777. — Jean-Baptiste LONS, passa cinq années à l'Académie. Ses places, dans les divers concours, étaient excellentes.
1777. — Dieudonné DE LA LIEUX (de Lalieu).
1781. — Jean-Joseph SAMSON, «menuisier», élève en architecture où il obtint les meilleures places.
1784. — Henri BONNET, «menuisier», étudia l'architecture.

AUTRES LOCALITES DU BRABANT.

1756. — Pierre-Joseph VERHAGHEN, natif d'Aerschot, mais habitant Louvain, fut classé troisième pour l'épreuve de dessin d'après plâtre, lors du concours de fin de l'année 1750-1751. Il était né le 19 mars 1728 (fils de Guillaume Verhaghen et de Madeleine Verstreucken); il se maria en 1758 avec Jeannet Huismans et mourut à Louvain le 3 avril 1811. Sa carrière artistique fut des plus actives; protégé par l'impératrice Marie-Thérèse, il fut nommé premier peintre de la cour; il jouit de la faveur du prince Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas. Il voyagea à travers l'Europe, visitant successivement la France, l'Italie, l'Espagne, l'Auriche. Son œuvre est considérable. Le pape Clément XIV et l'empereur possédaient de ses toiles. On en trouvait également dans les abbayes de Parc, de Ste Gertrude de Louvain et de Gand, et surtout d'Averbode où il décora notamment des plafonds et exécuta des bas-reliefs. Toutes les églises de Louvain possédaient de ses tableaux, souvent en grand nombre. On en trouvait encore à Aerschot, Diest, Hai et dans de nombreuses localités, sans compter ceux qui étaient conservés à Rome, à Vienne, en Angleterre, et chez beaucoup de

particuliers. On voit aujourd'hui de ses œuvres dans les principaux musées du pays.

1764. — Guillaume AVAUX de Tubize, «charpentier».

1768. — Corneille VAN DE GAER, de Montaigu, est désigné comme exerçant la profession de batteur de cuivre; il étudiait le dessin.

1768. — Judocus HALUS, d'Aerschot.

1770. — François DE JAEGER, de Diest.

1773. — François DE LINIOT, d'Holleden, près de Tirlemont.

1774. — Pierre-Joseph ROBERT, de Bousvalle, inscrit comme «charpentier», étudia l'architecture.

1777. — Pierre-Jacques DE CRAEN, de Diest, était encore à l'Académie en 1782.

1777. — Jean-Joseph FLASSCHOEN, de Hal.

1781. — Jean-Joseph LE GOYX, de Genappe, signalé comme «plafonneur», élève en architecture.

FLANDRES.

GAND.

1757. — Jean SARTEL.

1766. — Ignacc-L. WAUTERS.

1769. — Pierre DE HUYVETTER.

1774. — Guillaume BOVOIER, «huysschilders», obtint de bonnes places en architecture les deux années suivantes.

1776. — Joseph BAILLY, avant d'arriver à Anvers, avait, d'après ses dires, remporté à Gand le premier prix de dessin. Il resta trois ans à l'Académie d'Anvers et fut, dans les concours de dessin d'après nature, successivement classé 5^e, 6^e et 6^e.

1776. — N... DE VOS.

1777. — Joseph GODARD, remporta le premier prix dans la classe de dessin d'après nature.

1787. — Pierre VAN DE WALLE.

1791. — Emmanuel VAN ACKER, dessina d'après le modèle vivant.

1793. — Pierre-Jean MAES.

TERMONDE.

1758. — Cornelle DE SMET, sculpteur, suivit les cours à Anvers jusqu'en 1763. Il naquit à Termonde en 1742, et fit ses premières études artistiques dans sa ville natale. Après avoir terminé ses classes à Anvers, il travailla dans cette même ville dans l'atelier de Jacques Vander Neer. Le 1 mai 1769 il fut nommé maître à la Gilde St-Luc. Chargé en 1780 d'un cours à l'Académie d'Anvers en qualité de professeur-adjoint, il lut en 1796 nommé professeur de sculpture. En 1804, il fut désigné pour remplir les fonctions de conseiller. Il sculpta pour le palais épiscopal d'Anvers les statues des quatre évangélistes. Celles-ci sont actuellement conservées dans l'église Notre-Dame de cette ville. Le malinois Egide van Buscom travailla dans son atelier.
1771. — Pierre-Joseph DE SAERT.
1777. — André DIERCKX, «charpentier».
1779. — Emmanuel LUTKENS.
1779. — Joseph VAN HORENBEECK, «charpentier».
1781. — Jean RERAUX.
1785. — Chrétien DESNOS.
1789. — Charles BENZ.

St-NICOLAS.

1770. — Pierre-Benoit DE MAERE.
1776. — Jean-Joseph THIERENS.
1776. — Jean-Benoit DE BONDT.
1781. — Pierre-Louis VERBELST, dessina d'après le modèle antique et le modèle vivant jusqu'en 1786.
1791. — Jean TIELEMANS.

BRUGES.

1764. — Chrétien AMPT VAN OPPENHEIM, obtint la première place lors du concours d'entrée. Ce succès ne se maintint pas.
1766. — Guillaume DUMAERY.
1776. — Eugène VAN KERCKHOVE, dessina d'après l'antique.
1777. — Ignace VERSTRAETEN, id.

1787. — Jean-Baptiste MEYTS. Cet élève, en s'inscrivant à l'Académie d'Anvers, fit connaître qu'il arrivait de Malines où il avait suivi les cours de l'Académie de cette ville.

YPRES.

1771. — Constant DELVAUX, brillant élève, remporta aux concours de belles places. Le procès-verbal d'inscription mentionne qu'il était fils d'un ingénieur et appartenait à la noblesse.
On retrouve en 1780-1781 un Constant DE VAUX d'Ypres qui s'inscrit à l'Académie. Est-ce le même?
1780. — Roland-André-Jacques DE CLERCQ, orfèvre, obtint la deuxième place au concours d'entrée (dessin d'après l'antique).
1780. — Yvon DE BROUWER.
1780. — François DE BROUWER.

AUTRES LOCALITES DES FLANDRES.

1762. — Jean MINNE, de Waeckene, près de Gand. Outre ses études à l'Académie, il travailla également dans l'atelier de Geeracrs. Le 19 janvier 1764, on lui donna un certificat afin de lui permettre de se rendre à Paris pour achever ses études. Il revint néanmoins travailler à l'Académie d'Anvers pendant l'exercice 1767-1768. L'église de Waeckene possède deux tableaux de cet artiste, l'un représentant St-Pierre délivré par un ange et l'autre une Sainte-Famille. Il était né en 1734; il mourut en 1817.
1764. — Pierre VERSTURME, de Poperinghe, peintre. Seconde inscription en 1768.
1765. — Jean ROTTHIER, de Beveren.
1766. — Guillaume-Dominique DE LE BULCKE, de Reyselde, près de Gand.
1768. — Pierre VANDER MEERSCH, d'Audenarde.
1771. — Jacques VAN ACKERE, de Courtrai. Signalé encore en 1776. Élève médiocre.
1771. — Ignace VAN WAEGENBERGE, de Somergem.

1773. — Jean-Joseph MONTOISIE de Rupelmonde, «charpentier», est nommé premier en perspective en 1776. Le 6 juillet de la même année il obtint un certificat pour se rendre à Paris où il acquit une certaine célébrité.
1776. — Emmanuel TAFFIN, de Courtrai, remporta en 1777-1778 le premier prix pour le dessin, d'après l'antique.
1776. — Armand DE BEULE, de Hamme.
1777. — Pierre TIBERGHIE, de Courtrai.
1777. — Aimé DÉJEAN, de Poperinghe.
1777. — J. RENAUX, de Lokeren.
1777. — Jean DE LANDTSHEER, déclara, lors de son inscription, qu'il était né à St-Ursmer Baesrode, près de Termonde, que son père était charpentier de navires et qu'il avait exercé le même métier jusqu'à l'âge de 23 ans. Pendant deux ans et demi il dessina à l'Académie de Bruxelles. Il habitait alors Alost. Au concours de l'exercice 1779-1780 à l'Académie d'Anvers, il remporta la première médaille pour son dessin exécuté d'après nature. Le 16 août 1780 il obtint un certificat d'études en vue de se rendre à Dusseldorf où il remporta le premier prix. Rentré dans le pays, il fut choisi pour enseigner le dessin aux jeunes princes d'Arenberg. Le 18 juin 1783 il réclama un nouveau certificat. Il s'intitulait alors peintre d'histoire. Il obtint le document réclamé dans le but de voyager et de travailler à la galerie électorale palatine et à l'Académie de Dusseldorf. Un autre certificat lui fut accordé en janvier 1786. Une de ses œuvres représentait «Coriolan, supplié par sa mère, sa femme et ses enfants.». Le musée de Bruxelles possède de ce peintre un tableau figurant «Vénus coupant les ailes à l'Amour»; une autre toile conservée à Haarlem a pour sujet «deux enfants assis». Né en 1750, il mourut en 1828.
1778. — Fidèle DE GEND, de Beveren, resta à l'Académie jusqu'en 1784.
1781. — Pierre-Joseph DE GENDT, de Tamise.
1782. — Benoit PILAET, de Tamise.
1788. — Jean DE FROY, de Grammont.
1788. — Pierre GILBERT, de Houcke, près d'Ostende; il était encore à l'Académie en 1794.

1791. — Joseph GEERTS, de Tamise.

1793. — Joseph DE CAUWER, de Beveren, né en 1778, s'adonna à la peinture d'histoire. Il peignit notamment le « Baptême du Christ », œuvre conservée à Gand et « La fuite de la reine Henriette-Marie d'Angleterre » que l'on peut voir au musée de Bruges. Il mourut en 1854.

HAINAUT.

MONS.

1757. — Jean DE BOCK, obtint de belles places. Parti pour l'étranger en 1759.

1767. — Albert BAJARD. Vient de Paris (Académie) où il est signalé en octobre 1763 sous les prénoms d'Albert-Pierre-Joseph.

1776. — N..... CAPIAUMONT.

1776. — André-Joseph PETIT, orfèvre-ciseleur. Demande un certificat le 30 mars 1782.

1777. — Louis PIQUET.

1788. — Jean-Joseph BARABIN, a été premier en dessin d'après plâtre à la nouvelle Académie de Mons. A Anvers, il est trente-troisième en 1789.

1789. — Benoît-Joseph VINCE.

1788. — Louis LEGAY.

1791. — Charles-Joseph PLISNIER. Trois fois premier à la nouvelle Académie de Mons en dessin d'après l'antique. A Anvers dix-neuvième en modèle vivant en 1792.

1791. — Augustin DU FRANE.

1793. — Charles AULIT.

TOURNAI.

1762. — Piat-Joseph SAUVAGE. Sorti de l'Ecole de dessin de Tournai il passe sixième au concours d'entrée et conserve de bonnes places les années suivantes. Il suit surtout les cours de Geeraerts. Le 12 octobre 1764, il obtient un certificat et part pour Paris, où il est inscrit à l'Académie royale en novembre 1765, « agréé » en 1781

et «reçu» le 29 mars 1783. Il devint premier peintre de Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé, puis de Louis XVI. Il peignit beaucoup d'œuvres, dont un admirable portrait de Marie-Antoinette pour la du Barry. Mais son talent s'exerça surtout dans les grilles. On en conserve à la cathédrale de Tournai et dans de nombreux musées.

1766. — Nicolas DE LIGNE, peintre, fréquenta l'Académie jusqu'en 1769. Il figura toujours parmi les premiers. Reçu maître peintre de Saint-Luc à Anvers, il se proposait d'aller à Paris le 7 novembre 1769.

1769. — Laurent MALAINE.

1771. — Nicolas-Joseph DELIN, fut classé cinquième en dessin lors du concours d'entrée, septième en 1772-1773 et premier en 1773-1774. Venait de Paris (Académie) où il est signalé en juillet 1770.

..... — Charles DELIN, peintre, obtint un certificat pour aller à Maestricht ou ailleurs le 4 décembre 1775.

1776. — Joseph DE LOBEL, premier à l'Académie de Tournai, est classé quarante quatrième à Anvers en 1776! La réflexion suivante est faite à ce sujet: «Onze school is noyt fabryke geweest». (Notre école n'a jamais été une fabrique). C'est une allusion à la nouvelle Académie de Tournai fondée spécialement pour fournir des éléments à la manufacture locale de porcelaines.

1780. — Antoine PLATEAU, excellent élève, classé troisième en dessin d'après l'antique au concours d'entrée. Il resta à l'Académie jusqu'en 1785. En septembre de cette année il fut reçu à l'Ecole académique de Paris. Il avait alors 26 ans. Le 16 septembre 1783 il demanda un certificat pour obtenir une pension du magistrat de Tournai. On l'y présente comme décorateur qui vient de réussir en fleurs, fruits, plantes, insectes, etc.

1781. — Jean-Joseph HERMANS, obtint la huitième place (antique) au concours d'entrée.

CHARLEROI.

1771. — Pierre-Joseph-Celestin FRANCOIS, peintre d'histoire. Obtient la cinquième place en 1772 et la première en 1776. Le 17 octobre 1778 il demanda un certificat pour se rendre à Rome en traversant la France.
1777. — François DE BRUCQ.
1777. — Alexandre BOENS.

AUTRES LOCALITES DU HAINAUT.

1768. — Pierre DU JAQUET, de Feluy, «tailleur de pierre», étudia la perspective.
1774. — Pierre LE BLANC, de Châtelet, «charpentier», étudia l'architecture.
1778. — Laurent LESTARQUY, d'Ath.
1781. — Joseph CAPITE, septième en architecture.
1785. — Joseph BAUDET, d'Enghien.

PROVINCE DE NAMUR.

NAMUR.

1764. — Jacques SCOREIN, «charpentier», suivit les cours de perspective.
1768. — Jean-Baptiste LALOUX, «tailleur de pierre», id.
1768. — Jean ELEWILLE, sculpteur, id.
1770. — Joseph PEERELOSSE, «charpentier», id.
1770. — Jean-François MOUTON, sculpteur, id.
1770. — François-Joseph DENIS. Etudia l'architecture et le modèle vivant. En 1777 il obtint un certificat pour aller à Paris. En 1789 il est à Rome où il présente au pape un tableau qu'il vient de peindre et reçoit la commande d'un autre pour 1.000 scudi. L'aristocratie romaine visite son atelier et le prince Borghèse lui passe également un ordre.
1770. — Pierre-François BOHIN, «tailleur de pierre», étudia la perspective.
1773. — François LE CLERCQ, sculpteur. Va d'Anvers à Gand en 1777 en compagnie de Dubbelens.

1777. — Charles BAUDUIN.
1782. — François-Joseph ARNOULD.
1787. — Nicolas BARBIER.
1788. — Jean-Joseph GOLENVAUX.

AUTRES LOCALITES.

1757. — Jacques EVRARD, de Dinant.
1766 — Antoine-Joseph BOSSERET, d'Anhée, peintre, obtint un certificat le 6 septembre 1770.
1770. — Antoine EVERAERT, de Tamines, «charpentier», étudia la perspective.
1777. — François DAVE, de Gembloux, étudia l'architecture.

PROVINCE DE LIEGE.

LIEGE.

1772. — Michel D'ARGENT, fils d'un capitaine, est classé second en dessin d'après l'antique en 1772. Le 26 mars 1775 il déclare se rendre à Paris ou ailleurs.
1773. — Mathieu RENSON, sculpteur. Part pour Rome en 1775. Il y obtint, en 1779, le second prix de la première classe, à l'Académie de Saint-Luc.
1774. — Laurent THYS, statuaire. Retourne chez lui en 1777 en passant par... la France et l'Italie.
1775. — Philippe MARECHAL.
1776. — Fidèle DE VRY.
1781. — Henri GREUT, «plafonneur».
1782. — J. ANSIAUX, premier à l'Ecole de dessin de Liège.
1791. — Antoine THONET, a obtenu trois fois la médaille d'architecture à Liège. Il passe premier à Anvers en 1792 pour le dessin d'après l'antique.

MALMEDY.

1777. — Henri-Remacle BOOS.

LIMBOURG.

1774. — Léonard REYNERS, d'Opoeteren. Est encore à l'Académie en 1784 (antique).
1779. — Henri VAN EESTEN, menuisier à Velthoven, près Quaedmechelen.
1780. — Jean AERTS, de Halen.
1785. — François CAKI, de Saint-Trond. Obtient en 1786-1787 la deuxième place en dessin d'après l'antique.
1787. — Jean-Antoine AMBROOS, de Tessenderloo.
1787. — W... SPRINGEL, d'Hasselt, «maçon», septième en architecture au concours d'entrée.

LUXEMBOURG.

1774. — Frère ABRAHAM, de l'abbaye d'Orval, envoyé pour apprendre la peinture afin d'exécuter les plafonds de la nouvelle église conventuelle. Il loge à l'hôtel Saint-Antoine aux frais de son abbé. Est présent à l'Académie du 4 janvier au 2 mars 1774, part pour Rome, puis revient en octobre 1774. Il copie alors des œuvres de Rubens et repart pour l'Académie de Dusseldorf où il obtient le premier prix de peinture en prenant comme sujet: Adam et Eve trouvant le corps d'Abel.

III. — LISTE DES ELEVES DE L'ACADEMIE ORIGINAIRES DE L'ETRANGER.

HOLLANDE.

AMSTERDAM.

1758. — Guillaume DE LENG, élève médiocre.
1765. — Corneille MERTENS.
1766. — Wybrand HENDRIKS.
1774. — Jean-Antoine MERTENS, d'Oorsbecke, près Sittart, «charpentier», étudia l'architecture.

1777. — Henri ROHAN, peintre de portraits, premier en dessin d'après l'antique en 1778, part avec Van Haecken le 11 mars 1780.

1782. — Jacques VRYMOET, paysagiste.

1788. — Jean SACHS.

BREDA.

1765. — Pierre DE SOMER, travailla à l'Académie jusqu'en 1771.

1770. — Jean VAN WYCK.

1773. — Mathieu GAUTS, charpentier, étudia la perspective.

1780. — Jean VAN DEN BROECK, fut sixième en architecture en 1782.

1782. — Quirinus VAN GILS, paysagiste, termina avec la première place en 1791.

1802. — Jacques HUISMAN.

BOIS-LE-DUC.

1765. — Corneille STEURLINGHS, étudia la perspective.

1769. — G. VAN DINTER.

1774. — Antoine SAUVE, menuisier, fit de l'architecture.

1780. — Jean VAN BEUGEM.

1781. — Antoine-Henri VAN STRAATUM, fut troisième en dessin d'après l'antique en 1784.

1783. — Jean HUBERT, peintre de paysages, partit avec Schaecken, de Weert et Philippe Smit de Flessingue, pour l'Empire et Rome le premier avril 1785.

LA HAYE

1766. — André RENADIE.

1766. — Philippe DE BONDT.

1775. — Charles BENTFORT, dessina d'après l'antique.

1777. — A. J. BESTERS, paysagiste.

1778. — Henri MES, dessina d'après l'antique.

1780. — Jean VAN BAERLE, obtint, en 1782, la quatrième place en dessin d'après l'antique.

MIDDELBOURG.

1757. — Henri-Bernard VAN DIEST, dessina d'après le modèle antique. Il s'inscrit de nouveau en 1764.
1757. — Daniel DE KEYSER, obtint une deuxième place en 1761 et une cinquième en 1762.
1783. — Henri DONCKHER, dessina d'après l'antique.
1783. — Jean TAVERNIER.
1785. — Jean-Baptiste HANS, dessina d'après l'antique.
1786. — David KUNIG (ou Koning).
1786. — Isaac BATTI.
1792. — Laurent VAN SPANGEN.

ROTTERDAM.

1767. — François VAN VELSEM.
1774. — Henri DUBBELENS, sculpteur, part pour Paris le 17 février 1777.
1776. — Antoine KUYPERS, orfèvre, dessina d'après l'antique.
1777. — Pierre MAZZA, était encore à l'Académie en 1782.
1777. — Guillaume DUBBELENS, étudia l'architecture.
1784. — Gisbert VAN DEN BERG, entré à l'âge de 18 ans, obtint de bonnes places et fut même premier en dessin d'après le modèle vivant en 1787; il retourna à Rotterdam comme peintre d'histoire le 21 avril 1787, gagna la médaille d'or à Mannheim, travailla à Dusseldorf et revint s'inscrire en 1789.
1786. — Antoine F. BAAYENS.
1787. — Jean ROBYN, sculpteur, fugitif, âgé de 29 ans.
1791. — Philippe VAN DER WAL, fut sixième en dessin d'après l'antique en 1792.

RUREMONDE.

1764. — Joseph-Antoine BONCOUR.
1768. — Antoine CLAESSENS, menuisier-charpentier, étudia la perspective.
1768. — Léonard HIERS, id., id.
1768. — Thomas BURTE.
1776. — Jean-Antoine THEUNISSEN, dessina d'après l'antique.

1782. — Alexandre GUISTHOUDT, Id.

1787. — Mathieu LECLUYSE, charpentier, fut dixième pour l'architecture en 1789 et en 1792.

UTRECHT.

1777. — P. GODART.

1777. — François ZWAGERS.

1782. — Théodore DE REUVER, dessina d'après l'antique.

1787. — C. VAN CUYLENBURG, «een der patriotexte in vlugteling»(?) a obtenu deux médailles d'or à Utrecht. Il est à Anvers dixième en dessin d'après l'antique en 1788, et quatrième pour la même branche en 1789. Paysagiste et portraitiste de talent.

1788. — A. HAANEBRINK.

LOCALITES DIVERSES.

1758. — Pierre VAN SPILBEEK, de Roosendaël.

1758. — Abraham VAN DER VOORT, de Swammerdam.

1758. — Pierre VAN GELDER, de Nimègue.

1758. — Pierre VERHOEVEN, d'Uden, dans la terre de Ravenstein.

1760. — N. VAN BURMANIA, de Frise.

1764. — Herman TUYLEN, de Haerlem, est classé quatrième au concours d'entrée mais ne conserve pas de bonnes places. Il est encore à l'Académie en 1772.

1764. — Herman VAN ZWOLL, de Delft, est sixième au concours d'entrée.

1764. — Gisbert VAN ROOYEN, de Delft.

1764. — Jean WALSCHOT, de Hilvarenbeek, menuisier, étudia la perspective.

1766. — Adrien BOON, d'Oudhong, Ile d'Overplaque.

1766. — Henri FEYENS, de Leeuwarden, sculpteur. On le rencontre encore, avec la septième place en perspective, en 1772.

1766. — André WARMOES, de Venloo.

1767. — Jean EYCKMANS, de Sevenbergen.

1768. — Jacques-Hubert CHAUDOIR, de Maestricht.

1768. — Henri-Guillaume BOMANS, de Beeringen, dessina la perspective. -
1769. — Guillaume SPOOR, d'Eindhoven.
1770. — Antoine RYKEN, de Dussen, près de Geertruydenberg, menuisier, fit de la perspective.
1771. — François VERCAMPEN, d'Uden, dans la terre de Ravenstein, étudia la perspective, l'architecture et le modèle antique jusqu'en 1783.
1772. — Abraham VAN STAY, de Dordrecht, fut quatrième en dessin d'après l'antique en 1775.
1772. — Thomas THOMESSEN, de Venray, «charpentier», obtint la première place en perspective en 1773.
1773. — Godefroid LOOS, de Hollandsputte, amateur, fut cinquième en perspective.
1774. — Antoine BRUYNINCX, de Hollandsputte, charpentier, étudia l'architecture.
1774. — Corneille VAN SPAENDONCK, de Tilburg, peintre, étudia l'architecture et le modèle antique. S'établit à Paris avec son frère Gérard.
1774. — Eugène VAN VEUGHT, de Loon-op-'t-Sant, menuisier, étudia l'architecture.
1774. — Jean-Antoine MERTENS d'Oorsbeke près Sittaert, «charpentier», étudia l'architecture.
- 1776 — Guillaume VERSHEES, de Boxel.
1777. — Jean-Guillaume SNOECK, de Leyde, dessina d'après l'antique.
1777. — Adrien DE LELIE, de Tilburg, peintre, fut deuxième en architecture en 1778, partit pour Dusseldorf le 13 avril 1782.
1777. — Jean P. LAURIJSE, de Baerle-Duc, dessina d'après l'antique durant plusieurs années.
1777. — Bernard RYKE, de Boxmeire, dessina d'après l'antique.
1777. — Guillaume-Martin SVIRON, de Maestricht, id.
1779. — Gerard VAN SPAENDONCK, de Tilburg, agrégé à l'Académie Royale de perspective de Paris en 1774, a été à Anvers élève de Jacques Coeck, père, puis de Jacques Herreyns, père. Peintre de

. fleurs, décorateur d'appartements, de carosses, peintre du Roy très Chrétien pour les fleurs et pour ses jardins de botanique, etc.

1780. — Philippe SMIT, né à Nassau-Dietz et élève à Flessingue, partit pour l'Empire et Rome, le 1^{er} avril 1785 en compagnie de Jean-Hubert, de Bois-leDuc, et de Schaecken.

1780. — David MOONS, de Leyden.

1781. — Annanias MOLL, de Zierikzee, étudia le dessin d'après l'antique.

1781. — Jean LIPS, de Berg-op-Zoom, étudia le dessin d'après l'antique et l'architecture.

1781. — Jacques VAN GENCK, de Zierikzee, dessina d'après l'antique.

1782. — Barthélméy VAN HULST, de Maassluys, fut premier en 1779 pour le modèle antique et en 1786 pour le modèle vivant. Il rentra momentanément chez lui le 27 mai 1784.

1783. — Jacques DENIS (ou Denissen) de Steenberg.

1784. — Charles WEBBERS, de Willemstadt.

1784. — Chrétien VERHAEGEN d'Eindhoven.

1784. — Lambert VAN GILS, de Raamsdonck, peintre paysagiste.
Demanda un certificat en 1788.

1786. — Antoine RYKE, de Boxmeer, dessina d'après l'antique (6^e en 1788, 7^e en 1789).

1786. — Corneille-Guillaume PARIS, de Hulst, dessina d'après l'antique (7^e en 1791).

1787. — Pierre-Emmanuel PARIS, de Hulst, frère du précédent, dessina d'après l'antique et le modèle vivant.

1787. — Guillaume-Charles-Pieter VAN RIEMSDYCK, né à Arnhem, peintre fugitif.

. 1787. — Jean VAN 'T HOFF, d'Overschie, fugitif venant d'Amsterdam, dessina d'après l'antique.

1787. — Etienne VAN BROUCKHORST, d'Arnhem, fugitif. Se déclare noble et amateur du dessin.

1785. — Adrien DEVISSER, d'Alkmaar. Fut troisième en modèle antique en 1789.

1789. — Christophe VAN DYCK, de Delft.

1791. — Philibert VAN DEN HEUVEL, d'Oosterhout, étudia le modèle antique.
1791. — Henri HERFTS, de Geelkerken (Gueldre), charpentier, fut septième en architecture en 1792.
1792. — André WILLEMSSEN, de Kessel (Gueldre).
1792. — Louis ZETNAY, de Vaikenburg.
1792. — Jean VERHOEVEN, d'Uden, dessina d'après l'antique.
1794. — Georges TEN BROECK, de Groningue.
1794. — Henri-Guillaume TEN BROECK, frère du précédent.
1797. — Lenderdt SCHOTEL, de Dordrecht.
1804. — Mathieu KUYL, de Geertruydenberg.

LUXEMBOURG.

1777. — Conrad PARMANTIER, de Luxembourg.
1787. — Jean SCHERMDA, d'Echternach.

FRANCE.

1758. — Augustin PRONIEZ, de Lille.
1760. — Jacques VERBERCKT, de Paris. (Serait-il le fils de Jacques VERBERCKT, né à Anvers en 1704, auteur de lambris au Palais de Versailles?).
1761. — Jean-Baptiste LE COUFLE, de Dunkerque.
1764. — Charles-Benoît MARTHO, de Cambrai, classé dixième au concours d'entrée, était encore à Anvers en 1769.
1765. — Louis BERNARDIN, alias Bernardy, de Lille.
1766. — Guillaume LE MASURIER, de Paris.
1766. — Pierre VAN RYNSCHOOTE, de Dunkerque.
1766. — A. J. BOSSERET, de Moulins en Bourbonnais.
1769. — Louis DE MERSSEMAN, de Bergues-Saint-Winnoc.
1776. — N... DANDELAU, de Paris.
1778. — Joseph VERDUN, de Thionville, dessina d'après l'antique.
1780. — M... DE SARTILLIEU, officier français, voyageant pour son plaisir, a été à Rome et dessina toute l'année d'après le modèle antique.
1781. — Jean-Baptiste PLATEL, de Lille, étudia l'architecture.

1781. — François TOURNELLE, de Lunéville.
1783. — Antoine PALIEZ, de Valenciennes, fut troisième en dessin classé dixième en 1790.
1784. — Georges GOREZ, de Douai, dessina d'après l'antique.
1788. — Hilaire LE DRU, d'Oppy (Artois), premier prix de la Nouvelle Ecole de dessin de Douai, fut classé premier en dessin d'après l'antique en 1789.
1790. — Louis L'EPINAY DE BOULLERE, de Fontenay-le-Comte, premier lieutenant au régiment d'infanterie royale.
1793. — Louis-Antoine-Joseph OAUDRY, de Saint-Amand.

ALLEMAGNE.

- — Antoine STRAEDTMAN, de Paderborn, lauréat en 1755.
Premier prix de la classe de nature. Reçut de ce chef une coupe en argent offerte par le bourgmestre della Faille.
1757. — Herman FABER, de Ludenscheyt en Westphalie, habitant Elberfeldt.
1758. — Tilleman-Joseph FELDMULLER, d'Ahrweylen, près de Cologne.
1764. — Laurent BERMINGER, de Menz (Prusse), peintre, étudia la perspective.
1765. — Jean SPARMEKERING, d'Anhalt, fut classé quatrième en perspective au concours d'entrée.
1768. — Jacques TORNER, d'Ehrenstatten en Brisgau.
1770. — Frans DERKSENS, de Clèves.
1770. — Bernard GREVELAER, de Bottrup (Hannovre), charpentier, étudia la perspective.
1774. — Jean BLOM, de Weyllen in Griesburg, près de Cologne, peintre, étudia le modèle antique, fut premier en architecture en 1775 et en perspective en 1777. Sans profession, il gagnait sa vie à Anvers comme garçon boucher pendant la durée de ses études. Il retourna chez lui le 1 septembre 1780.
1777. — Guillaume STEFENS, de Kelz (Prusse).
1777. — Jean HEINEMAN, de Rimmelinghuysen (Westphalie) étudia l'architecture et obtint de bonnes places.

1779. — Guillaume STEFENS, de Julich.
1779. — Emmanuel WING, de Dusseldorf, charpentier.
1780. — Nicolas PETERS, de Zeugel (Munster), étudia le modèle antique.
1781. — Mauritz KELLESHOVEN, du duché de Berg sous le Palatinat et habitant Cologne, peintre.
1781. — Antoine SCHEUNEBOEG, de Munster, étudia le modèle antique.
1783. — Nicolas STRAELBOEG, de Berchem près de Cologne, charpentier, étudia l'architecture.
1786. — Frédéric-Joseph ZURNIDEN, de Hesse, Darmstadt, peintre, dessina d'après l'antique.
1786. — Jacob FEHRMANN, né à Brème, peintre, dessina d'après le modèle vivant aux Académies de Copenhague et de Hesse-Cassel, dessina à Anvers d'après nature et partit pour Bruxelles.
1787. — Antoine KUSSWIEDER, de Fribourg en Brisgau, vint de l'école de dessin de Haerlem.
1787. — Jean-Gérard-Joseph WOLFS, de Munster, dessinateur. Etudia l'architecture.
1787. — Maximilien GEERADTS, d'Antweider, près de Nurenberg, tailleur de pierre. Fut classé sixième en architecture.
1788. — Jean KAULMAN, de Dueren (Julich) menuisier, étudia l'architecture et y remporta le premier prix en 1794.
1789. — Jean-Wilhelm CROES, de Wildeborg (comté de Hertseld). charpentier, étudia l'architecture.
1790. — Jean-Henri ALTENRATH, d'Aix-la-Chapelle, dessina d'après l'antique.
1792. — Jean HEER, de Fribourg.

ITALIE.

1751. — Herman GILLIS, peintre d'histoire et de portraits, habitant Rome. Fut classé premier en dessin à Anvers. Il demanda un certificat le 12 juin 1760 et mourut à Naples (avis du 26 novembre 1791)
1757. — Jean-Baptiste-Joseph ROSSETTI.
1762. — Edouard MERIMEE, du duché de Broglio, peintre venant de l'Académie de Paris.

AUTRICHE.

1767. — Jean PIALGI, de Vienne.

1780. — François STOEBER, de Vienne, voyageant, dessina d'après l'antique et étudia la peinture chez Balthazar Ommeganck, peintre célèbre en paysages et figures. Il retourna chez lui le 15 juillet 1783.

BOHEME.

1774. — Jean PREY, de Prague.

DANEMARK

1779. — Christian-Auguste LORENTZEN, de Copenhague, peintre du roi Christian V de Danemark, fait à Anvers des copies de Rubens et des portraits de particuliers et s'en va à Paris en juillet 1780.

1781. — Erich PAUELSEN, de Copenhague.

RUSSIE.

1781. — Jean-Augustin RITT, de Saint-Petersbourg, fut à l'Académie de 1781 à 1786; il y obtint les meilleures places — le plus souvent la troisième. Lors de sa visite, le czarewitch le félicita. Très connu et très apprécié des amateurs de son pays il se spécialisa dans le portrait-miniature. Lorsqu'il mourut, à 34 ans, il avait produit près de 400 œuvres dont il nous a laissé la liste (cf. *La Collection David Weill*, par G. Henriot, dans *L'Amour de l'Art*, janvier 1925).

1783. — KOORBOF, de Saint-Petersbourg.

1783. — MORDWINOF, de Saint-Petersbourg.

1783. — MILTSURING, de Saint-Petersbourg.

1786 — MATTHEEF, de Saint-Petersbourg, envoyé à l'Académie d'Anvers par l'impératrice Catherine; peintre d'histoire, fut classé second en dessin d'après nature. Il retourna en Russie à la mort de sa protectrice.

ANGLETERRE.

1757. — Balthazar BESCHEY, de Londres, obtint d'excellentes places jusqu'en 1761. D'humeur batailleuse il fut expulsé de l'Académie pour un an, le 19 septembre 1759, pour s'être disputé avec Théodore Stallenbergh.
1767. — Jean LLOYD.
1768. — Jean-Jacques ROUBY, de Londres.
1772. — Thomas KERRICH, du comté de Norfolk, noble, fut classé premier en dessin d'après l'antique l'année de son entrée
1772. — Thomas POPIER, de Londres, dessina d'après l'antique.
1776. — Charles EMSELL, de Londres.
1777. — N..... LEMESLE, de Londres.
- — N... CRANKE, peintre d'histoire, obtint un certificat pour Dusseldorf en 1785. Il s'y rendit en compagnie de l'Anversois Herry et du Malinois De Meester.

AMERIQUE.

- 1780 — Edmond BRICE, d'Annapolis.

IV. — VISITES DE PERSONNES DE MARQUE A L'ACADEMIE D'ANVERS.

- 22 AOUT 1759. — Son Altesse Royale Charles-Alexandre, duc de Lorraine et de Bar, gouverneur et capitaine général des Pays-Bas, protecteur de l'Académie, accompagné de sa sœur Anna-Charlotte de Lorraine, abbesse de Remiremont et de Sainte-Waudru à Mons, et suivi des magistrats et de quelques personnages de la Cour.
- 23 JUILLET 1768. — Christian VII, fils de Frédéric V, roi de Danemark et de Norvège, âgé de vingt ans, allant en Angleterre et en France, sous le nom de prince de Trabenthals, visite l'Académie et la «Schilderscamer» avec sa suite. Il est accompagné en outre du premier bourgmestre van de Werve, du pensionnaire de la ville Michel van Essen et du commandant de la citadelle le reidmaréchal Fisa. De retour dans son pays il fonda à Copenhague une Académie qui envoya à Anvers des élèves.
- 1 OCTOBRE 1768. — Henri, prince royal, frère de Frédéric II, roi de Prusse, venant de Hollande.
- 27 JUIN 1769. — Guillaume V, prince d'Orange-Nassau, stadhouder héréditaire de Hollande et le duc de Brunswick-Wolffenbützel, visitent l'Académie depuis 8 heures du matin jusque bien tard dans la journée.
- 31 MARS 1771. — Gustave III, roi de Suède et le prince Adolphe, son frère, ainsi que deux autres personnes, après avoir visité incognito la cathédrale, viennent admirer les «wonderbare meeslerslucken des schoone Kunsten op de Koninglyke Aeademie».
- 29 OCTOBRE 1771. — Visite de l'Académie par Jean-Henri, comte de Frankenberg, archevêque de Malines.
- 27 JUILLET 1774. — Son A. R. Maximilien-Joseph, archiduc d'Autriche, coadjuteur du grand-maitre de l'Ordre Teutonique, visite l'Académie

à midi en compagnie de Georges Adam de Starhenberg, prince du Saint-Empire, ministre à la Cour de Bruxelles, du secrétaire d'Etat et de Guerre Van Crumpipen etc. Il est reçu sans compliments, en vertu d'ordres supérieurs, par la direction et les membres de la Gilde Saint-Luc.

26 MARS 1775. — Distribution des prix dans la Schilderskamer au-dessus de la Bourse, en présence de deux jeunes princes de Salm-Salm et du comte de Respagni de Malines.

24 SEPTEMBRE 1780. — Gustave III de Suède, sous le nom de comte de Hays, en compagnie de baron de Momen, lieutenant-général faisant fonctions de ministre, du comte de Creutz, ambassadeur à la Cour de France et de trois autres seigneurs suédois, venant de Spa et de Bruxelles, visite l'abbaye Saint-Michel, les églises, l'Académie. Il admire des tableaux chez Peeters, Artselaer, Van Havre, Kuyts, Van Lanker, Stevens, et s'arrête chez les peintres Lens, De Cort, Antonissen, etc.

19 JUIN 1781. — Joseph II, longeant l'Escaut à cheval depuis la Hollande, s'embarque au fort de la Perle le 18 juin 1781 à midi et arrive à 3 heures à Anvers. Il y reste jusqu'au 20. Jean-Alexandre Brambilla, italien et premier chirurgien, membre de l'Institut impérial de Bologne, visite en secret à l'Académie le 19. Ce jour-là, à 1,30 heure, l'empereur reçoit en audience le secrétaire de l'Académie Van der Sanden et s'informe de la marche de l'institution.

24 AOUT 1781. — Marie-Christine, archiduchesse d'Autriche et Albert-Casimir, prince des Pays-Bas, duc de Saxe-Tesschen, gouverneurs généraux des Pays-Bas, visitent l'Académie en compagnie de deux officiers généraux chamhellans. Ils acceptent le titre de protecteurs, en avouant tous deux qu'ils sont membres honoraires de l'Académie de Rome et, la princesse en particulier, qu'elle a appris à dessiner. On offre à celle-ci un paysage peint pour elle. Dans la salle de Saint-Luc le prince prend plaisir à s'asseoir sur la chaise de Rubens. Il était revêtu d'un uniforme de gala, décoré de la grand'croix de l'ordre de Saint-Etienne. L'archiduchesse donnant l'exemple de l'économie et de la modestie, était vêtue très simplement et portait au bras son petit nuvrag.

13 JUILLET 1782. — Paul Petrowitz, czarevitz de Russie, et Marie Federowna, son épouse, sous le titre de comte et de comtesse du Nord, visitent l'Académie à 5,30 heures du soir. Ils sont accompagnés de Marie-Christine et d'Albert-Casimir, gouverneurs généraux, ainsi que d'une dame d'honneur et de deux officiers de marine, dont l'un était le comte de Soltikow, et l'autre le prince de Jusapow, du chambellan prince Hurakin, de M. de Crumpipen, secrétaire d'Etat et de Guerre et de trois officiers de la cour en toilette de gala. Ils félicitèrent surtout Pierre Faes, peintre de fleurs et eurent une entrevue avec Augustin Ritt sur lequel le secrétaire de l'Académie leur remit une notice. Le comte du Nord portait l'uniforme de grand amiral, blanc avec parements verts. Sa femme était vêtue assez modestement d'une robe brodée de petit gris et était coiffée sans faste.

12 AOUT 1784. — Le comte Ch. de Palfy, grand chancelier du royaume de Hongrie, le comte François d'Esterhazy, général de S. M. l'Empereur, tous deux magnats de Hongrie et chevaliers de la Toison d'Or, ainsi que la comtesse d'Esterhazy, visitent l'Académie. Ils déclarent qu'avec celles de Rome et de Paris elle dépasse toutes les autres.

9 MARS 1785. — Leurs Altesses Mgr. le prince de Ligne, chevalier de la Toison d'Or, commandant général de la ville d'Anvers et des avant-postes sur les bords du Bas-Escaut, propriétaire d'un régiment d'infanterie au service de S. M. l'Empereur et Roi etc., et Mgr. le duc d'Ursel, de Hoboken, seigneur de Wesemaele, porte-étendard héréditaire du duché de Brabant, général major etc., visitent l'Académie à 7,30 heures du soir. Leur visite dure deux heures. Ils encouragent les élèves finissant leurs concours, admirent les modèles et félicitent les professeurs.

5 AOUT 1785. — Leurs Altesses Royales les Gouverneurs Généraux, arrivés par eau de Bruxelles, débarquent au port à 11 heures. A 1 h. ils visitent l'Académie avec leurs frère et sœur Clément Wenceslas, prince royal de Pologne, duc de Saxe, archevêque électeur de Trèves, et Marie-Cunégonde, princesse abbesse de Thorn et d'Essen.

Ils sont suivis du comte de Seckendorf, du général baron de Kempelen et de Mgr. de Nélis, évêque d'Anvers, chez qui ils logent. Ils admirent un bas-relief en marbre blanc de De Smedt, un des directeurs, et font visite à Geeraerts, directeur presque octogénaire dont ils louent beaucoup une grisaille. L'adresse suivante(1) leur était destinée, mais des ordres supérieurs en empêchèrent la lecture :

Qu'on révère la Grâce, en berceau des beaux-arts

Augustes protecteurs!

Qu'Alexandre le grand parmi l'exploit de Mars,
Aima, protégea dans Lysippe, dans Apelle,
Créateurs des morceaux, dont la nature si belle
Parut leur envier les effets plus frappants,
Que l'Amour, les trois Grâces du goût le plus charmant
Que Rome en paix se vante d'Auguste, de Mécène,
Qui opèrent aux talents, arts, lettres, toute la gène
Par bienfaits, par honneurs, ces alimens d'esprit!
L'empire possède un chef; la Belgique en jouit
A son bonheur plus grand, à titre des plus justes
Dans ses grands gouverneurs, des rejetons Augustes
d'Autriche et de Saxe, dont cette académie
Vante la protection, si puissante que chère.
Daignés, Madame! Daignés Monseigneur! point entendre
Ma lyre qu'en instrument des hommages à vous rendre
Pour les cœurs épanchés, les membres assemblés
des artistes réjouis, par la troisième visite,
par l'art d'encourager les Arts, mains et mérite
à l'aspect honorant les astres, éclairant
l'Empire. Treves et Thorn par leurs bienfaits brillants
Si Corinthe siège des arts, illustra toute la Grèce
Aussi par le commerce, si Rome fleurit sans cesse
par les soins paternels des Augustes bienfaisans:
Anvers ose présenter ses vœux reconnaissans!

Des Augustes protecteurs!

les très humbles et les très dévoués serviteurs,

J. Vander Sanden.

DECEMBRE 1785. — Derain de Copenhague, peintre en miniatures, pensionné de Christian VII de Danemark, et De Bach, peintre dessinateur, nommé chevalier par Stanislas-Auguste Poniatowski, roi de Pologne, visitent l'Académie en venant de Dusseldorf. Ils partent pour Paris et l'Italie.

11 MARS 1788. — Après-midi S. A. Madame la duchesse d'Arenberg etc., avec une lady, un lord et un chevalier décoré de 35 ordres (sic), visite l'Académie en s'intéressant surtout à l'architecture, dans laquelle son protégé, Maximilien Geeradts, vient d'être nommé 5^e sur 17.

30 JUIN 1786. — L. A. R. Ferdinand-Charles, prince de Hongrie, archiduc d'Autriche, lieutenant-gouverneur et capitaine général de la Lombardie, et Marie-Béatrice, sa femme, héritière du duché de Modène, sous les noms de comte et comtesse de Nellenbourg, arrivent à Anvers vers 2 heures. Ils visitent quelques églises, le palais épiscopal où l'archiduchesse, fatiguée se repose, et l'Académie où on les attend depuis midi. Geeraets a reçu avis d'y présenter ses tableaux. On lui achète une «Diane après la chasse, entourée de nymphes et de compagnes», une «Vénus couchée à laquelle plusieurs amours viennent présenter des guirlandes», et un cœur servant de cible et percé de flèches.

JANVIER 1791. — Le comte C. Staray, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jésus et de l'ordre de Marie-Thérèse, général major, commandant d'Anvers et de la division d'infanterie ainsi que le sieur de Moitelle, général major et commandant de la citadelle, visitent l'Académie pendant deux heures en compagnie de beaucoup d'officiers. Ils se montrent très aimables.

19 FEVRIER 1791. — Le comte von Haddich, colonel commandant le régiment des Hussards au service de Léopold II, visite l'Académie avec quelques officiers de son régiment.

9 JUIN 1794. — L'empereur François II, venant de Bruxelles par Malines arrive à 1 heure, en compagnie de son frère l'archiduc Charles-Louis, capitaine et gouverneur général, dans un carosse attelé de

six chevaux et escorté de soixante dragons ,à l'hôtel du Grand
Laboureur. Il y reçoit les magistrats puis visite hâivement la cita-
delle, la cathédrale et l'Académie où le secrétaire lui lit cette
pièce de vers(!):

A sa Majesté sacrée
François II,
Empereur et roi.

Sire!

Aurore en chassant les ténèbres
par la lueur du beau vermeil
d'où s'envolent les hibous funèbres
pendant que l'odeur et le miel
coulent doucement de l'atmosphère:
l'aigle cherche les vertus solaires,
la rosée baigne les végétaux
ses perles roulent sur la verdure,
les roses, lis, la mignature
des jardins, prés, champs, arbrisseaux
La déesse gaie vint vite instruire
l'Ecole d'Anvers, sa vieille amie
que le plus beau jour va reluire
sur les Beaux Arts et favoris
du Parnasse, car François l'Auguste
Ange de paix, père doux, bon juste
Sauveur des Belges, conduit le char
d'Apollon, rendant la visite
d'une bonté à jamais bénite.
Triomphe César! Triomphe de Mars!

Sire!

de votre majesté Sacrée
Les plus fidèles, obéissants et dévoués serviteurs
Les membres de l'Académie royale.

J. Vander Sanden, secr.

27044

- 14 JUNE 1794. — Visite de Joseph-Antoine, archiduc d'Autriche, frère de l'Empereur, coadjuteur de la grande maîtresse de l'ordre Teutonique, accompagné du colonel Spanocci, chevalier de Saint-Etienne, toscan,

UNE TERRE NEUTRE EN ARDENNE
AU XVIII^e SIECLE.

BERTRIX

par

LEON LE FEBVE DE VIVY

Pour l'historien, quel champ merveilleux — peu exploré encore — que l'Ardenne!

Chacune de ses régions a un passé qui captive et qui retient d'autant plus l'attention que, jusqu'aux dernières années de l'ancien régime, a subsisté toute son organisation féodale avec ses nombreuses classes maintenant leurs privilèges contre les atteintes du pouvoir central. Comme si un sol rugueux, de culture âpre, peu attrayant pour l'étranger, isolé par ses forêts, était la meilleure défense contre les innovations politiques!

La grande prévôté avec ses villes de Bastogne et La Roche, le comté de Chiny, le duché souverain de Bouillon y étaient autant d'entités bien distinctes et bien déterminées, ayant chacune son organisation spéciale, ses coutumes, ses classes sociales. D'une à l'autre, même réunies sous la même couronne comme Bastogne et Chiny, des différences très nettes et — pour susciter davantage encore d'intérêt — près d'elles, au long d'elles si je puis dire, une série de terres indépendantes, aux habitants conscients de leurs droits et décidés à les défendre quoiqu'il dût leur en coûter.

Chose curieuse: l'histoire de ces terres indépendantes — qualifiées «terres franches» ou «neutres», «terres de non état»,

«souverainetés», certaines des plus minuscules puisque, avec Saint-Hubert, Muno, Chassepierre, Bertrix, s'y rangeaient aussi Auby, Sainte-Cécile, Cugnon, Morteihan, Nassogne avec leurs 25 ou 30 bourgeois — a été, de 1650 à 1770, toute l'histoire de nos Ardennes, chacun de ces tout petits états luttant pour se continuer tel, les Pays-Bas tendant à les absorber tandis que Paris s'efforçait de les maintenir sous sa sauvegarde; l'une et les autres ayant les meilleures raisons pour vouloir le triomphe de leur politique.

L'ensemble de ces terres mériterait une étude. Si je vous parle de Bertrix de préférence, c'est parce que, plus que toute autre, elle m'a paru symboliser nos Ardennes, tenace, opiniâtre, ne sortant de son mutisme que pour jeter à la face d'un agresseur déloyal et victorieux par l'abus de la force tout le mépris d'une âme indomptée.

* * *

Bertrix en Ardenne — ou plus exactement Les Bertrix, qui comprenaient en une seule paroisse les trois hameaux de Renaual, Burhaimont et Bohémont —, gros village situé sensiblement au centre d'un triangle que formeraient St-Hubert, Neufchâteau et Bouillon, franc alleu à l'origine, était au XVII^e siècle possédé indivisément par trois seigneurs qui s'en déclaraient les souverains: le duc de Bouillon, l'abbé de St-Hubert et le comte de Rochefort, celui-ci au titre de seigneur de Neufchâteau.

La justice y était rendue en 1^{re} instance par la haute cour composée de 3 mayeurs, 3 échevins, 3 sergents et 1 greffier, chaque seigneur nommant son mayeur, son échevin et son sergent et le mayeur du duc de Bouillon étant le droit chef de la cour «toujours le premier soit au siège de justice, soit à l'église, à l'offrande et aux processions». En dernier ressort et souverainement, jugeaient les trois prévôts, officiers ou «commis» des seigneurs, réunis à Bertrix même avec l'assistance du greffier local, statuant à la majorité des voix et par qui furent prononcées plusieurs sentences de condamnation à la peine capitale — sentences

toujours suivies d'exécution sauf en cas de grâce accordée simultanément par les trois seigneurs.

Si la souveraineté du lieu était indivise, les habitants, se qualifiant tous — et avec quelle fierté! — «bourgeois de Bertrix», y étaient en réalité bourgeois d'un des trois seigneurs: «les sujets et bourgeois et maisons étant partis, séparés et discernés seachant chascun seigneur les siens», proclament des records de 1574 et 1695.

Sa population, essentiellement agricole, se divisait en trois classes bien distinctes:

a) les laboureurs ou «lahoueurs pleins» qui possédaient et cultivaient assez de biens pour en retirer un revenu minimum de 100 quartels d'avoine ou 40 charrées de foin;

b) les demi-laboureurs, à qui la culture de leurs biens ou des terres d'autrui n'assurait pas de telles ressources;

c) les manouvriers ou non-laboureurs.

Chacun — sauf les mayeurs en charges et ceux qui en étaient exempts par décret de leur seigneur propre — était astreint à des prestations en argent ou en nature.

Des foires très fréquentées s'y tenaient pour lesquelles jouissaient de privilèges non seulement les habitants de Bertrix mais aussi tous ceux du duché de Bouillon, des terres de Neufchâteau et de St-Hubert.

Jusqu'en 1650, la souveraineté de Bertrix ne souffrit aucune atteinte. Comme les peuples heureux, elle n'eut pas d'histoire; à peine sa quiétude fut-elle troublée par quelques tentatives du duc de Bouillon de s'assurer la primauté. En 1611, les Archiducs avaient certes tenté de comprendre cette terre franche dans le dénombrement du Luxembourg; sur protestation, ils n'avaient pas insisté. En 1656, nouvel essai: la taxe est fixée alors à un feu pour la part relevant de Neufchâteau; sur refus de payer, on laisse l'affaire en état.

Mais, vers 1664, se produit un événement qui attire sur Bertrix l'attention de l'Espagne: d'accord avec l'évêque de Liège encore duc de Bouillon, à cette époque, et avec l'abbé de St-Hubert, Louis XIV a établi, de France à Liège, des chemins

publies, tellement dirigés qu'ils ne touchent nulle part aux terres luxembourgeoises. Ces routes — que l'on dénomme chemins neufs — permettaient, avec celle de Givet à Dinant par Blaimont et Falmignoul, le transit en franchise de douanes de tous les vins et tissus français vers Liège et privaient les recettes du Roi Catholique d'environ 200.000 florins l'an. La plus importante, par Sedan, Bouillon, la forêt de Luchy et St-Hubert, servait aux marchandises venant de la Champagne et de Paris ou destinées à ces régions, tandis que l'autre, par Carignan et les terres neutres de Chassepierre, Ste-Cécile, Morte-han, Cugnon, Auhay, Bertrix, rejoignant la première dans la forêt de Luchy, était la voie indiquée aux commerçants du Clermontois, des Trois Evéchés et de la Bourgogne.

A l'importance économique que présentait ainsi pour l'Espagne Bertrix, situé sur le chemin neuf, s'ajoutait encore un intérêt politique: le Luxembourg se trouvait sans communication directe aisée avec sa prévôté d'Orchimont dont le seul débouché astreignait à un long détour. L'annexion de Bertrix aux Pays-Bas eût fait disparaître cet inconvénient et, combinée avec celle des autres terres neutres, St-Hubert notamment, en isolant du duché de Bouillon, de la Lorraine et de la France la principauté de Liège tant convoitée, eût largement contribué à l'unification de nos provinces.

S'emparer des terres neutres devint le mot d'ordre, cependant que la diplomatie française s'efforçait de les maintenir sous la sauvegarde du grand Roi.

Sournoisement d'abord, on voudrait «les faire contribuer sous main au soulagement de la province de Luxembourg» mais ici c'est le gouverneur lui-même, prince de Chimay, qui se refuse à pareil moyen.

En 1674, on tente et on réussit à obtenir d'elles un droit de «sauvement extraordinaire, «reconnaissance de frais de logement ou rédemption d'iceux que payeront ou supporteront DE TEMPS A AUTRES les habitants des dites terres». «De temps à autre...» avait-on dit, mais consenti en 1674, l'impôt est exigé en 1675, 1676, 1677, 1678 et il faut, pour y mettre fin, la

victoire des armées françaises. Unie à la France avec le Luxembourg en suite des arrêts de la Chambre de réunion du Parlement de Metz, Bertrix, occupé militairement, ne paye plus de droits mais supporte les charges plus lourdes des logements militaires.

Le traité de Ryswyck la rend à son indépendance et, le 16 juin 1698, en présence des «comnis» du prince de la Tour d'Auvergne devenu duc de Bouillon, de l'abbé de St-Hubert et du comte de Lowenstein, comte de Rochefort, les 82 bourgeois, chefs de foyer, «assemblés au son de la cloche en la manière accoutumée», proclament «tous unanimement qu'ils reconnoissent lesdits trois seigneurs par indivisse pour leurs troy et seuls seigneurs *souverain* et en conséquence ont prestez entre leurs mains le serment de fidélité, foid et homage».

Bertrix était à nouveau libre.

Aussitôt reprend le travail d'annexion aux Pays-Bas. Les tentatives d'occupation par les troupes luxembourgeoises se renouvellent. En 1703, premier raid avec enlèvement d'otages et perception d'une contribution extraordinaire qui, d'année en année, sera exigée jusqu'en 1734. Cependant que des agents de l'étranger fomentent des troubles, provoquant de la part de certains immigrés, des rebellions qui réparent les «assemblées de soumission» de tous les bourgeois en 1711, 1712 et 1726. Entretemps, en 1718, des troupes qui s'étaient établies à St-Hubert avaient aussi imposé à Bertrix un bureau de douanes. Mais une réclamation immédiate de la diplomatie française les avait amenées à se retirer.

«Les choses sont restées dans cet état, nous apprend un rapport de l'époque, jusqu'à la fin de 1734. Alors le conseil de Luxembourg a cru que le temps de la guerre était une occasion favorable pour étendre son district... et soumettre à la souveraineté de l'Empereur la seigneurie de Bertrix. Sur le refus des habitants, plusieurs des principaux furent enlevés le 1^{er} janvier 1735 par un détachement de 100 dragons de la garnison de Luxembourg.» Vexations et violences inutiles: la souveraineté de Bertrix ne daigna pas se soumettre à celle de l'Empereur. C'est

alors que le 18 décembre de la même année 50 cavaliers de la garnison de Neufchâteau firent prisonniers le curé de Bertrix, les trois mayeurs et que, par voies de fait, le bureau de douanes de Neufchâteau fut établi par l'administrateur général baron de Sottelet, à Bertrix même. Le triomphe de ce haut fonctionnaire lut de courte durée: dès l'année suivante, il dut réinstaller à Neufchâteau son bureau d'impôts et, quelques années plus tard, le roi de France obtenait à nouveau la liberté de ses chemins neufs.

Cependant les ordres de Vienne et de Bruxelles restaient formels: «Il ne faut rien lâcher», stipule un avis du Conseil Privé, «qui puisse nous préjudicier par rappel à notre défense ou à notre commerce qui dépendront presque entièrement des soins que nous prendrons de conserver nos terres, de faire restituer celles qui doivent appartenir à S. M. et de soutenir sa souveraineté sur *St-Hubert, Bertrix, Muno, Cugnon, Chassepierre, Mortehan et autres terres franches* parce que, du moment que nous nous relâcherons à ces égards, les François et les Liégeois feront le commerce de la Suisse, de l'Alsace, de l'Allemagne, de la Bourgogne, des 3 évêchés, de la Lorraine, et autres contrées à notre exclusion et en passant pas nos terres sans paier les droits d'entrée, sortie ou transit dûs à Sa Majesté.»

Timidement, la jointe de Luxembourg proposait, au détriment de l'abbé de St-Hubert dont on contestait évidemment l'indépendance, un arrangement avec le duc de Bouillon et l'évêque de Liège; au premier on eût donné les compensations territoriales équivalant aux 2/3 de la souveraineté de Bertrix. D'autres échanges entre Bouillon et Orchiment étaient aussi envisagés, mais Vienne comptait sur le temps et sur la force de ses armées pour réaliser son programme d'annexion... sans en subir le moindre dommage.

La convention des Limites du 16 mai 1769 lui donna raison. Par ses articles 28 et 29, le Roi de France renonçait à toutes prétentions formées par lui pour l'indépendance des terres de Cugnon, Chassepierre, Bertrix, Muno, St-Hubert, Nassogne, Auby, Sainte-Cécile.

Sans doute la renonciation de la France ne pouvait-elle suffire pour attribuer à l'Autriche la souveraineté de Bertrix. Vienne le comprit qui laissa signer par son ambassadeur une déclaration jointe audit traité et «assurant au Duc de Bouillon l'avantage de pouvoir obtenir pareil règlement pour les limites de son duché avec celui de Luxembourg». Des propositions lui furent demandées. Il offrit d'abandonner certains de ses droits notamment ceux qu'il possédait sur Bertrix contre cession de menues seigneuries luxembourgeoises et restitution de terres usurpées. Le comte de Mercy-Argenton, chargé de les examiner, dut admettre que les droits du duc sur Bertrix étaient sérieux et justifiaient un dédommagement. On en saisit la jointe des terres contestées. C'était l'«encommissionnement» en règle avec toutes ses lenteurs. Mis au point par une nouvelle convention de 1779, le traité des Limites ne régla rien des prétentions des La Tour d'Auvergne sur Bertrix.

Le duc de Bouillon eut beau renouveler ses instances, envoyer ses ambassadeurs à Bruxelles et à Vienne; il n'obtint rien et l'Autriche, de 1779 à 1795, put se dire seule souveraine de Bertrix. La force primait déjà le droit. Joseph II ne fit qu'accentuer la manière. Le procureur général de la cour de Bouillon Linotte de Poupehan qui fut délégué auprès du prince de Starenberg en 1782 écrivait à lui:

«Un si grand éloignement à nous rendre justice prend sa source dans le caractère de l'Empereur; on sait que ce Prince a de grandes vues; il veut non seulement se maintenir dans une défensive respectable mais encore se trouver en position de profiter de tous les événements pour ajouter de nouvelles Provinces à ses Etats.

Il aime désordonnément l'argent non par une vaine manie de thésauriser qui ne seroit que ruineuse pour les peuples mais comme moyen de servir son ambition. Aussi ce Prince ne néglige-t-il aucune manière de s'en procurer: économie dans son Palais, régularité dans la perception des impôts, démolition des forteresses, réforme des Etats-majors, retrait des pensions faites par son Auguste Mère, suppression des maisons religieuses, vente de ses

propres domaines, tout en un mot est employé pour faire couler l'argent dans ses coffres par tous les canaux possibles...» Céder en quoi que ce soit sur la question de Bertrix eût amené Joseph II ou à payer une indemnité au duc de Bouillon ou à renoncer à un bureau de douane d'excellent rapport. L'Empereur s'en garde bien et resta par la force seul maître d'une terre souveraine jusqu'alors.

* * *

Si une occupation de fait tolérée par les Traités avait rendu Bertrix terre luxembourgeoise, viennoise, ils n'avaient pu réaliser que les habitants daignent renoncer à leur indépendance. Les «Bertrijots» tinrent au contraire à la proclamer dans une protestation qu'ils firent à Bouillon dès le 12 décembre 1769, ayant à leur tête tous les membres de la cour de justice — dont certains étaient chez eux, non les bourgeois du duc, mais ceux du comte de Rochefort, vassal de l'Empire. Tous s'unirent dans la résistance contre ceux qui restaient à leurs yeux des occupants sans droit.

Pendant plus d'un siècle, pour maintenir la liberté de leur terre, ils avaient, avec une invincible ténacité, supporté toutes les épreuves: les confiscations, les pillages, les déportations. Lorsqu'ils virent que, malgré toutes leurs souffrances, c'en était fait de leur antique indépendance, ces Ardennais, qui de la lutte avaient gardé leur caractère taciturne, sortirent de leur mutisme. N'ayant rien pu obtenir de l'action, ils éprouvèrent le besoin de proclamer en paroles tout ce que l'atavisme avait mis d'indomptable dans leur cœur, de crier leur haine de Vienne.

En 1736, le baron de Sottelet, quittant, furieux de son échec, le territoire de Bertrix, avait stigmatisé leur entêtement en les qualifiant de «baudets». L'épithète était appliquée avec d'autant plus d'à propos que les gens de l'endroit se servaient volontiers d'ânes, plus endurants et d'entretien plus aisé que des chevaux, pour les convois de marchandises au long du chemin neuf.

Ce mot du haut fonctionnaire autrichien n'eut été, en cas de victoire définitive des habitants, qu'un banal incident de lutte. Il fut, dès l'annexion de leur sol, le cri de ralliement des vaincus. Leur chant national — adapté de la chanson de l'âne que des rouliers de l'île de France leur avaient chantées — fut cette Bertrijotte chantée encore aujourd'hui et où la mère ânesse, jetée dans un fossé par les troupes autrichiennes, lègue à ces marchands de chevaux personnifiant la cavalerie ennemie — en terme de suprême mépris —

le soufflet du derrière.

Tels jadis les gueux des Pays-Bas, les «baudets» de Bertrix furent fidèles à leur idéal, malgré le gouvernement.

Lors de la création de l'Académie de Bruxelles par l'impératrice Marie-Thérèse, — ne voyant là qu'une institution des autorités exécrées — ils la parodièrent en érigeant chez eux une «Académie de Baudets», littéraire médiocrement, antiviennoise farouchement, usant pour sceau d'un fer d'âne et accordant à ses lauréats, avec une place d'honneur dans le chœur de l'église, le droit de porter, aux réunions de l'assemblée, une couronne rehaussée de volumineuses oreilles d'âne.

A ses concours annuels, le genre qui plaisait surtout était la satire du régime abhorré. Quelques questions nous en donnent la preuve:

1°. Le triton fréquemment employé dans le plain-chant de Bertrix est-il véritablement anormal? Appréciez à leur juste valeur les autorités du baron de Sottelet, du ministre Cobenzl et du général de la Tour et indiquez l'effet de cet accord sur les non-progrès des troupes impériales.»

2°. «Supposez un législateur ancien ou moderne tenant en main une queue de baudet passée à une fumigation de soufre. Sera-t-il pour ou contre les édits de réforme de Joseph II?»

3°. «Définissez le clair de lune et peignez à quinze pas à l'ombre d'un hêtre séculaire deux baudets prenant le plaisir de se galler tandis que les Autrichiens quittent le chemin neuf.»

La cour de justice elle-même adopta pour sceau trois fers d'âne et enjoignit à son substitut greffier de l'apposer au bas de

documents destinés au conseil provincial de Luxembourg!

L'hostilité de Bertrix au régime autrichien avait duré aussi longtemps que le régime lui-même.

La haine de l'étranger subsista.

Lorsque, en 1793, les sans-culottes français, semant les deuils sur leur passage, approchèrent de Bertrix, ils trouvèrent devant eux une bande de volontaires dont le chef fut plus tard condamné à mort par le conseil de guerre de Mézières. Cette troupe de «baudets», par son action énergique, retarda l'occupation définitive de Bertrix par les troupes françaises pendant plusieurs mois. Cette commune fut citée alors dans les communiqués ennemis comme endroit dangereux de francs-tireurs. La justice ne cessa d'y être rendue au nom des anciens seigneurs qu'en septembre 1795. Le dernier acte de la haute cour est du 28 de ce mois et est signé de Nicolas Collette, Maycur, Nicolas Pensard, échevin et Pierre Guidard, greffier.

L'esprit nationaliste des «baudets» se manifesta encore en 1819, quand, après la tourmente et l'Empire, les puissances créèrent les Pays-Bas et que fut restauré un éphémère duché de Bouillon. Inspirés par leur Académie, les «Bertrijots» refusèrent de se laisser rattacher à la Hollande et voulurent revendiquer la nationalité bouillonnaise. Mais en 1830, lorsque se leva, pour chasser l'ennemi de nos libertés, une compagnie de Bouillon, des gens de Bertrix s'y joignirent, fiers de penser à cette indépendance qu'allait avec eux connaître enfin toute la Belgique. Leur bourgmestre lui-même s'en fut aussi, comme «lieutenant», jusque Namur et ne regagna sa maison communale que sur les instances du gouverneur baron de Stassart.

De l'origine de quelques types monétaires belges

par

ALBERT VISART DE BOCARME.

Quand on embrasse du regard l'ensemble des monnaies qui ont vu le jour dans notre pays, on est frappé de voir combien le nombre est grand des types monétaires que nous avons empruntés à l'étranger.

«Le monnayage de la Gaule, dit M. A. Blanchet (1), était » surtout composé d'imitations du numéraire des autres régions » du monde antique».

Des statères de Philippe de Macédoine, des pièces de Tarente, des drachmes de Rhodes, des consulaires, pénétraient dans le sud de la Gaule par Marseille et la Provence. Des copies de ces pièces, parfois très bien faites, circulaient à côté des originaux et servaient à leur tour de modèle à des graveurs barbares; à mesure que les copies de copies s'éloignaient de leur source première, le type s'altérait de plus en plus. Ainsi se fait-il que les monnaies, attribuées avec vraisemblance à la Belgique actuelle, sont tellement dégénérées, qu'on aurait de la peine à

(1) Manuel de Numismatique française, I, p. 14.

trouver un sens à leurs empreintes si l'on n'avait pas rétabli les stades de leur déformation.

Elles dérivent, en général, des statères d'or de Philippe de Macédoine, portant au droit l'effigie d'Apollon et au revers une Victoire, conduisant un char attelé de deux chevaux. (Pl. I, n° 1)

De l'effigie, il est resté chez les Nerviens l'oreille, l'aigrette et des boucles de cheveux qui ont toutes sortes de formes, parce que les graveurs ne savaient plus ce qu'ils représentaient; chez les Trévires, l'œil avec l'arcade sourcilière se montre sous la forme d'un angle, dans lequel primitivement se trouve un œil, bientôt remplacé par une roue.

Au revers, ce sont les chevaux du bige surtout qui ont retenu l'attention du graveur barbare; mais des deux chevaux il n'en est resté qu'un, et les belles formes du modèle grec se sont altérées à tel point qu'elles sont presque méconnaissables. Le souvenir du char antique est souvent conservé par la représentation d'une roue, placée entre les pieds du cheval ou au-dessus de lui (Pl. I, n° 2, 3, 4, 5).

Il n'y a pas plus d'originalité dans les monnaies mérovingiennes que dans les gauloises. Quand on ouvrit le tombeau de Childéric à Tournai en 1654, on n'y trouva que des monnaies romaines ou peut-être des imitations de monnaies romaines.

Le numéraire des successeurs de Clovis († 511) est d'abord une imitation servile de celui de l'empereur Anastase I (491-518) leur contemporain: tout y est conservé, le buste du droit, la Victoire du revers et jusqu'à la légende copiée tant bien que mal. (Pl. I, n° 6).

Théodebert (534-547) inscrit son nom sur ces monnaies; mais au revers, il maintient la Victoire empruntée à celles de Valentinien III (425-455) et de Justinien (527-565). Elle tient de la droite une longue haste, surmontée d'une croix; de la gauche un globe crucigère; à l'exergue, le graveur reproduit l'inscription C O N O B (Constantinopoli obryzium), qui désignait l'atelier monétaire de Constantinople et dont il ne comprend plus le sens. (Pl. I, n° 7).

A Trèves, à Huy, les monnaies de Sigebert I (561-571) offrent le type dégénéré du numéraire de Justinien. (Pl. I, n° 8.)

L'effigie des monnaies mérovingiennes est presque toujours à droite; le graveur, en creusant son coin, gravait un profil à gauche, plus facile à exécuter qu'un profil à droite; l'image ainsi produite était renversée dans la frappe. Il n'y a, en somme, d'original, dans les gauloises et les mérovingiennes, que ce qu'y ont mis la maladresse, l'ignorance et le manque de compréhension du monnayeur barbare.

Le numéraire des deux époques que nous venons d'étudier se composait presque exclusivement de monnaies d'or. Un changement profond se produisit sous les Carolingiens.

Si le règne de Charlemagne montre un immense progrès au point de vue de la puissance militaire, de l'organisation politique, de l'instruction, d'autre part il coïncide avec une période d'appauvrissement du centre de l'Europe; appauvrissement dont le grand empereur fut impuissant à conjurer les effets et dont la conquête de la Méditerranée par l'Islam semble avoir été la cause principale; il se manifeste à l'évidence par la substitution de l'argent à l'or dans les monnaies (1).

Le type du denier carolingien se fixe dans la seconde période du règne de l'empereur, après l'expédition d'Italie; d'une régularité, d'une uniformité qui ne se verra plus au cours de notre histoire monétaire, il se caractérise soit par une légende en deux lignes dans le champ (Pl. I, n° 9), soit par un monogramme, mais surtout par un temple tétrastyle au droit, une croix au revers. (Pl. I, n° 10).

Les beaux caractères de la légende sont bien formés et parfaitement lisibles.

Ces monnaies sont presque semblables dans tout l'empire: un denier de Bruges (Pl. II, n° 11), de Gand, de Courtrai ou de Duurstede (Pl. II, n° 12, 13) ne se distingue que par le style de ceux qui furent frappés en France (Pl. II, n° 14), en Italie ou dans le nord de l'Espagne.

(2) Comp. H. Pirenne, «Les Villes du Moyen-Age», pp. 36 et suiv.

Pour la première fois, nous nous trouvons devant une empreinte originale; tout au moins ne lui connaissons nous pas de prototype.

C'est elle, au contraire, qui sera utilisée comme modèle : des monnaies, grossièrement imitées de celles de Charlemagne et de ses successeurs, ont vu le jour, au IX^e et au X^e siècle, en Frise, dans les états scandinaves, en Pologne; certaines émissions barbares du Danemark, qui portent au droit le nom de CAROLVS en deux lignes, et au revers l'inscription STAT, dernière syllabe de DORESTAT, sont la copie de deniers carolingiens de Duurstede, près de Maestricht. (Pl. II, n° 15).

Le type carolingien au temple et au monogramme, quoique très dégénéré, est nettement reconnaissable sur les monnaies flamandes attribuées à Arnould II (964-986) et à Baudouin à la Barbe (989-1036). (Pl. II, n° 16.)

Le monnayage au type communal qui domine en Flandre et en Brabant aux XII^e et au XIII^e siècles, correspond à une période de prospérité économique. C'est une monnaie saine, en dépit de ses petites dimensions; l'empreinte de quelques deniers s'inspire de sceaux communaux contemporains. (Pl. II, n° 17, 18, 19, 20).

Ce numéraire ne doit rien à l'étranger; il est intéressant de le noter en passant et c'est une observation dont nous ferons ressortir l'importance plus loin.

Le règne de Guy de Dampierre (1280-1305) va nous montrer une de ces imitations monétaires dont nous verrons de si nombreux exemples dans la suite et qui ne sont plus des copies malhabiles, exécutées tant bien que mal par des demi-barbares, mais des répliques exactes du numéraire étranger, contrefait avec un art consommé.

L'esterlin à la tête de Guy de Dampierre se distingue à peine de celui du roi d'Angleterre Edouard I (1272-1307) (Pl. III, n° 21); au droit, le buste du roi, couronné, le visage encadré d'une abondante chevelure; au revers, une croix pattée, qui

coupe la légende, est cantonnée de 4 groupes de 3 globules. Sur la monnaie flamande, l'effigie du comte est couronnée de fleurs et la légende seule est modifiée. (Pl. III, n° 22).

Robert de Béthune (1305-1322) y met moins de scrupules que son père: sur ses esterlins, il ceint la couronne royale (Pl. III, n° 23) et parfois son nom ROBERTVS, dans la légende du droit, est précédée des lettres EDL, qu'on peut interpréter par *Edel*, c'est à dire *noble* en flamand, en y mettant beaucoup de mauvaise foi; elles ne sont là en réalité que pour emprunter au modèle les premières lettres du nom du roi ED(WARDVS). (Pl. III, n° 24).

L'esterlin anglais circulait en abondance en Flandre : des trouvailles faites il y a quelques années en ont mis au jour des milliers. On comprend que le comte de Flandre ait profité du crédit que trouvait cette excellente monnaie et qu'il ait abrité son propre monnayage sous la même enseigne.

Il ne fut pas seul à le faire; Jean I en Brabant (1268-1294), Jean d'Avesne (1280-1304) et Guillaume I (1304-1337) en Hainaut, Hugues de Châlon (1296-1301) à Liège (Pl. III, n° 25) battirent aussi des esterlins au type anglais.

A Namur, Guillaume I (1337-1391) entoure son effigie de la légende EDWILLELMVS CNMYR, dont les trois dernières lettres sont déformées intentionnellement. Il faut un examen attentif pour les distinguer des pièces anglaises, où le roi prend le titre de DNS HYB(erniae), Seigneur d'Irlande. (Pl. III, n° 26).

Mais dans ce concours d'imitations la palme revient à Jean l'Aveugle, comte de Luxembourg (1309-1346) ; ses premières contrefaçons portent la légende IOHANNES BOEMIE REX ; mais bientôt, pour approcher davantage de l'original, son nom devient EDWANNES, et l'on peut dire que la ressemblance extérieure de ses monnaies avec leur prototype est en raison inverse de leur honte en poids et en aloi. (Pl. III, n° 27 et 28)

L'introduction d'esterlins luxembourgeois en Angleterre atteignit de telles proportions que l'économie monétaire du

royaume en fut troublée; le public ne distinguait qu'avec peine les mauvaises pièces.

Des mandements royaux, destinés à réprimer ces graves abus furent édictés en 1345 et 1346 et proscrivirent les «lushbournes», synonyme de «fausse monnaie». En 1346, la Chambre des Communes s' alarma à son tour et réclama l'institution d'une juridiction permanente pour juger et punir les coupables. En 1352, l'introduction de «lushbournes» en Angleterre fut déclarée «crime de lèse-majesté». (3).

L'imitation de l'esterlin, qui ne se rencontre pas qu'en Belgique, n'eut pas partout le même caractère. En Flandre et en Brabant, ces monnaies sont de bon aloi et de juste poids ; elles empruntent leur crédit à une empreinte connue et estimée; c'est surtout à Liège et dans le Luxembourg qu'elles prennent le caractère d'un faux-monnayage.

Le type du *gros tournois* apparût en France le 24 juillet 1266, quand Louis IX réforma le système monétaire de son royaume, devenu trop faible. Il porte au droit un châtel, qui pourrait n'être qu'une déformation du temple carolingien, entouré de la légende TVRONVS CIVIS et d'une bordure faite de 12 oves, contenant autant de fleurs de lis. Ces 12 oves indiquent peut-être que le gros tournois valait primitivement 12 deniers.

Au revers, une croix courte occupe le centre de la pièce ; elle est entourée de deux légendes concentriques; à l'intérieur, le nom du souverain : LVDOVICVS REX; à l'extérieur, une invocation pieuse: BENEDICTVM SIT NOMEN DNI NOSTRI JESV XTI. Si l'on supprime la bordure et la légende extérieure, ce qui reste est la reproduction du denier tournois. (Pl. III, n° 29).

Le type du gros tournois, avec sa double inscription, son châtel, a un aspect si caractéristique qu'il attire l'attention au premier coup d'œil et que son image se grave facilement dans

(3) Comp. Bernays et Vannérus, «Hist. numismatique du comté, puis duché de Luxembourg», pp. 93 et suiv.

la mémoire; aussi cette monnaie eut-elle un succès prodigieux et une vogue durable.

Dans les Pays-Bas, elle est imitée en Flandre par Philippe de Thiette (Pl. IV, n° 30), Jean de Namur, Robert de Béthune (Pl. IV, n° 31); en Hainaut par Guillaume II, Louis de Bavière et Guillaume III; à Namur, par Jean de Namur (Pl. IV, n° 32); en Brabant, par les ducs Jean II et Jean III; dans le comté de Luxembourg, par Henri IV et Jean l'Aveugle (Pl. IV, n° 33); à Liège, par Hugues de Châlon et Thibaut de Bar; en Hollande, par Florent V, Jean II et Guillaume III; dans le duché de Gueldre, par Renaud II, sans compter une douzaine de seigneurs de moindre importance.

Les gros tournois n'étaient pas moins nombreux dans les autres pays que dans le nôtre; il semble qu'on ne faisait guère de distinction entre toutes ces imitations; dans une «instruction pour les changeurs», publiée chez Verdussen à Anvers en 1633, un gros de Philippe le Bel est rangé parmi les imitations du gros tournois émises à Francfort.

Sur les espèces belges, le «châtel», dit «châtel brabançon», affecte une forme un peu différente de celle de son prototype. Les tours qui le flanquent sont surmontées d'un toit conique; elles ne sont pas posées sur une barre transversale terminée par deux annelets; mais l'aspect général de la pièce est celui de son modèle.

Les rois de France ne tardèrent pas à remplacer parfois, sur leurs gros, le «châtel» par un autre emblème: un monogramme, une couronne.

Il en fut de même dans notre pays, où Robert de Béthune, Louis de Crécy, Louis de Maele (Pl. IV, n° 34, 35), en Flandre; Jean III, puis Jeanne et Wenceslas, en Brabant; Henri IV et Jean l'Aveugle en Luxembourg, Adolphe de la Marck à Liège et bien d'autres seigneurs, qu'il serait long d'énumérer, substituèrent un lion au «châtel».

La monnaie d'or, qui avait cessé d'exister dans les Pays-Bas depuis le commencement de l'époque carolingienne, reparait en

Flandre sous le règne de Robert de Béthune (1305-1322); des documents sûrs le prouvent, quoique les pièces elles-mêmes — des « mantelets » — n'aient pas été retrouvées; mais on en possède de Louis de Crécy (1322-1346) (Pl. IV, n° 37). A la même époque, de l'or est monnayé par Jean II en Brabant (1294-1312) (Pl. IV, n° 38), par Guillaume le Riche à Namur (1337-1391), par Englebert de la Marck à Liège (1345-1364), par Guillaume II en Hainaut (1337-1345), par Jean l'Aveugle en Luxembourg (Pl. IV, n° 39).

Quel type vont-ils choisir pour marquer le métal précieux qui témoigne de l'accroissement de leur richesse? Tous adoptent et copient minutieusement le *florin de Florence*, émis dans cette ville dès 1252, comme s'ils obéissaient à un mot d'ordre. Cette monnaie porte, au droit, une grande fleur de lis et la légende « FLORENTIA », d'où son nom. Au revers, St-Jean Baptiste, vêtu d'un large manteau, qui a valu aussi au florin le nom de « mantelet ». (Pl. IV, n° 36).

L'introduction du florin de Florence aux Pays-Bas s'explique par le fait qu'au début du XIV^e siècle, le commerce de l'argent était presque exclusivement aux mains de marchands italiens. Ceux-ci devinrent les receveurs et les maîtres des monnaies de nos princes, et, comme le florin de Florence était à ce moment la monnaie du commerce international, son type s'imposa tout naturellement à nos espèces d'or.

Les monnaies d'or émises par Louis de Crécy (1322-1346) sont au nombre de cinq, dont quatre ont été retrouvées : le *florin*, dont nous venons de parler; le *hardi*; l'*ange*; le *demi-ange* (encore inconnu) et la *chaise*.

Le *hardi* est inspiré du *royal* français de Charles le Bel (1322-1328) et de Philippe de Valois (1329-1350), dont la fabrication a commencé en France en 1326. M. de Marchéville croit que la pièce flamande a été émise dix ans plus tard.

Sur cette belle monnaie, le droit offre la représentation du monarque debout sous un portique gothique; au revers, une croix très ornée dans un quatre-feuilles (Pl. V, n° 40).

L'imitation flamande du *royal* se distingue de l'original en ce que le comte tient un glaive de la droite, au lieu du sceptre fleurdelisé; sa gauche est appuyée sur un écu au lion; au revers des aigles monocéphales sont substituées aux couronnelles placées dans les angles des quatre-feuilles. Ces modifications de détail n'altèrent pas l'aspect d'ensemble de la pièce. (Pl. V, n° 41)

L'ange, dont on ne connaît qu'un seul exemplaire, est en tout semblable au *hardi*, dont il a le poids et le titre, mais un ange y est substitué à la figure du souverain; on peut se demander si cette curieuse monnaie n'a pas été frappée à Gand par Jacques van Artevelde, révolté contre Louis de Crècy. (Pl. V, n° 42).

La *chaise* ou *écu* est une copie minutieuse de l'écu français de Philippe de Valois (Pl. V, n° 43). Sauf le lion substitué aux lis français sur le petit écu que tient le comte, les deux pièces sont pareilles et il faut beaucoup d'attention pour discerner au revers les lions et les aigles qui remplacent aux extrémités de la croix, les trèfles de l'original. (Pl. V, n° 44).

La *chaise* fut conservée par Louis de Maele (Pl. V, n° 45), qui en forgea aussi des demies et des quarts. Son type se perpétua en Flandre jusque sous le règne de Philippe le Bon (1419-1467). Jean III l'adopta en Brabant (Pl. VI, n° 46); quant à Jean l'Aveugle, qui avait déjà copié le *royal*, il ne se fit pas faute d'imiter aussi la *chaise*, et pour mieux abriter son numéraire sous l'enseigne du roi de France, il conserva l'écu fleurdelisé, qu'en serait surpris de trouver sur une monnaie luxembourgeoise, si l'on ne connaissait les subterfuges auxquels le monarque avait recours pour faire accepter les produits de ses officines. (Pl. VI, n° 47).

La *chaise* fut encore imitée, mais alors qu'on avait cessé de la frapper en France, par Jean de Bavière à Liège (1389-1418) et par son frère, Louis de Bavière en Hainaut (1345-1347); ce dernier place une aigle bicéphale sur l'écu.

Le type monétaire a l'*agneau pascal*, entouré de la légende «AGNVS DEI QUI TOLLIS PECCATA MVNDI MISERERE

NOBIS», vit le jour en France, sous le règne de Philippe le Bel, vers 1311. Ce type si populaire, désigné sous le nom d'*aignel* ou de *mouton* se maintient dans le royaume jusque sous le règne de Charles VII, en 1423. (Pl. VI, n° 48).

Dès 1356, Louis de Maele frappe un mouton qui ne se différencie de son prototype que par d'infimes détails: l'inscription en six lettres IOH REX, qui à l'époque de Jean le Bon (1350-1364), se trouve sous l'agneau pascal, est remplacée par six autres lettres: LVD COF; au revers, des aigles sont substituées aux lis dans les cantons de la croix; mais le cartouche qui entoure celle-ci et qui est formé de quatre arcs et de quatre angles saillants, est copié d'après la monnaie française; les légendes se répètent mot pour mot. (Pl. VI, n° 49).

A l'exemple de Louis de Maele, presque tous les souverains des Pays-Bas copièrent le mouton au cours du XIV^e siècle. (Pl. VI, n° 50 et 51).

Le «*franc d'or*», au cavalier galopant, apparaît pour la première fois en France, sous Jean II le Bon, en 1360, et l'on croit que cette monnaie servit à payer la rançon du roi quand il sortit de la captivité anglaise — d'où son nom qui allait persister jusqu'à nos jours. (Pl. VII, n° 52).

La représentation d'un cavalier n'était pas neuve alors sur nos monnaies: elle figure déjà sur les deniers brabançons de Henri I (1190-1235), sur les «*gros*» de Jean II (1294-1312), sur ceux de Robert de Béthune (1305-1322) et de Jean-l'Aveugle (1288-1309); il est vraisemblable qu'elle est empruntée aux sceaux de ces princes.

Voulant créer un *cavalier d'or*, Louis de Maele aurait pu s'inspirer de ces modèles autochtones; il n'en fait rien; au contraire, dès l'année qui suit l'apparition de la pièce française, il en émet une copie exacte, droit et revers, sauf à substituer des lions aux lis français sur la housse du cheval (Pl. VII, n° 53); en Brabant, Jeanne et Wenceslas conservent ces lis, ou les remplacent par des croisettes, qui ne s'en distinguent presque pas. (Pl. VII, n° 54).

La représentation du souverain à cheval se retrouvera chez les successeurs de Louis de Maele jusqu'à Philippe le Bon, mais sera moins une copie que l'interprétation libre d'un type devenu traditionnel. (Pl. VII, n° 55).

Dans les notes qui précèdent, nous avons indiqué a grands traits ce que nos princes ont emprunté aux types monétaires d'autres pays; cette énumération, nous l'avons laissée volontairement incomplète, craignant de la rendre d'une fastidieuse longueur.

Or, un changement radical, qui s'indique déjà sous le règne de Louis de Maele, achève de s'opérer sous celui de ses successeurs, les ducs de Bourgogne.

Trois ans après l'émission du «*mouton d'or*», Louis de Maele inaugurerait une série de pièces d'or et d'argent complètement originales.

En 1364, il crée le «*lion d'or*», monnaie magnifique, dont le champ est occupé par un lion, coiffé d'un heaume, et placé sur un trône gothique à pinacles; au revers, une croix fleuronée, cantonnée des lettres FLAN, et chargée d'un D au centre. (Pl. VII, n° 56).

En 1367 apparaît le «*heaume*», où l'écu du comte, surmonté d'un heaume gigantesque, et supporté par deux lions, est placé sous un dais. (Pl. VII, n° 57).

En 1369, le «*flandre*», qui s'inspire du «*royol*» sans le copier, témoigne à son tour de l'activité qui règne dans nos ateliers monétaires. (Pl. VIII, n° 58).

Le numéraire d'argent est à l'instar de la monnaie d'or. Le gros «*botdraegher*», orné aussi d'un lion casqué, dans un épicycloïde, est une création nouvelle qui n'emprunte rien à personne; tout au plus pourrait-on dire que la double légende de son revers est une réminiscence du *gros ternois* (Pl. VIII, n° 59).

Sauf à Liège, on ne verra désormais, dans l'abondante série du numéraire émis par nos princes, que deux imitations de monnaies anglaises: le *double gros au lion assis* (Pl. VIII, n° 60), frappé par Philippe le Hardi en 1388 et visiblement inspiré du

deni florin d'argent d'Edouard III, de 1342; enfin le *noble d'or*, imité aussi de celui d'Edouard III (Pl. VIII, n° 61), que frapperont Philippe le Hardi (Pl. VIII, n° 62), Jean sans Peur, Philippe le Bon, et qui renaîtra une dernière fois, quand Gand, révoltée contre Philippe II, émettra son propre numéraire en 1581 et 1582 (Pl. VIII, n° 63).

Ces deux pièces mises à part, nous ne trouvons plus d'imitations monétaires après le règne de Louis de Maele. Dorenavant, nos monnaies, qui forment un ensemble d'une grande richesse par leur nombre et par leur valeur artistique, sont notre bien propre, né sur notre sol, sans emprunt à nos voisins.

Quelle est la cause de ce nouvel état de choses? M. Henri Pirenne, dans son Histoire de Belgique (4), va nous le dire en quelques lignes: «les Pays-Bas sont redevenus, comme jadis, » la contrée la plus riche de l'Europe. Entre la France dévastée » par la guerre étrangère et la guerre civile, et l'Angleterre » en proie à la guerre des Deux Roses, *ils se pouvaient mieux » dire terre de promission que nulle autres seigneuries qui fus-* » *sent sur la terre (Commines)*». Chastellain admire, en termes » pompeux leurs habitants qui sont sans nombre, leurs richesses » et puissances, leur habitude de la marchandise, leur obondance » de tous biens.»

Unis sous un même sceptre, ils rendent productives et fécondes leurs forces, qu'ils employaient autrefois pour détruire et pour s'entretuer; ils acquièrent bientôt une prépondérance économique dont témoigne leur autonomie monétaire.

La situation est la même au siècle suivant: le règne de Charles Quint voit s'introduire chez nous — comme dans le reste de l'Europe — la monnaie lourde, que l'empereur admet à son corps défendant, parce que la circulation est envahie de *daeldres* allemands de Joachimsthal.

« Les Pays-Bas ont été le centre du Commerce européen » au XVI^e et au XVII^e siècle», dit A. de Witte, citant l'Histoire

(4) Vol. II, p. 409.

de la Monnaie, de Shaw (5); « toute modification dans les métaux précieux ou dans les monnaies se montre à la bourse » d'Anvers, aussi promptement et aussi sûrement qu'aujourd'hui » à Londres. » .

Il est curieux de constater à quel point les rôles sont renversés. A la suite de la Paix de Cambrai, en 1539, l'empereur envoie Thomas Graminaye, son maître général des Monnaies, à Paris, pour y négocier un accord.

Un des points de sa commission est de « parvenir à une » bonne, honneste et léale concordance de l'évaluation et cours » des monnoyes entre le royaume de France et les pays de par » deçà; *besoin sera que ledit seigneur roy face forger en ses » monnoyes un nouvel denier d'or, de tel poids, alloy et valeur à » l'advenant du réal de fin or, que se forge es monnoyes de » l'Empereur, qui aura cours à 40 pattars.* »

Cette démarche semble n'avoir guère eu de résultat, mais elle montre que l'initiative de la politique monétaire appartient à l'empereur; Charles Quint cherche à imposer à la France une action parallèle à la sienne.

Au XVII^e et au XVIII^e siècle, le crédit dont jouissent nos espèces est solidement établi : le poids, l'alloy, la valeur intrinsèque facile à constater de ces monnaies lourdes, semblent avoir plus d'importance que l'empreinte qui les marque ; loin d'être encore des copies, elles serviront de modèles à quelques seigneurs qui battent monnaie sur les confins des Pays-Bas et de l'Empire et qui chercheront à tirer parti de la faveur dont elles jouissent.

Des faits qui précèdent découlent quelques observations générales intéressantes:

Nos monnaies sont comme un miroir, où se reflètent, tour à tour, tout au long de l'histoire, notre prospérité, notre indigence, nos alliances, les courants économiques qui nous entraînent et ceux qui convergent vers nous.

(5) de Witte, *Hist. monétaire du Brabant*, III, p. 183.

Jusqu'au IX^e siècle, les routes commerciales aboutissent à la Méditerranée, et nos monnaies subissent l'influence de la Grèce, de Rome, de Byzance.

La puissance carolingienne nous dote d'un système monétaire autonome, qui suit ses vicissitudes et se dissout avec lui.

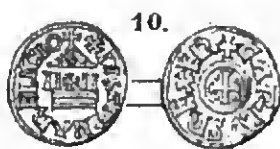
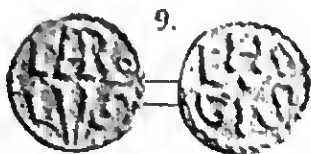
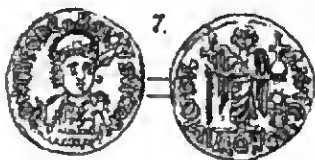
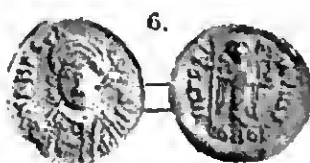
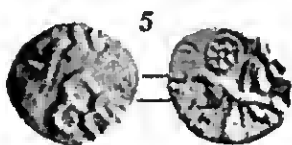
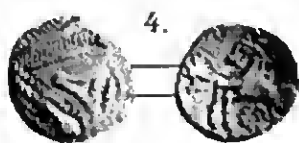
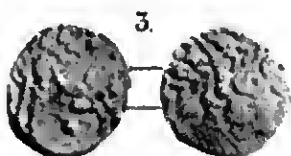
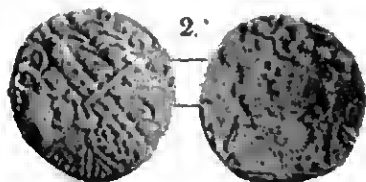
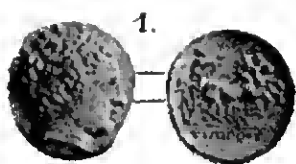
L'essor économique du XIII^e siècle se traduit, surtout en Flandre et en Brabant, par l'apparition d'une monnaie saine, dont le type est exempt d'influence étrangère.

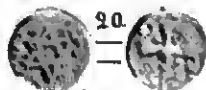
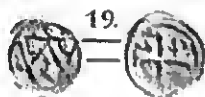
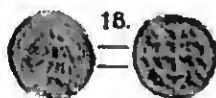
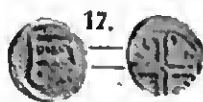
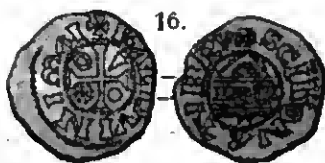
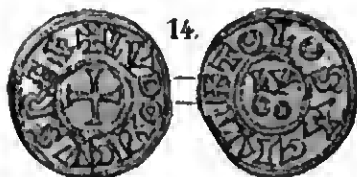
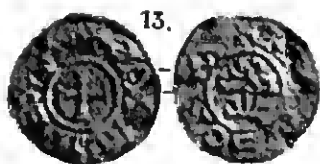
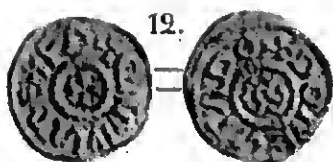
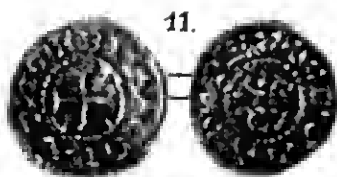
Au XIV^e siècle, un malentendu profond divise le prince et les villes, les villes et les campagnes. En Flandre, le comte prend son point d'appui en France pour tenir tête à ses sujets et sa monnaie est copiée sur celle de son suzerain.

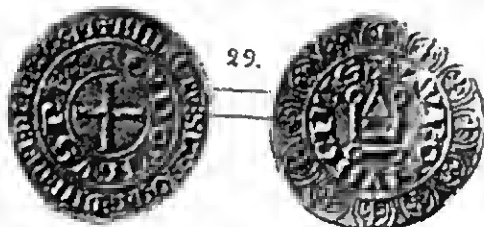
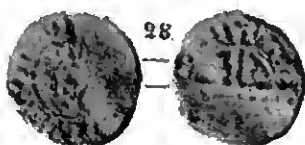
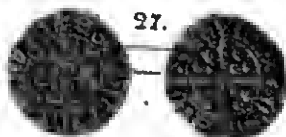
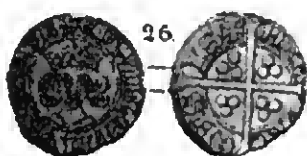
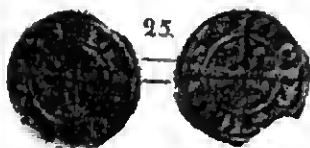
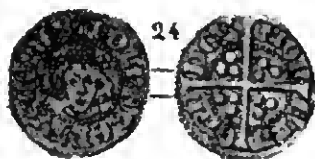
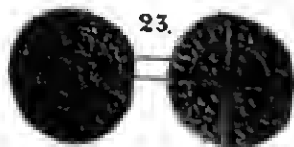
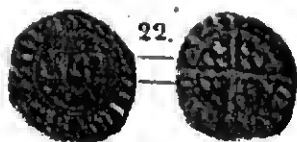
Enfin, à l'époque bourguignonne, l'unité politique a engendré la puissance et la richesse des Pays-Bas. Notre monnaie redevient autonome et tend à s'imposer à nos voisins.

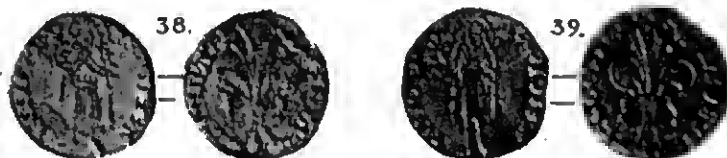
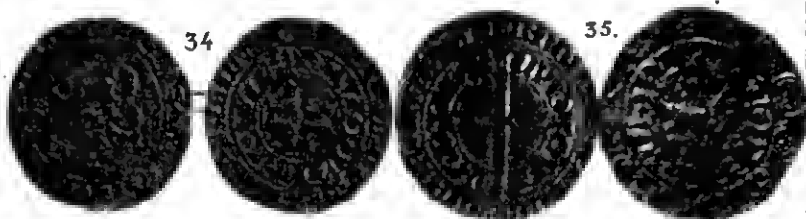
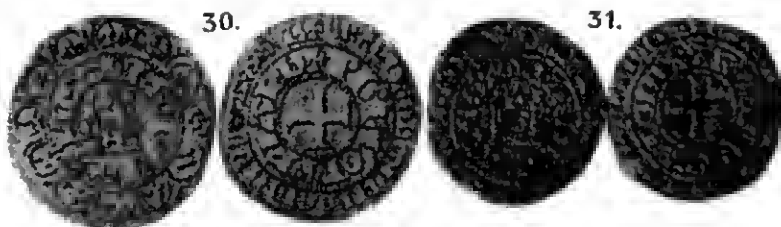
Les imitations monétaires ne sont pas toujours le résultat d'une alliance. Les exemples sont nombreux de princes copiant le numéraire de leurs ennemis.

On a qualifié quelquefois certains types très répandus, comme le «*gros tournois*» de monnaie internationale ; ils sont internationaux en fait, mais non en droit, car leur frappe n'est pas le résultat d'un accord entre souverains.

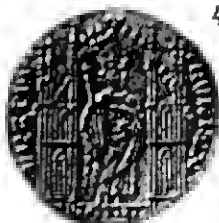






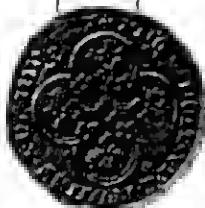


40.



41.

42.



44.

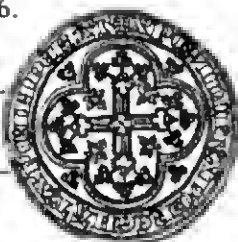
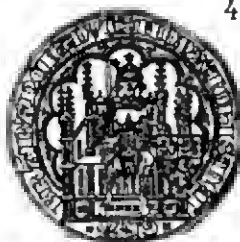


43.

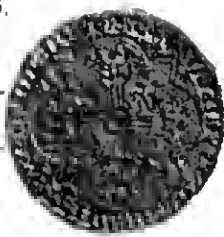
45.



46.



48.



47.



49.

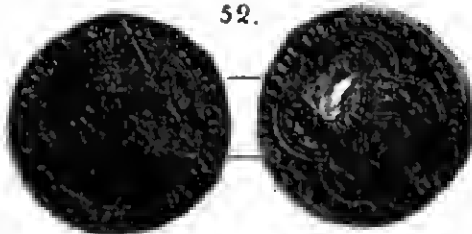


50.

51.



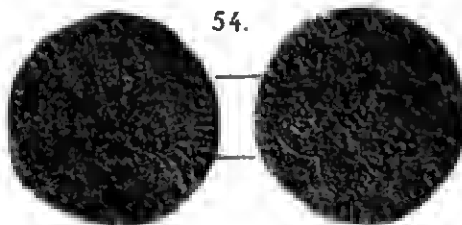
52.



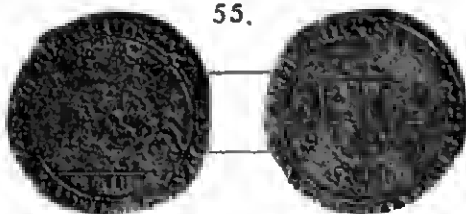
53.



54.



55.



56.



57.

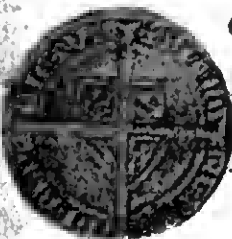


PL. 8.

58.



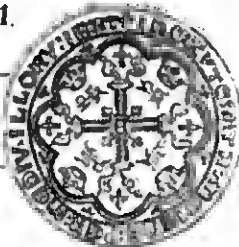
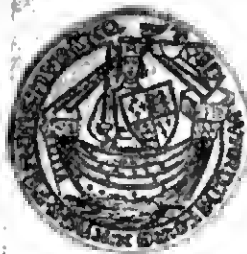
60.



59.



61.



63.



62.





Topographie tournaisienne gallo-romaine et franque

L'enceinte antique — Le palais des rois francs — Le *mallus*.

par

PAUL ROLLAND.

I. - L'ENCEINTE ANTIQUE.

Dans la question, si controversée, de l'enceinte gallo-romaine de Tournai, on n'a pas tiré tout le parti possible de la documentation écrite, si tant est seulement qu'on ait consenti à lui prêter quelque attention. Or, l'apport de cette documentation est des plus précieux; son témoignage est même, à plusieurs égards, décisif. Trois textes la constituent, qui relèvent de personnes étrangères l'une à l'autre dans le temps et dans l'espace.

Le premier texte — ou groupe de textes — est de Grégoire de Tours, mort en 595. Dans son *Historia Francorum* cet auteur relate, en plusieurs passages, comment, au cours de l'année 575, Chilpéric Ier, ayant appris la réconciliation de ses frères Gontran et Sigebert, se réfugia derrière les murs de Tournai avec sa femme, Frédégonde, et ses fils (1); qu'il y fut

(1) *Chilpericus vero cognuscens quod iterum se Guntchramnus cum Sygibertho pacificasset, se infra Thornacensis murus cum uxore et filiis suis communalvit. GREGOR. TURON. Histor. Francor., lib. IV, c. 50. Monum. German. Histor. Scriptor.. rer. Meroving. in-4°, I, 1, p. 185-186.*

assiégé par Sigebert (2); qu'un fils lui naquit pendant ce siège (3) et que l'assassinat de son agresseur lui permit de sortir de la place (4).

Le deuxième texte — le plus méconnu de tous — est de Milon, moine de l'abbaye d'Elnone (Saint-Amand), dont le décès est rapporté au 20 juin 872. Ce texte appartient au *Carmen de Sancto Amando* que Milon composa entre 845 et 855 (5). Par des prosopopées hardies, le poète y représente Tournai comme une ville d'autrefois, dont des vestiges attestent l'existence, mais qui, affalée au milieu de ses ruines multiples, pleure la chute de ses tours orgueilleuses, non sans s'efforcer, toutefois, de se redresser à l'aide de deux colonnes dont l'une est le siège épiscopal sis dans un temple magnifique érigé lui-même au milieu de la citadelle... (6)

(2) Tunc Franci qui quondam ad Chilbertum aspexerant seniores, ad Sygibertum legationem mittunt ut ad eos veniens, derelicto Chilperico, super se ipsum regem stabiliarent. Illi vero haec audiens, misitque qui fratrem suum in supra memorata civitatem obsederent; ipsi illuc properare deliberat. ID., *Ibid.*, c. 51, loc. cit., p. 186.

(3) Samson, filius Chilperici regis iunior... cum Chilpericus rex Tornacum a fratre obsederetur natus est... qui baptizatus et ab episcopo susceptus. ID., *Ibid.*, Lib. V, c. 22, loc. cit., p. 219 (L'évêque en question ne peut être Chrasmar comme le disent la tradition et les éditeurs des Monumenta. Voyez notre étude sur Le Diplôme dit «de Chilpéric» à la cathédrale de Tournai dans *Bullet. Commiss. Royale d'Histoire*, XC, 1926, p. 170-171.

(4) Chilpericus autem in ancipite casu defixus, in dubium habebat an evaderet an periret, donec ad eum missi venerunt de fratris obitu nuntiantes. Tunc egressus a Tornaco cum uxore et filiis, eum vestitum apud Lambrus vicum sepelivit. ID., *ibid.*, Lib. IV, c. 51, loc. cit., p. 187.

(5) E. DE MOREAU, S. J., Saint-Amand, 1927, p. 53 et p. 278 ss.

(6) Urbs fuerat quondam, quod adhuc vestigia monstrant,
Tornacus, nunc multiplici prostrata ruina.
Funditus ahi turres deflet cecidisse superbas.
Et tamen inde frequens, quod aquis merce redundat,
Nititur et geminis iam non lapsura columnis
Namque arce in media templo surgente venusto
Pontificale tenet solum, nec longe remota
Nicasius recubat pretiosa martyr in urna.

Monum. Germ. Histor. Poetae latini aevi Carolini. III, p. 589.

Le troisième texte est extrait d'un diplôme de Charles le Simple, auquel on peut définitivement attribuer la date de 898 (7). Le roi y confère à l'évêque Heidilon le droit de relever l'enceinte élevée anciennement et pour lors détruite (8).

Ces trois textes s'étayaient l'un l'autre: la proximité du moine de Saint-Amand remédie au défaut d'information que l'on pourrait reprocher à l'évêque de Tours et au roi carolingien en raison de leur éloignement, tandis que, d'autre part, l'allusion à une situation passée depuis longtemps (*quondam, antiquitus*), faite dans les deux plus récents documents, relie leur objet, à travers l'époque franque, au plus ancien. Ces textes forment donc un tout cohésif qui établit, sans aucun doute possible, l'existence d'un système de défense mérovingien, — c'est-à-dire gallo-romain, puisque les francs n'ont rien innové dans ce domaine — à Tournai.

Ils confirment par là le raisonnement inductif qui veut que le gynécée impérial, sorte d'ouvroir pour la confection d'habillements militaires, qu'on y trouve au V^e siècle au plus tard (9),

(7) cf. J. WARICHEZ, Les origines de l'Eglise de Tournai (Recueil de travaux publiés par les membres des Conférences d'Histoire et de Philologie de l'Université de Louvain, 10^e fasc. 1902), p. 9 et 138-139.

(8) *In praedicta civitate Tornaco firmitatem antiquitus statutam et nunc destructam denuo ei aedificare liceret.* DUVIVIER, Recherches sur le Hainaut ancien (Mémoires et publications de la Société des Sciences ... du Hainaut, 1864, p. 335). Comme le dit très justement M. A. HOCQUET dans Le Développement successif du territoire de Tournai par l'agrandissement de ses enceintes, (Fédération archéologique et historique de Belgique, Annales du XXIV^e Congrès, Tournai, 1921, p. 233), «le mot *firmitas* ne semble pas devoir être traduit, comme on le propose, (WARICHEZ, op. cit., p. 144) par «palais fortifié». *Firmitas* correspond au mot roman *frumeté*, *fremeté*, d'un usage courant à Tournai pour désigner l'enceinte murale entourant la ville».

(9) *Procuratores Gynaeciorum: Procurator gynaecii Arelatensis Provinciae Viennensis; procurator gynaecii Lugdunensis; procurator gynaecii Remensis Belgicae secundae; procurator gynaecii Tornacensis Belgicae secundae; procurator gynaecii Triberorum Belgicae primae; procurator gynaecii Augustoduni translati metis. Noticia dignitatum omnium tam civilium quam militarium.* Cf. DOM BOUQUET, Recueil des Historiens de la Gaule, I, p. 126 et BECKING, Noticia, etc., c. X, p. 49. La notice, rédigée vers 412, reflète une situation vieille, peut-être, d'un quart de siècle.

ait été efficacement protégé (10), et le raisonnement déductif qui fait partager à Tournai la situation stratégique spéciale dont paraissent avoir joui tous les autres chef-lieux de cités de la Gaule (11).

En plus du fait strictement fondamental, les deux premiers de ces textes, abstraction faite des exagérations littéraires (c.a. *superbas*), aident aussi à reconstituer un élément circonstanciel car on peut en induire la présence, comme système défensif, non d'un simple vallum ou retranchement fait de terre et de pieux (12), mais de véritables murs (*muris*) renforcés de tours (*turres*). Par là ils sont d'accord avec le bon-sens qui eût trouvé étrange qu'en un pays où la pierre affleure le sol on eût négligé l'emploi de matériaux résistants alors que de pareils matériaux étaient, vers le même temps, exportés du Tournaisis à Oudenbourg (13) où les Romains s'en servaient pour ériger un *castrum* (14).

On peut connaître, enfin, par l'intermédiaire des trois sources, les circonstances relatives à la destruction des remparts antiques de Tournai et, en particulier, un peu de sa chronologie.

De ces sources, en effet, la première, due à Grégoire de Tours (dernier quart du sixième siècle) sert incontestablement de *terminus a quo* pour dater cette destruction. Elle n'est in-

(10). A ce propos cf. A. BLANCHET, *Les enceintes romanes de la Gaule*, 1907, n. 8.

(11) *Id.*, *ibid.*, p. 7. Tournai est désigné comme chef-lieu de cité dans la *Noticia provinciarum et civitatum Galliae*, rédigée à la fin du IV^e siècle ou au commencement du V^e siècle: *Provincia Belgica secunda, numero XII: Metropolis civitas Remorum... civitas Turnacensium*. DOM BOUQUET, *op. cit.*, p. 123.

(12) D'après A. HOCQUET, *loc. cit.*

(13) *Verum tempore illo urbs ista Aldenborgh caput totius Flandriae et, sicut praedixi, exstitit celeberrima, muris ac propugnaculis munitissima. Nam a partibus orientis et a meridiano climate et ab occasu et ab aquilone nigris et durissimis lapidibus fuerat constructa. Lapides namque hujus coloris et fortissimi roboris in omni Flandriae provincia naturaliter editi non possunt reperiri, nisi solummodo in Gallia Tornacensi parochia.* HARIULF, *Tractatus de ecclesia S. Petri Aldenburghensi*, *Monum. German. Histor. Scriptores*, XV, 2, p. 871.

(14) Voyez C. ENLART, *Congrès de Tournai*, *loc. cit.*, p. 103.

firmée en rien par des traditions médiévales qui, ayant connaissance de l'érection de remparts gallo-romains à Tournai, soit par l'intermédiaire du poème de Milon, soit par celui d'un souvenir local, qui, si la réalité en était prouvée, serait des plus précieux, en attribuent confusément la ruine aux Vandales ou aux Huns qui traversèrent la contrée respectivement en 406 et en 451 (15), c'est-à-dire, trois ou, au moins, un quart de siècle avant le siège signalé par Grégoire de Tours. En ce qui concerne les méfaits des Huns ou des Vandales, il y a eu réelle méprise, car la lettre de saint Jérôme, souvent invoquée à ce sujet, ne parle que de la déportation des Tournaisiens en Germanie (16) sans faire aucune allusion à un démantèlement de leur ville. L'année 575 subsiste donc comme *terminus a quo*.

Les deux autres sources servent de *terminus ad quem*. C'est qu'en effet il faut envisager deux phases, de caractères différents, dans la destruction de l'enceinte gallo-romaine de Tournai (17).

Le texte de Milon fait évidemment foi. On doit y prendre

(15) *Murorum fracturae terra disiectae dant inditia quid cum his duabus civitatibus (Camaracus et Atrebas) perperasse sint Treviris Tungris, Tornacus, Morina, Bologna, Ambianis, Belvacus, Parisius, circumjacentiaque castella quorum nomina ob legentium lastidium omissa sunt.* Chronic. S. Vedasti (XIe s.) Monum. German. Histor. Script. XIII, p. 679.

Voyez aussi 2^e Liber de Antiquitate urbis Tornacensis, XII^e s. Monum. German. Histor. Script. XIV, p. 352 et 358; Historiae Tornacenses, XII^e s., *ibid.* p. 327, etc.

(16) *Quicquid inter Alpes et Pireneum est, quod Oceano et Rheno includitur. Quadus, Wandalus, Sarnatha, Alani, Gipedes, Horucli, Saxones, Burgondiones, Alemanni et, o lugenda res publica, hostes Panonii vastaverunt. Maguntiacus nobilis quondam civitas capta atque subversa est. Vangiones longa obsidione deleti. Remorum urbs prepotens, Ambiani Attrebate, extremique hominum Morini, Tornacus, Nemete, Argentoratus translati in Germaniam...* Ex epist. CXXIII ad Ageruchiam. DOM BOUQUET, Rec. Histor. Gaule, I, p. 144. HILLEBERG, Corpus Script. eccles. latin. XVI, Vienne, 1918, p. 92 (cf. 2^e Liber de Antiquitate urbis Tornacensis, loc. cit., p. 358).

(17) Nous ne faisons que développer en ceci une idée que M. Fernand Vercauteren a très aimablement voulu nous suggérer à propos de la communication que nous avions annoncée sur ce sujet au Congrès archéologique de Mons.

que vers 850, Tournai, avec ses tours écroulées, avait bien extérieurement l'aspect d'une ville en ruines.

Bien qu'on en fût fort proche — peut-être même plus proche qu'on ne le croit généralement (18) — il ne nous paraît pas possible d'attribuer à une invasion normande, déjà vers 850, la démolition en question de l'enceinte antique de Tournai (19). Aucun texte régional ne fait mention d'une incursion en cette ville à pareille époque. D'ailleurs, les Normands ne se fussent pas contentés de renverser l'enceinte: le cœur de la cité les attirait davantage. Or là, de l'aveu même de Milon, au milieu d'une *arce* toujours debout, se dressait encore la cathédrale intacte avec ses trésors sacrés. Dans ces conditions, puisque destruction il y a quand même, il convient plutôt de penser à une destruction lente et naturelle, attribuable au manque d'entretien, et dont le début remonterait vraisemblablement fort loin (cf. *quondam* de Milon).

Mais si le texte de Milon mérite toute créance, une tradition locale, qui accuse les Normands d'avoir razziaé la vallée de l'Escaut en 881 et, entre autres choses, d'avoir renversé

(18) La tradition veut que l'évêque de Tournai-Noyon Immon ait été une des premières victimes des invasions normandes.

Extat et afa cronographia de hac infestatione Normannica. proprie composita a quodam monacho Marcenienti que supradictae testimonium dat nonnatenus scribens Tornacum tunc depopulatum esse et ad nihilem redactum fuisse addens quod Emmo Tornacensis pontifex, a Normanis, interfectus sit, anno Domini DCCLX, ante hanc devastationem XXI annis. HERIM, loc. cit., p. 296. (Cf. WARICHEZ, Op. cit., p. 78) Les sources tournaisiennes affirment même qu'il a été tué devant les portes de la cathédrale de Tournai: «Ficardo (successit) Emmo qui a Normannis dicitur fuisse occisus anno DCCCLX ante valvas ecclesie Tornacensis. HERIMAN, Encyclique de 1146 d'après le texte des *Historiae Tornacenses* contenu dans le ms. de C'soing (loc. cit., p. 334).

Les sources adoptées à Noyon, revendiquent cependant pour le Noyonnais d'avoir vu mourir Immon: «Hi vero (Normanni) qui in Sequana morantur Novionum civitatem noctu adgressi, Immonem episcopum cum aliis nobilibus tam clericis quam laicis capiunt, vasiataque civitate secum adducunt atque in itinere interficiunt (Annales Bertinenses, édit. Dehaisnes, Soc. Hist. de France, p. 99).

(19) Le R. P. de Moreau, S. J., a cependant cru pouvoir le faire, cf. *Saint Amand*, p. 282-283.

alors. l'enceinte de Tournai, n'en inérite pas moins. Encore que l'on croie parfois devoir l'avancer d'un an (20), ce formidable raid ne prête pas à discussion. Les textes, contemporains, de la région en parlent et en précisent les effets déplorables (21). L'historiographie locale, qui a puisé à ces sources (22) ainsi qu'à la tradition populaire — dont Hériman de Saint-Martin, qui a colligé le tout, se montre généralement dépositaire fidèle —, ne peut être révoquée en doute lorsqu'elle attribue à l'invasion de 881, en même temps que la fuite du clergé et du peuple de Tournai à Noyon — autre siège d'un évêque commun — et que le sac des églises du Tournaisis (23), la ruine des murs et des édifices urbains (24). Il s'en suit que le passage du diplôme de 898 qui règle les conditions dans lesquelles l'évêque exercera le pouvoir temporel vise moins la destruction lente des siècles précédents que la destruction catastrophique de 881 qui a complété la première. A cet égard on peut le considérer comme un *ter-*

(20) M. le chanoine Warichez (op. cit., p. 202) la place en 880 en se fondant tout à la fois sur Hériman, qui date l'invasion de la première année de l'épiscopat d'Heidilon (*primo anno episcopatus Heidilonis Tornacensium episcopi*, loc. cit., p. 296) et sur les *Annales Vedastini* qui font mourir le prédécesseur d'Heidilon en 879 (*Ragnelmus Tornacensium episcopus moritur per Indictionem XIII* [commencée en septembre 879]. *Mon. Germ. Hist. Script.*, I, p. 518). Mais Heidilon n'a pas nécessairement succédé au jour le jour à Rainelme. De plus, Heriman lui-même adopte l'année 881 (*supra* n. 18 et *infra* n. 24) d'accord avec les chroniques de l'abbaye de Marchiennes. Cf. à ce sujet *Miracula S. Ricturdis*, I, 12. *Act. Sanctor. Maii* III, p. 92 et *De Vita et Miraculis S. Rictudis* (mi-XII^e s.) II, 20. MIGNE, *Patrolog. lat.* CXXXII col. 849. (*Rev. d'Hist. ecclesiast.*, XIX, 1923, p. 544).

(21) W. VOGEL, *Die Normannen und das fränkische Reich*, 1906.

(22) Cf. WAITZ, dans son édition des *Monumenta Historiae Tornacensis*. *Mon. Germ. Hist. Script.*, XIV, *passim*.

(23) Voyez notre étude sur Saint-Eleuthère (La Terre Wallonne, 1928, p. 263).

(24) *Ad annum dominicum DCCCLXXXI, multitudo Normannorum ... Tornacensis quoque civitatis inter cetera lacinora sua destruxerunt muros et edificia, depopulati sunt clives et populos, desolati sunt possessiones et suppellectilia universa cum ecclesiis finitimis ac inhabitabilem penitus reddiderunt. HERIMAN, Liber de restauratione S. Martini Tornacensis (1142-1147), Monum. Germ. Histor. Script., XIV, p. 296.*

minus ad quem diffèrent de celui que fournit Milon entre 845 et 855.

Nous étant avancé jusqu'à ce point nous ne pouvons esquiver le problème important du tracé de l'enceinte en cause.

Pour le résoudre nous devons nous aider, tout d'abord et simultanément, de la disposition de la première enceinte urbaine dont on connaisse exactement le tracé et des textes contemporains que s'y rapportent.

La première enceinte urbaine dont on ait une connaissance parfaite est celle que l'on a coutume d'appeler «première enceinte communale» (25). Remontant dans son ensemble au milieu du XI^e siècle (26), elle est construite sur la rive droite de l'Escaut, la rive de la «Cité» (27), de quartier agglutinés autour d'un noyau principal. Ses saillants sont situés au sud et à l'est et correspondent respectivement au quartier du *Forum* (Marché, Grand'Place) et à celui de Saint-Piat. Ils se présentent nettement comme des excroissances successives — les vestiges archéologiques font foi de cette succession (28) — à une enceinte antérieure beaucoup plus régulière.

Or les textes contemporains permettent également de conclure à la réalité d'une enceinte interne préexistante. Une encyclique rédigée en 1146 par l'abbé de Saint-Martin de Tournai, Hériman, à l'occasion de la séparation des diocèses de Tournai et de Noyon (29), nous apprend que les quartiers de la ville qui furent le plus rapidement occupés après le retour de Noyon

(25) A partir du XIII^e siècle on l'appelle «vieze fermetés» ou «premiers murs», mais ce n'est que par opposition à la seconde grande enceinte communale dite alors «noeve fermetés» ou «darrains murs».

(26) Voyez provisoirement L. VERRIEST, dans *Bull. Commiss. Roy. d'Hist.*, 1908, p. 148.

(27) *Citra fluvium Scaldae est situata Civitas in pendulo. Ultra dictum fluvium...* Chronica Aegidii Li Muisis (XIV^e) édit. DE SMET, *Corp. Chronic. Flandr.* (Collect. chron. belges inéd., in 4^o) II, p. 172.

(28) Comparez la tour de la rue Perdue et celle de la rue Saint-Georges avec les murailles du jardin du Grand Séminaire.

(29) Sur les œuvres d'Hériman voir notre étude *Les Monumenta Historiae Tornacensis saec. XII*, dans *Annales de l'Académie Royale d'Archéologie de Belgique*, LXXIII, 1926, p. 255 ss.

— que ce soit exactement trente après la fuite de 881 ou quelque temps plus tard, peu importe ici — furent le quartier Saint-Piat, le quartier Saint-Pierre, le quartier du *Forum*, le quartier des Salines et l'*arcx* (30). Faisant abstraction du quartier des Salines qui ne fut englobé qu'au cours du XIII^e siècle dans le système dit «deuxième enceinte communale» on peut procéder à une adéquation absolue entre le quartier Saint-Piat et le quartier du Forum, d'une part, et, d'autre part, les excroissances est et sud auxquelles nous avons donné les mêmes noms plus haut. Au résidu de l'élimination correspondent l'*arcx* et le quartier Saint-Pierre. On ne peut méconnaître le caractère nettement stratégique de la première de ces deux expressions toponymiques. De plus, si on situe cette *arcx* autour de la cathédrale comme le veut le même texte — *ecclesia beate Marie in arcem eiusdem civitatis atque sedis episcopalis sita* — on n'est pas sans remarquer qu'elle a laissé des traces d'ordre toponymique dans le *Castellarium* (31), Casteler (32), Châtelet (33) (aujourd'hui rue des Choraux) et peut-être dans le «Capitole» qui a donné son nom à la porte latérale sud de la cathédrale. Toutefois, il ne faut pas perdre de vue que les remparts auxquels elle appartenait devaient logiquement prendre leur départ à l'Escaut, distant, d'ailleurs, d'une centaine de mètres à peine de la cathédrale. L'*arcx* doit donc être considérée comme la partie haute et la plus extrême vers l'intérieur des terres

(30) Qui secedens (Mulfus) circa Sanctum Piatum, partes illas sibi usurpavit. Secundus autem circa Sanctum Petrum divisionem suam obtinuisse dicitur. Tertius circa Naulum (lisez, Mallum) ad Forum civitatis determinationem suam possedit. Quartus ad Salinas et juxta Castellum partem suam vendicavit.... Tunc quoque aliqui ex clero ecclesie beate Marie in arcem ejusdem civitatis atque sedis episcopalis sita ad proprium remeaverunt. *Morum. German. Histor. Script.*, XIV, p. 350. Dans la première partie de ce texte faire abstraction du caractère personnel prêté par l'auteur à l'occupation.

(31) *Domum in vico de Castellario* (juin 1208). Archives de la cathédrale de Tournai, cartulaire A, f^o cv. In vico *castellaril* in sinistro latere procedendo de ecclesia in *castellario*. *Ibid.* Liber decani, 1585. (Cf. *Bullet. Soc. Hist. Tournai*, VI, 1860, p. 129).

(32) Sur le tournant de la rue dou Casteler. Chirographe de 1277 BOZIERE. *Tournai ancien et moderne*, 1864, p. 140.

(33) Rue dou Castelliet, 1384, *ibid.*

d'une enceinte qui fut appelée à comprendre aussi — au moins depuis l'époque du renouveau commercial — le quartier Saint-Pierre de *media urbe* (34), né entre la basilique et le fleuve (35).

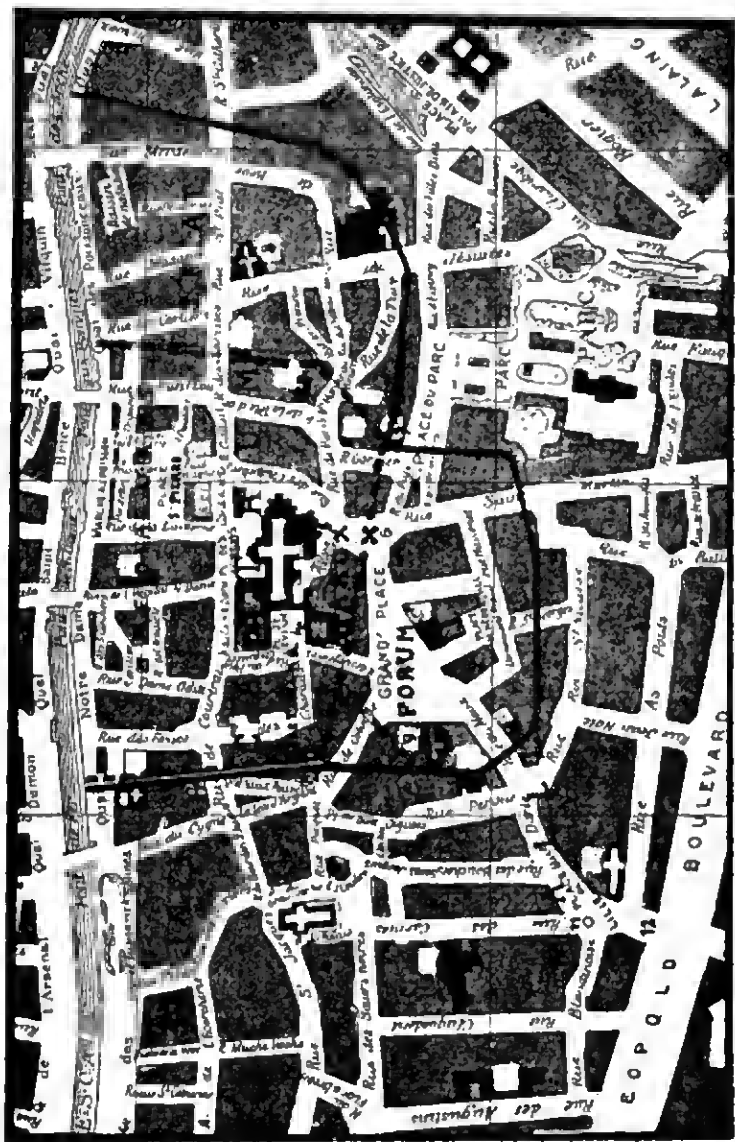
Cet ensemble stratégique représente le noyau urbain fortifié, auquel se juxtaposèrent plus tard d'autres quartiers éclos à la faveur du mouvement économique (*forum* e.a.), et qui portait le nom de *castrum Tornacum* depuis 953 au plus tard (36), c'est-à-dire à une date qui nous permet de voir en lui l'enceinte épiscopale érigée, en vertu de l'octroi de 898, au commencement du X^e siècle.

Pour connaître le tracé de ce *castrum* il suffit, en procédant à l'ablation des parties saillantes, de se rappeler que ce tracé a tout un fragment de commun avec celui de la première enceinte communale (à l'ouest) et qu'il en est de même du point de jonction des deux saillants au sud-est. Pour déterminer le reste, on ajoutera: 1°) qu'il y a lieu d'utiliser des vestiges archéologiques: substructions, surélévations de terrain, etc.; 2°) que les parties saillantes formaient des entités paroissiales et que, vers l'intérieur de la cité les limites de ces paroisses n'ont guère changé depuis leur formation; 3°) que deux rues courbes concentriques ou mieux encore deux rues parallèles, brisées au même point à angle droit, témoignent généralement d'un passage de remparts

(34) Fulcherus (a° 953) *duas ecclesias finitimas subvertit videlicet beati Quintini de Foro, beaticque Petri de Media urbe*. Encycl. de 1146. Mon. Germ. Histor. Script., XIV, p. 319 et 335.

(35) Contrairement à ce qu'ont dit VOISIN (Le cloître de la cathédrale de Tournai, Mém. Soc. Histor. Tournai, VI, 1857, p. 98) et BOZIERE (op. cit., p. 155) il n'y a jamais eu de *castrum S. Petri* et le «moustier S. Pierre» désigné simplement l'église de ce vocable.

(36) FLODOARD, Histor. Remens. eccles. (940-953) (l. I, c. 7) parle en ces termes des reliques de saint Nicaise: *Quae tam apud Noviomum quam et apud Tornacum castrum urbi nunc quoque servari perhibentur, claris multisque referuntur illustrata miraculis* (Monum. Germ. Histor. Script. XIII, p. 420. (A rapprocher Milon de S. Amand, supra, n. 6 in fine). Voyez encore une charte du roi de France Henri I^{er} à Saint-Pierre de Gand (a° 1037); *Nova villa... apud Tornacum castrum... in pago Tornacensi*. VAN LOKEREN, Chartes et documents de l'abbaye de St-Pierre au Mont Blandin, I, p. 84, etc.



LÉGENDE : ■■■■ Encinte romaine, ■■■■ le Encinte communale, 1 Tour de la rue des Fossés, 2 Tour l'Evêque, 3 Maison de S. Eleuthère, 4 Evêché actuel, 5 Cathédrale, 6 Belfroi, 7 Tour des Six (disparue), 8 Eglise S. Piat, 9 Eglise S. Quentin, 10 Porte des Maux (1^e enc. comm.) (disparue), 11 Croix des Maux (disparue), 12 Porte des Maux (2^e enc. communale) (disparue).

entre elles deux (37), surtout si la rue intérieure, à l'endroit du coude, semble réellement se buter à un obstacle.

Cela étant, il est possible de partir de l'Escaut, à l'ouest, entre la rue des Fossés (anc. du Fossé, *fossatum*) et la rue du Cygne (anc. du Cingle, *cingulum*) pour suivre le pan du mur épisco-communal, dont une tour existe encore (38), jusqu'entre le bas de la rue des Choraux et le vieux Marché au Poisson. A cet endroit, quittant la première enceinte communale débordante, on passe entre la rue des Choraux (anc. du Châtelet, *Castellarium*), qui fait un angle droit vers l'intérieur, et la rue de Cologne (act. de l'Yser), qui arrondit cet angle vers l'extérieur, en remarquant que de multiples restes tels que des arcades maçonnées (39), des fondations diverses (40) et notamment celles d'une tour de coin dite de façon caractéristique «tour l'Evêque» (41), des exhaussements de terrain (42) etc. y conservent matériellement le souvenir de travaux stratégiques.

Continuant le parcours entre la rue des Choraux déviée et la Grand'Place (anc. *Forum*), entre le palais épiscopal et la même Grand'Place où des fondations de tours et des fossés-cloaques ont été repérées (43), on arrive logiquement au beffroi.

(37) Voyez aussi BLANCHET, *Les enceintes romaines de la Gaule*, p. 277: «Dans quelques villes contemporaines on peut reconnaître le tracé de l'enceinte en suivant certaines rues extérieures. Senlis est le meilleur exemple de ce fait. Remarquons que, lors de l'agrandissement des vieilles cités, les habitants ont toujours appliqué des maisons le long de l'enceinte à l'extérieur».

(38) Dans la propriété de M. Delrue-Lecroart. Nous en devons une excellente photographie à l'obligeance de M. René Desclée.

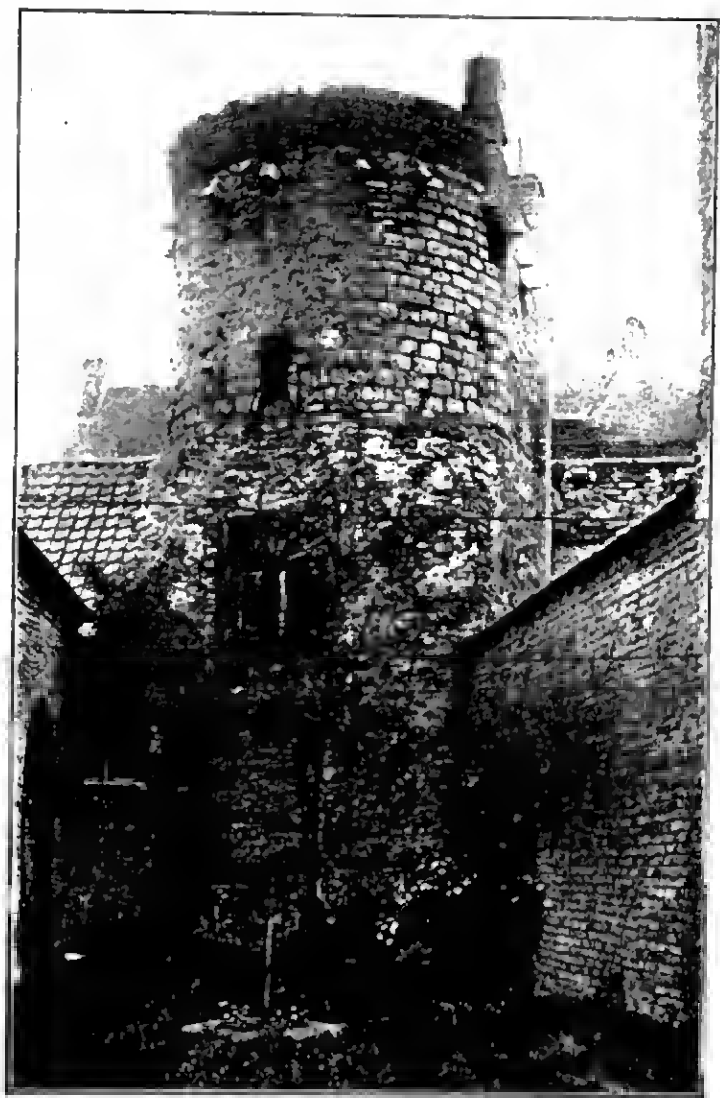
(39) Rue des Choraux, n° 19 et 21 (dans le mur de clôture parallèle à la rue, à une distance de 7 à 8 m. de celle-ci). SOIL DE MORIAME, *Tournai archéologique*, 1895, p. 19.

(40) Rue de l'Yser, n° 38. *Ibid.*, p. 57. Vieux Marché au poisson (numéros impairs) BOZIERE *op. cit.* 19, n 7.

(41) Rue de l'Yser, n° 12. BOZIERE, *op. cit.* p. 10, n. 6. SOIL DE MORIAME, *op. cit.*, p. 28. VOISIN, *op. cit.* Ces fondations soutiennent encore la terrasse de la maison n° 15 de la rue des Choraux.

(42) Rue de l'Yser, numéros impairs; rue des Choraux, numéros 35, 21, 15 à 17. SOIL DE MORIAME, *op. cit.*, p. 58 et 19.

(43) N° 26. Cf. BOZIERE, *op. cit.*, p. 10. (*Bulletin Soc. Histor. Tournai*, t. 1847, p. 36).



TOUR D'ORIGINE GALLO-ROMAINE

Tournai, Rue des Fossés.

L'isolement insolite de ce dernier, son orientation et l'appareil relativement antique retrouvé dans sa base (44). nous permettent d'y voir une tour de l'enceinte épiscopale utilisée plus tard et modifiée par les bourgeois. Même fait pour la tour des Six, dans le prolongement du beffroi, contre laquelle on éleva la Halle-des-Consaux ou Hôtel-de-Ville et dont le rattachement à l'enceinte épiscopale ne laisse aucun doute puisqu'elle représente précisément la tour d'angle sud-est contre laquelle vinrent naître les excroissances du *Forum*, d'une part, et du quartier Saint-Piat, d'autre part. A partir de la tour des Six — symétrique à la tour l'Evêque — on peut redescendre vers l'Escaut en utilisant l'intervalle compris entre la courbe des rue de Paris et de la Tête d'Or, d'une part, et la rue des Jésuites, d'autre part, c'est-à-dire. en coupant l'éminence du vieux Marché au Beurre près de la rue de la Thure(*Turris?*) (45), exactement à l'endroit où s'ouvre une patte d'oie de rues qui décèle, sans conteste possible, l'emplacement d'une ancienne sortie de ville. Le tracé se poursuit entre la rue des Puits l'Eau et la rue des Carliers, à travers des jardins naguère encore surélevés, et finit à l'Escaut au quai des Poissonceaux (coin de la rue des Carliers) où des substructions très solides ont été relevées (46) qui ne peuvent appartenir qu'à une tour figurant encore sur un plan de 1574 (47).

Son parcours a suivi presque partout la limite de la paroisse-mère de Notre-Dame (cathédrale) dont les paroisses de Saint-

(44) L. MICHEL, A propos du beffroi de Tournai, p. 38.

(45) Une mauvaise lecture de la *Vita Eligii* a poussé l'auteur des *Historiae Tornacenses* (vers 1160) à voir dans le nom du roi tournaisien(!) *Turnus* l'origine du nom de cette rue (M. G. H. S., XIV, p.348)

(46) En 1858. Elles consistaient en pierres de taille reliées par des agrafes de fer. BOZIERE, op. cit., p. 10, n. 1.

(47) G. BRAUN et F. HOGENBERGIUS, *Theatrum urbium et civitatum orbis terrarum*, Cologne, T. IV, fo n° 9, et *Théâtre des cités du monde* Francfort, 1574. Reproduit dans HOYOIS, *Tournai au XIII^e s.* Réimprimé dans BLAEU, *Novum ac magnum theatrum urbium belgicae regiae et Tooneel der steden van 's konings Nederlanden*, Amsterdam, 1649.

Quentin (du *Forum*) et de Saint-Piat se sont séparées à l'époque communale et à laquelle la paroisse intérieure de Saint-Pierre (*de media urbe*), émancipée au même moment, a fait retour depuis le Concordat (48).

On s'étonnera peut-être que nous attachions une telle importance à l'enceinte épiscopale du X^e siècle en voulant traiter de l'enceinte gallo-romaine.

Et, cependant, nous sommes plus près du but qu'il ne paraît, car l'enceinte épiscopale et l'enceinte gallo-romaine ne font, somme toute, qu'un, du moins en ce qui concerne le tracé. En effet, le diplôme de Charles-le-Simple (898) permet uniquement à l'évêque Heidilon de *relever* l'enceinte antique (49) et la tradition locale veut qu'on n'en fit guère davantage (50). En second lieu, l'*arcx* dont Hériman nous parle à propos de faits postérieurs à la reconstruction de la cité après 881 est identique à celle que signale Milon vers 850; toutes deux, commandant le système défensif, entourent et protègent immédiatement la cathédrale. En troisième lieu, aucun vestige de remparts romains n'a été découvert soit en-deçà soit au-delà des murs épiscopaux mais, au contraire, des substructions antiques ont été mises au jour à certaines places de son parcours, notamment à l'issue située par déduction au Vieux Marché au Beurre (51). Enfin, et d'accord avec la remarque précédente, les tombes gallo-romaines sont complètement inconnues à l'intérieur de

(48) Ce parcours diffère du plus sérieux de ceux qui ont été suggérés jusqu'ici, celui de BOZIERE (op. cit., 1864), depuis le beffroi jusqu'au quai des Poissonceaux, soit d'environ une moitié. BLANCHET, op. cit., p. 112 reproduit à titre documentaire l'hypothèse de Bozière.

(49) Voyez supra, n. 8.

(50) Encyclique de 1146 : «*ruinas civitatis relevare ceperunt...*» *Monum. Germ. Histor. Script.*, XIV, p. 350 (*Historiae Tornacenses*).

(51) On y a trouvé deux restes de mur, formant angle droit dirigé vers la maison n° 15 et construits en pierres et en béton romain. Leur épaisseur est de 85 cm. et leurs assises, comme celles de toute fondation, sont en retrait les unes sur les autres. Les parements de ce mur sont à l'intérieur de la construction. Celle-ci descend à 70 cm sous le niveau actuel du sol. SOIL DE MORIAME, *Objets gallo-romains trouvés en 1903-1904*. Ann. Soc. Hist. Tournai, VIII, 1904, p. 126

ce *pomerium* (52) tandis qu'elles pullulent immédiatement dès qu'on en sort (au *Forum* par exemple) (53).

L'enceinte épiscopale peut donc être considérée comme ayant succédé sur place à l'enceinte gallo-romaine (54). L'une et l'autre fermaient la « cité » urbaine primitive de Tournai dont le nom, bien que s'étant étendu plus tard aux enceintes successives de la rive gauche, donna naissance à l'appellation caractéristique double de « ville et cité de Tournai » (55). Cette cité

(52) Conformément à la loi des XII tables, tit. CLXVI: « in urbe ne urunto, ne sepetiunto ».

(53) Cf. SOTL DE MORIAME, Le cimetière gallo-romain de la Grand'Place, Ann. Soc. Hist. Tournai, XVI, 1916, p. 128 ss.

Aux considérations exposées ci-dessus, il est curieux d'ajouter — quoique nous ne voulions pas en tirer parti ex professo — que la légende — qui rentre maintenant parmi les sciences auxiliaires sous le nom de Folklore — veut que le beffroi de Tournai, c.à.d. la tour dont il est sorti, soit contemporain de saint Eleuthère qui vécut au commencement du VI^e siècle (POUTRAIN, Histoire de la ville et cité de Tournai, 1750, p. 86). De même, la construction de la Tour des Six est reportée par la tradition avant l'invasion normande. Cf. Mémoires d'eschevin (1609-1611) de PHILIPPE de HURGES. Mém. Soc. Hist. Tournai, V, 1855, p. 337. D'autre part les résultats auxquels nous avons abouti concordent pleinement avec les données synthétiques relatives aux enceintes romaines de la Gaule. C'est ainsi que: 1°) on y trouve toujours un monument qui, au moyen âge, formait en quelque sorte le donjon du système défensif et qui eut peut-être pour origine le *praelorium* antique (voyez à Tournai l'arcx, le *castellarium*); 2°) beaucoup de monuments publics postérieurs sont « assis » en tout ou en partie sur la muraille antique (à Tournai l'Evêché et l'ancien Palais des Etats du Tournaisis, le Beffroi, le Halle des Consaux); 3°) les églises dédiées à Saint-Martin se trouvent généralement hors des murs romains (le fait se produit à Tournai) etc. (Sur ces règles générales cf. BLANCHET, op. cit., p. 276-278).

(54) SCHAYES (La Belgique et les Pays-Bas avant et pendant l'occupation romaine, III, p. 325-326, et Histoire de l'Architecture en Belgique, I, p. 199) et HOCQUET (loc. cit., p. 234) confondent par contre l'enceinte épiscopale et la première enceinte communale. Sur l'époque tardive (XI^e-XII^e s.) à laquelle craquèrent les enceintes romaines des cités, voyez BLANCHET, op. cit., p. I, p. 10, 282 etc.

(55) A ce propos Cf. BLANCHET, op. cit., p. 1 et 10. A Arras il y a une distinction capitale entre la *civitas Atrebatensis* (le *castrum*) et le *novus burgus*, cf. DESMAREZ, La propriété foncière dans les villes du moyen-âge, p. 87. Déjà CATULLE dans *Tornacum civitas metropolis Nerviorum...*, Bruxelles, 1652, remarquait : *Idem fere contingit Atrebatibus adhuc modo ea pars oppidi in qua est Ecclesia Cathedralis propria.*

antique comprenait une douzaine d'hectares (56). Le périmètre de ses remparts, tels que nous les avons délimités, devait être d'environ 1300 mètres (57).

Des fouilles systématiquement organisées et, après tout, relativement faciles, surtout du côté ouest où de multiples vestiges subsistent de l'enceinte commune, à cet endroit, aux époques romaine, épiscopale et communale, revêteraient un intérêt d'autant plus grand que Tournai et Tongres sont les seuls chefs-lieux de cités compris dans les frontières de la Belgique actuelle.

Peut-être ces fouilles fourniraient-elles des informations sur la date d'érection de l'enceinte romaine, quoique l'on puisse déjà avancer a priori que la cité territoriale des *Turnacenses* ayant été fondée de toutes pièces vers le IV^e siècle au profit de la bourgade de Tournai, cette bourgade dut être protégée à la même époque (58). L'ensemble de ces mesures coïncide avec la rupture définitive de l'équilibre rhénan (59) (60).

Civitas vocatur, vulga «cité d'Arras», reliqua autem pars dumtaxat Urbis nomen obtinet. Hinc etiam usus ille vulgaris antiquissimus loquendi : Ville et Cité d'Arras, Ville et Cité de Paris, Ville et Cité de Tournay». p. 181.

(56) Ce qui la rapproche de Beauvais et d'Autun (10 hect.); de Nevers et de Dijon (11 hect.), (cf. BLANCHET, op. cit., p. 284).

(57) Nevers comptait 1375 m.; Beauvais 1270 (*ibid.*).

(58) Voyez à cet égard la loi édictée en 396 par Arcadius et Honorius pour inviter les municipalités et les habitants à réparer leurs anciennes murailles ou à en élever de nouvelles (code Théod., XV, I, 1, 34) : *De operibus publicis. Omnes provinciarum rectores litteris moneantur ut sciant, ordines atque incolas urbium singularum, muros vel novos debere facere vel firmius veteres renovare*. (BLANCHET, op. cit., p. 311).

(59) Cf. BLANCHET, op. cit., p. 338.

(60) Il ne nous paraît pas inutile de remarquer ici que Tournai, comme tant de villes de la Gaule (cf. BLANCHET, p. 274), avait été placé en arrière d'un fleuve qui le protégeait contre les envahisseurs venant de la Germanie; que le vieux passage de l'Escaut en cette ville (dit plus tard Pont-à-Pont) était à proximité immédiate des remparts est et à l'intérieur de ceux-ci (pour des faits similaires cf. BLANCHET p. 275); que l'on pourrait rattacher au même système de défense le *castellum*, devenu plus tard résidence du châtelain flamand, qui s'élevait dans un flot de l'Escaut à l'ouest, cette fois, et en dehors de l'enceinte gallo-romaine (de pareils *castella* sont signalés ailleurs cf. BLANCHET, p. 224-225).

II. — LE PALAIS DES ROIS FRANCS.

On sait que la conquête politique franque qui, au sein de cadres administratifs préexistants et dans les limites d'une sorte de *fœdus* avec l'Empire, se contenta, à l'origine, de substituer des maîtres immédiats non-romains à des maîtres dont la *romonitas* s'effaçait de jour en jour (1), débute par cité territoriale des *Turnocenses* (2). Un petit royaume franc, celui des *Franci Tornocenses* (3), remplaça cette *civitas* et prit pour capitale sa vile éponyme, Tournai. Si le fait n'a pas de valeur intrinsèque spéciale en ce sens que d'autres chefs-lieux de cités (Cambrai, Arras, Têrouanne etc.) le virent se répéter à leur profit et devinrent aussi des centres de petits royaumes soumis à des «rois chevelus» particuliers, il n'en est pas moins vrai qu'envisagée dans ses développements la création du *regnum Tornocense* prend le pas sur les autres puisque c'est de celui-ci què sont issus des rois qui, par suppression de leurs rivaux et poursuite de la conquête de la Gaule, ont fondé le grand *regnum Francorum* (4).

Pour cette raison, nous croyons que la recherche de l'emplacement du palais royal dans ce que Louis XV appelait le «berceau de la France» (5) peut présenter quelque intérêt.

(1) Voyez F. LOT, *La fin du monde romain et le début du Moyen Age* (L'évolution de l'Humanité). Paris, 1927, p. 363.

(2) *Ibid.*, p. 362.

(3) Sur le groupe des *Franci Tornacenses* voyez un épisode contemporain de Frédégonde, relaté dans GREGOIRE DE TOURS, *Histor. Francor.*, I. X, c. 27 (*Monum. German. Histor. Script. rer. merovingic.* in-4°, I, 1 p. 433-439).

(4) Voyez LOT, *op. cit.*, p. 366.

(5) Lors de son entrée après la bataille de Fontenoy (CHOTIN, *Histoire de Tournai et du Tournésis*, II, 1840, p. 299).

La résidence des rois francs à Tournai fut occupée par eux depuis la prise de la ville par Clodion vers 431 (6) jusque quelques années — cinq ans, dit Grégoire de Tours, — après l'élevation de Clovis sur le pavois (7). Le tombeau du père de Clovis, Childéric Ier, décédé en 481, y a été retrouvé en 1653 (8). Aussi bien, même lorsque les régions méridionales eurent sollicité leur ambition puis déterminé leurs préférences, les rois ne manquèrent pas de se souvenir de leur première « capitale ». Comme l'oiseau rentre au nid à l'heure du danger, nous voyons, par exemple, Chilpéric Ier, roi de Soissons, sa femme et ses fils chercher en 575 un refuge naturel dans les murs de Tournai (9). La considération publique confirme ces faits et la *vita Eligii*, attribuée à saint Ouen (mort en 684), mais dont la forme actuelle date de l'époque carolingienne (10), regarde Tournai — que l'expression soit due en tout ou en partie à l'un ou à l'autre de ses auteurs, le fait conserve toute sa signification — comme une (*quondam*) *regalis civitas* (11). Le tardif compilateur des *Gesta regum Francorum* (*Liber historiae Francorum*) qui ne cessa d'écrire qu'en 727 (12) ou peut-être même après cette date, développant un passage de Grégoire de Tours relatif à l'arrivée des Francs (13), cite encore Tournai, de mémoire,

(6) LOT, op. cit., p. 362.

(7) LOT, op. cit., p. 366.

(8) Cf. E. BABELON, Le tombeau du roi Childéric et les origines de l'orfèvrerie cloisonnée, Paris (Mémoire de la Société des Antiquaires de France, 8^e sér., VI, 1919-23).

(9) Voyez notre étude sur l'Enceinte antique, supra, p. 87.

(10) L. VAN DER ESSEN, Annuaire de l'Université catholique de Louvain, 1914, p. 379.

(11) *Constituerunt S. Eligium custoden urbium seu municipiorum his vocabulis... Tornacum vero quae quondam regalis exstitit civitas. Acta Sanctorum Belgii*, III, p. 229.

(12) G. KURTH. Etude critique sur les «Gesta regum Francorum» (Bulet. Acad. Roy. Belg., 99^e année, 3^e série, I, 18, 1889, p. 262).

(13) Voici ce passage: *Chogio autem, missis exploratoribus, ad urbem Camaracum, perlustrata omnia ipse secutus, Romanus proteret, civitatem adprehendit, in qua paucum tempus resedens usque ad Summanam fluvium occupavit. Histor. Francor. II, 9. (Mon. German. Histor. Script. rer. meroving., I, I, p. 773).*

comme première étape de la conquête mérovingienne (14).

A la fin du IX^e siècle cependant, la sépulture que l'on avait réservée à Childéric Ier, à Tournai, était oubliée au point que les Normands ne la ravagèrent pas. Ce n'est que par une renaissance savante de la tradition, due à la lecture de la *Vita Eligii*, que l'expression *regalis civitas* occupa l'attention des auteurs locaux du milieu du XII^e siècle. Ils l'interprétèrent d'ailleurs très mal car, confondant l'occupation franque avec l'occupation précédente, ils firent de Tournai une ville royale... romaine (15). Cette affabulation d'un fait historique étouffa ce qui pouvait encore subsister du souvenir de la résidence des rois francs à Tournai. Bien qu'il forçât un peu la note en négligeant le séjour, bien connu alors, que Chilpéric fit à Tournai en 575 (16), Gislebert de Mons pouvait écrire, à propos de la visite de Philippe-Auguste en 1187, que l'on n'avait nulle connaissance qu'aucun prédécesseur de ce roi eût jamais mis le pied dans cette ville (17).

En dépit de la carence de la tradition locale défigurée depuis des siècles, il n'est pas difficile de retrouver l'emplacement de l'ancien palais royal de Tournai si l'on s'aide des deux caractères principaux revêtus par la cité dans le haut Moyen Age : le caractère domanial et le caractère stratégique.

A l'aube même de son existence *Turnacus*, comme l'indique sa désinence en *acus*, avait été domaine privé : *fundus Turnacus*

(14) *Chlodio autem rex misit exploratores de Disbargo castello Toringorum usque ad urbem Camaracum. Ipse postea cum grande exercitū Renum transiit, multo Romanorum populo occidit atque fugavit. Carbonaria silva ingressus, Turnacensem urbem obtenuit. Exinde usque Camaracum civitatem veniens illicque resedit pauca temporis spacio.* Ibid., II, p. 245-246.

(15) Cf notre étude sur les *Monumenta Historiae Tornacensis saec. XII* (Ann. Acad. Roy. Archéol. Belg., LXXXIII, 1926, p. 309 ss.).

(16) Cf Notre étude sur Le diplôme dit «de Chilpéric» à la cathédrale de Tournai (Bulet. Commiss. Roy. d'Hist., XC, 1926, p. 181).

(17) *Inauditum erat enim quod aliquis antecessorum suorum unquam illic venisset.* Edit. Godefroid Ménéglaise (Mém. Soc. Hist. Tournai, XIV, p. 343)

(18). Vers le IV^e siècle, sans doute lors de son élévation au rang de chef-lieu de cité qui coïncida avec d'autres mesures d'administration et de défense, Tournai changea de propriétaire. Il passa à l'empereur. On le sait pour une partie du fonds, puisqu'un gynécée impérial ou ouvroir de vêtements militaires y fut établi (19), et, pour le reste, on le déduit du fait que les rois francs, qui furent les héritiers ordinaires du fisc romain, s'y présentent comme complètement maîtres du sol (20). Sous ces derniers en tout cas, Tournai prend nettement physionomie de *fiscus regius*. C'est le *fiscus Tornacus* (21) ou, plus techniquement, un *caput fisci* (22) c'est-à-dire soit une centre domanial (23), soit une « unité de domaine » (24), dont les dépendances ou les autres parties composantes — selon que l'on adopte l'un ou l'autre sens — sont éparpillées en Tournaisis (25), si même

(18) C'est admis depuis H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France*, Paris 1890, p. 170.

(19) *Noticia Dignitatum Occident.*, édit. BÆCKING, c. X, p. 49 : *Procuratores Gynaeciorum.... Procurator gynaeclii Tornacensis Belgicae secundae*.

(20) Cf. H. PIRENNE, *Le fisc royal de Tournai* (Mélanges d'Histoire du Moyen-âge offerts à Mr. F. Lot) 1926, p. 648.

(21) *Theloneum...* qui pertinet ad *fiscum Tornacum*. Diplôme de Chilpéric II (716), dans sa partie non remaniée. Cf. PAUL ROLLAND, *Le diplôme dit « de Chilpéric » à la cathédrale de Tournai*, loc. cit., p. 185.

(22) Donation du comte Hilduin à la cathédrale entre 884 (mort de Carloman) et 898 (ratification de cette donation): *Quendam fiscum quem dominus Karolmannus mihi per preceptum suum tradidit qui est situs in pago Tornacensi in eadem scilicet civitate Tornaco cum omni integritate terrarum videlicet atque mancipiorum ad ejusdem caput fisci pertinentium*. Publ. DUVIVIER, *Actes et documents anciens intéressants la Belgique*, Bruxelles 1895 (C.R.H.) 8^e, p. 3.

(23) C'est l'interprétation de M. PIRENNE, loc. cit., p. 647.

(24) Par un phénomène analogue à celui qui créa le *caput* (*jugum*) ordinaire en faisant de lui une unité artificielle facilitant la perception de l'impôt foncier. Le *caput fisci* pourrait même n'être originairement qu'un de ces *capita* privés, immunisés par son passage entre les mains du chef de l'Etat. Sur le *caput* (*jugum*) cf. F. LOT, *De l'étendue et de la valeur du caput fiscal sous le Bas-Empire*. (*Rev. Hist. de Droit français et Etranger*, 1915, p. 15) et ID., *Le jugum, la Manse et les Exploitations agricoles de la France moderne* (Mélanges H. Pirenne, 1926, I, p. 17).

(25) La villa de Marquain par exemple (citée dans la ratification de Charles le Simple) et la villa d'Orcq qui séparait Marquain de Tournai.

elles ne s'identifient pas à ce Tournaisis presque entier (26).

De ce domaine royal la désagrégation va s'accomplir suivant les règles historiques courantes. Elle profitera, durant le IX^e siècle, au comte local et à l'église cathédrale, puis à cette dernière église exclusivement.

Le texte du diplôme de Chilpéric II, dans sa partie non retouchée — car un remanieur du XII^e siècle n'aurait pu avoir conscience d'une telle situation — représente la cathédrale de Tournai comme située en plein *fiscus Tornocus* (27) et, soit dit en passant, il nous ouvre par là des horizons nouveaux sur la qualité *domoniale* de certaines grandes églises considérées jusqu'ici comme nécessairement publiques.

En 817 cette église foncièrement libérée — avec le petit cloître adjacent qui provenait également du fisc (28) — est dotée d'un cloître plus grand dont le terrain est pris en entier au Domaine: à savoir, spécifiquement, au Domaine resté en mains propres du roi (79 perches de périmètre), au Domaine cédé en bénéfice à un personnage du nom de Werimfredus (99 perches), au Domaine prêté, en dédommagement de son office, au comte Hruoculfe (32 perches) (29).

Dans cette course au dépouillement de la royauté le comte arrive bon premier car entre 879 et 884, termes de son règne.

(26) On peut le présumer d'après le grand nombre de fiscs qui y appartirent plus tard aux comtes de Flandre et d'après l'étendue des premières possessions, dues aux largesses royales, des institutions religieuses.

(27) Il dit : «*ecclesiam... quae est in honore sanctae Mariae in ipso Tornaco constructa*» (loc. cit., p. 186) et plus haut (p. 185) il appose les termes *fiscus Tornacus*.

(28) M. Pirenne a déjà formulé cette hypothèse relativement au petit cloître (loc. cit., p. 642).

(29) *Id est de proprio fisco nostro in eodem loco de terra habente in circuito perticas LXXVIII necnon et in eodem loco de fisco nostro quem Werimfredus in beneficium habet perticas XCIX. Similiter et de fisco nostro quem Hruoculfus comes in ministerium habet, perticas XXXXII.* Miraeus et Foppens. *Opera diplomatica*, II, p. 1127. Cf. H. PIRENNE, loc. cit., p. 642 et 643.

le roi Carloman lui lègue définitivement le *caput fisci* de Tournai, avec ses ap- ou dépendances, sauf, bien entendu, la partie qui en avait déjà été soustraite au profit de la cathédrale en 817 ainsi que d'autres parcelles dont le détail nous échappe (30). Mais ce comte, pour des motifs où nous croyons pouvoir démêler tout à la fois la crainte des Normands (31) et celle des nouveaux marquis de Flandre (32), repasse, peu après la mort de Carloman (884), son acquisition à l'église cathédrale de Noyon (33). C'est à l'évêque de cette église — qui est aussi celui de l'église de Tournai — qu'en 898 le roi Charles le Simple confirme le transfert (34) dont l'objet glissera, dès lors, insensiblement de la mense épiscopale dans la mense capitulaire de Tournai et restera à celle-ci jusqu'au jour de l'émancipation foncière de la commune (36).

(30). Cf. ce texte unique relatif aux biens (de *beneficio Salaeonis*), d'origine royale, de l'abbaye d'Elnone (Saint-Amand), à Tournai au IX^e siècle: «*Sunt in Tornacu sedilia II: de uno exenni solidi II, de altero denarii VI; molina II: de utroque exeunt solidi IIII. Sunt ibi censualariae VI quae redimunt censualis denarii VI. Serviunt in aestate p...ele... sae...*» DUVIVIER, *Actes et documents*, etc., loc. cit., p. 14.

(31) Voyez notre étude sur *L'Enceinte antique*, supra, p. 83.

(32) Cf. ci-dessous note 34.

(33) Cf. ci-dessus. note 22.

(34) La leçon donnée ordinairement de cette ratification (cf. e.a. DUVIVIER, *Mémoire sur le Hainaut ancien* [Mém. et Public. de la Société des Sciences... du Hainaut, 1864] n° XVIII, p. 314) est la suivante : *Fiscum in Tornaco, in eadem civitate, cum villa Markeduno ad ipsum pertinente, a Hilduino comite datam quamque Balduinus comes inique quondam moliebatur auferre*. Eu égard aux nécessités grammaticales et au fait que dans la donation du comte Hilduin (supra, note 22) il n'est explicitement question que du fise de Tournai même, nous proposons — en l'absence de tout original — la restitution suivante : *Fiscum in Tornaco, in eadem civitate, cum villa Markeduno ad ipsum pertinente, a Hilduino comite datum, quemque Balduinus comes quondam moliebatur auferre*. — Pour l'authenticité et la date cf. H. PIRENNE loc. cit., p. 646.

(35) Voyez PAUL ROLLAND, *Les «Hommes de Sainte-Marie» à Tournai* (*Revue belge de Philologie et d'Histoire*, III, 1924, p. 242ss.)

(36) Voir notre mémoire sur *Les Origines de la Commune de Tournai*, à l'impression.

Le caractère domanial de la ville de Tournai, de l'époque romaine à l'aube de l'époque communale, est donc patent.

Or, si l'on pense que dans ce domaine, ou plutôt — quelle que soit la signification de *caput fisci* — dans ce point vital du domaine, la demeure des maîtres, la *curtis indominicata*, eu égard aux nécessités d'ordre topographique et d'ordre économique, a dû forcément se perpétuer à une même place, il convient de situer en la demeure primitive des évêques, les derniers de ces maîtres, le palais des rois francs (*curtis regia*) de Tournai. C'est une déduction à laquelle on ne peut se dérober (37). Quand je dis demeure primitive des évêques, j'entends la demeure antérieure à la fin du XII^e siècle, époque à laquelle nous savons pertinemment que le palais épiscopal occupait l'emplacement du palais actuel.

Cherchant cette demeure, on pourrait déjà affirmer à priori qu'elle se trouvait dans les environs immédiats de la cathédrale — existant au moins dans son principe depuis saint Eleuthère (V^e-VI^e s.) — et, tout particulièrement, en vertu des règles canoniques (38), dans le cloître de cette église. D'autre part, rien ne nous forcerait à croire que l'évêché, relevant d'une institution éminemment conservatrice, ait occupé successivement plusieurs emplacements et qu'il faille par conséquent s'écarter beaucoup de l'emplacement actuel pour le trouver.

Mais il est des arguments plus précieux que le raisonnement. Une tradition fort ancienne, dont nous ne croyons pas devoir récuser le témoignage car il s'harmonise avec toutes les autres données, veut qu'une maison de la rue des Choraux, sise à deux pas du palais épiscopal d'aujourd'hui, soit donc dans les limites anciennes de ce palais — singulièrement réduit par les siècles —, ait été, dans ses origines, la « maison de saint Eleu-

(37) M. H. Pirenne a posé la question: «qui sait même si la *curtis indominicata* à laquelle ressortissait le fisc n'a pas été à cette époque la demeure des premiers Mérovingiens?» (Loc. cit., p. 648).

(38) Renouvelées notamment au concile de Pontion (876).

thère» (39). Saint Eleuthère, évêque de Tournai, ayant vécu au VI^e siècle, c'est-à-dire bien avant la cession définitive de la cité aux évêques. Ce renseignement pourrait être tenu pour négligeable si nous ne nous rappelions qu'avant d'être installés dans les propriétés des rois en qualité d'héritiers, les évêques l'avaient déjà très souvent été en qualité d'usufruitiers. En effet, il ne faut pas se dissimuler que les évêques francs furent, la plupart du temps, considérés comme fonctionnaires (40). Ils sortaient ordinairement de la «truste» aristocratique ou schola palatine, où se faisait l'apprentissage des délégations de l'autorité, et remplissaient parfois des charges civiles avant d'être promus à l'épiscopat. Double fait qui se réalisa précisément pour Eleuthère (41). Evêques, ils ne se désintéressaient nullement de la marche administrative du «siècle» et leur action à cet égard s'harmonisait — ou rivalisait — avec celle des comtes (42). Or aux représentants du roi on avait coutume de prêter des biens du roi pour l'accomplissement de leur mission. Ce n'est pas pour un autre motif (*in ministerium*) que nous venons de voir, à Tournai même, en 817, le comte Hruoculfe jouir d'une partie du fisc royal. Et cette dernière constatation fait même coup double

(39) Cf. COUSIN, *Histoire de Tournay*, I, 1619 (p. 277 : «Selon quelques annales et le bruit commun, qui dure encore maintenant, (la maison) où il demeura en ceste ville et en laquelle il est party de ce monde au ciel, est la seconde maison canonique en la rue du Chastelet, à la main gauche en entrant de la rue Nostre-Dame au dict Chastelet ; en la cour de laquelle maison il y a un puits dont l'on va quérir de l'eau pour garir de la fièvre.» Le rez-de-chaussée de cette maison, encore existante, porte les traces d'une certaine antiquité. Le puits en question se voyait encore il y a quelques années. Cf. SOIL DE MORIAME, *Tournai archéologique...* p. 19 et BOZIERE, *Tournai ancien et moderne*, p. 319. Une ruelle venant de la rue de l'Yser et de la rue des Choraux y aboutissait ; elle fut supprimée en 1677. Sur tout ceci cf. VOISIN, *Le cloître de la cathédrale de Tournai* (Mém. Soc. Hist. Tournai, VI, 1859, p. 87) qui donne un texte de 1450 relatif à la maison de saint Eleuthère.

(40) F. LOT, *op. cit.*, p. 446-447.

(41) Voyez notre SAINT ELEUTHERE (La Terre Wallonne XVII, 1928, p. 148-250).

(42) F. LOT, *ibid.*, et, pour l'époque carolingienne, de nombreux capitulaires.

puisque'elle représente le bien prêté au comte comme tellement proche de la cathédrale qu'il a paru impossible de n'y pas toucher lorsque l'on a voulu agrandir le cloître de celle-ci. Le même fait a dû se produire très tôt pour les évêques, mêlés à l'administration séculière. La «maison d'Eleuthère» a donc bien pu s'identifier à la demeure des rois dès le moment où Clovis, qui paraît précisément avoir fait Eleuthère évêque de Tournai, venait de la quitter.

Cette résidence qu'ils ne faisaient qu'occuper — en partage avec les comtes civils institués aussi lors du départ de Clovis — les prélats l'auront reçue en propriété pleine et entière après la disparition de ces comtes et, d'une façon assez paradoxale, par l'intermédiaire du dernier d'entre eux, Hilduin, à qui la propriété en passa tout d'abord, entre 884 et 898. Après cette dernière date en tout cas la demeure du maître de Tournai semble bien avoir été sise en la rue des Choraux, puisqu'une tour de l'enceinte du IX^e siècle y porta longtemps le nom caractéristique de «tour l'Evêque» (43).

Et ceci nous amène à envisager l'autre argument, l'argument d'ordre stratégique.

Si modeste que fût devenu son rôle — simple centre agricole (44) — Tournai n'en était pas moins entouré de murailles d'origine gallo-romaine dont le donjon, si l'on peut dire, se trouvait nécessairement ramassé dans la demeure — immuable — des maîtres de l'endroit. Or tout concorde à identifier ce centre de la défense avec les lieux que nous venons de désigner, soit l'emplacement et les environs immédiats du palais épiscopal actuel. Là se trouvait l'*arcx* qui, en haut de l'enceinte commune aux époques romaine et épiscopale, englobait la cathédrale et l'évêché; là, dans la rue des Choraux où nous venons de situer la «maison d'Eleuthère» et la «tour l'Evêque», se dressait le *Castellarium*; là, vers la sortie sud de la cathédrale s'étendait

(43) Voyez notre étude sur *L'Enceinte antique*, *supra* p. 88.

(44) Voyez, dans le diplôme de 817, des disponibilités foncières en plein cœur de la ville.

le «Capitole» — *Arcx*, *Castellarium* et Capitole étant identiques en tout ou en partie et désignant la retraite inaccessible du seigneur (45).

Il en résulte qu'à travers les régimes successifs du haut Moyen Age et pour des faits d'ordre militaire comme pour des faits d'ordre domanial, le cœur de Tournai battit au même endroit, à l'emplacement, ou peut s'en faut, du palais épiscopal actuel. Avant les évêques, les rois francs y étaient installés, et tout porte à croire qu'en ce domaine, comme en tant d'autres, ils s'étaient bornés à ratifier le choix des administrateurs romains (46) : procurateurs du gynécée (47) — habitant le gynécée même — et chefs habituels, civils (48) et militaires (49) de la cité (50).

(45) Voyez L'Enceinte antique, *supra*, p. 85. FLODOARD, parlant de Laon, fait allusion au palais royal qu'il appelle aussi *arcx* et qu'il distingue du *castrum* même ou de la *civitas*. *Annales*, édit. LAUER, p. 51, 70, 123 (années 931, 938, 949 etc.)

(46) M. H. Pirenne voit dans le fisc royal de Tournai «la continuation directe d'un domaine de l'Etat Romain». *Loc. cit.*, p. 648.

(47) *Supra*, n. 19.

(48) On ne possède sur ceux-ci aucune donnée locale, sauf peut-être une allusion au *defensor civitatis* dont la charge, suivant une coutume assez générale, aurait été confiée à l'évêque (Eleuthère). (Cf. notre *Saint Eleuthère*, *loc. cit.*, p. 256).

(49) Cf. *Noticia Dignitatum Occid.* XXIV, édit. BÖCKING, p. 81. *Sub dispositione viri spectabilis comitis limitis saxonici per Britanniam... prepositus numeri Tornacensium Lemannis*. Ce *prepositus* et son *numerus* étaient alors cantonnés à Lymne (Kent) mais on sait que le caractère primitif des *numeri*, composés d'irréguliers nationaux, fut local. (STAPPERS, *Les milices locales dans le bas-Empire romain* [Le Musée Belge, 9^e année, T. IX, 1905, p. 50 ss]).

(50) On ne sait rien des chefs religieux, une épitaphe trouvée à la Grand-Place ne démontrant nullement l'existence d'un *archigallus*. Cf. PAUL ROLLAND, *Une inscription romaine de Tournai* (Le Musée Belge, 26^e année. T. XXVI, 1922, p. 101 ss).

III. — LE MALLUS.

On sait que les assemblées judiciaires franques portaient le nom de *maal*, traduit en bas-latin par *mallus* ou *mallum*. L'endroit où se réunissait le *mallus* fut appelé *malberg* (mont du maal) (1), *malleveld* (champ du maal) (2) ou, par confusion entre le contenu et le contenant, tout simplement *mallus*, *mallum* ou *malli*, la forme plurielle — corrompue parfois en *mallei* (3) — s'expliquant par la répétition régulière des assemblées. Lors de la formation de la langue romane, le terme *malli* devint *maulx* ou *maux*. On le rencontre fréquemment sous ses deux aspects, ancien et nouveau, dans le Tournaisis et les régions voisines, soit qu'il ait subi l'augmentation d'un préfixe (ex. : *Ad mallcs* = as maux; ès maux) comme à Ansercœur (Ausmaux) (4) et à Estaires près de Saily (Esmals) (5), soit qu'avec un déterminatif il entre dans la composition d'un mot double (ex. : *Thiot malli* [*mallus publicus*] (6), *Timalli* = Timaux) comme à

(1) Cf. *Mallobergus*, Lex Sal. XVII 1.

(2) A ce sujet voyez l'étude capitale de M. A. CARNOY, *Le Mallum dans la Toponymie belge*, Mélanges d'Histoire offerts à Charles Moeller. Louvain 1914 (Recueil de Travaux publiés par les membres des Conférences d'Histoire et de Philologie, 40^e fasc.) p. 286 ss.

(3) Voyez le village de *Malleis* dans l'Artois (a^e 1298) BEUGNOT *Les Oïlm*, I, p. 175 — A Cambrai la rue du Mal était dite *Vicus Malli* ou *Malleorum*. LE GLAY, *Glossaire topographique de l'ancien Cambrésis*.

(4) Mars 1242. Acte du seigneur d'Ansercœur relatif à la vente d'un terrain «*qui gist as Ausmaux*» au profit de la chapellenie de S. Brice de Tournai. Archives de la cathédrale. Tournai, cartul. D n^o 62, r^o.

(5) Des textes de 1156, 1163 et 1245 y fixent encore le siège des 3 plaids généraux de la seigneurie de S. Vaast. *Es* signifie en les. Cf. G. DEPOTTER, *Les Echevins de pays de Lallœux* (Mémoires de l'Académie d'Arras, 2^e série. I. 34; 1903, p. 210).

(6) Voyez A. CARNOY, loc. cit., p. 291-293.

Templeuve-en-Dossemer (7) et à Lille (8).

Pour Tournai, le cas est des plus simples: on y trouve encore aujourd'hui une rue «des Maux».

L'opinion commune actuelle voit l'origine de cette dénomination dans les maux (*mala*) par excellence, ceux de la lèpre (9) ou ceux de la peste, vers lesquels la rue prénommée conduisait au Moyen Age. C'est par là, en effet, que l'on se rendait soit à la léproserie du Val d'Orcq, soit aux baraques de la rue Perdue, qui abritèrent longtemps des pestiférés.

De plus anciens auteurs locaux, cependant, formulaient déjà une autre interprétation. Cousin (10), Poutrain (11), Hoverlant

(7) Charte de 1190 délivrée par l'abbé de St. Nicolas des Prés à Tournai: «Ter in anno statutis diebus Tiemallos quosquam ex nostratibus herede sibi prenunciante exequitur». (Mémoires de la Société Historique de Tournai. T. XII, 1873, p. 103).

(8) Cf. A. BLOMMAERT, *Les Châtelains de Flandre* (Université de Gand, Recueil de travaux publiés par la Faculté de Philosophie et Lettres, 46^e fascicule, 1915) p. 148. M. Th. LEURIDAN, n'explique pas le mot *Ti*, aussi bien à propos des Timaux de Liège qu'à propos de ceux de Templeuve. Cf. *La Châtellenie de Lille* (Bulletin de la Commission historique du Département du Nord, Lille, 1898) et *Templeuve-lez-Dossemer, Histoire féodale* (Annales de la Société Historique de Tournai, VI, 1901, p. 158).

(9) Cf. A. HOCQUET, *Les Rues, places publiques et boulevards de Tournai*, 1899, p. 62.

(10) *Histoire de Tournay*, IV Douay, 1620, in 4^e, p. 294. «Au mesme an 1543 la porte des Maux à Tournay fut deffaicte. *Mallus* en latin, usité du temps des Empereurs Charlemagne et Loys le Débonnaire, signifioit le lieu où on plaidoit, et où on tenoit le siège judicial, ou bien signifioit la jurisdiction mesme, qu'on y exerçoit, tellement qu'ils disoient *Venire ad mallum comitis, vocari ad mallum Imperatoris et mallum tenere*». Cousin ajoute: «Par adventure, que les Halles de Tournay(sic) estoient le temps passé en la rue, dont la porte et la rue des Maux auront retenu leur nom». — Signalant un passage de l'obituaire de la cathédrale à la date de 27 mars (*Quae* [Ghilla, femme de Jean de Salines] *pro remedio anime sue hospitem apud Mallos 5 solidos et 2 capones in Natali debentem huic dedit ecclesie*) il répète (p. 49): «apud Mallos j'entends à la rue des Maulx».

(11) *Histoire de la ville et cité de Tournai*, La Haye, 1750, in 4^e, cité par BOZIERE (p. 109) qui n'indique pas la page — que nous n'avons pu retrouver — d'où il a tiré son information. «Poutrain, dit Bozrière, parle d'un vieux mur très épais situé autrefois à proximité de l'ancienne porte des Maux, et que l'on démolit vers l'année 1700. Il (Pou-

de Bauwelaere (12) et Bozière (13), pour ne citer que les principaux, soit qu'ils se fissent l'écho d'une tradition, soit qu'ils procédassent par raisonnement, n'ont pas craint de mettre l'appellation «rue des Maux» en relation avec un ancien tribunal franc.

La documentation donne raison aux anciens — trop souvent méconnus — contre les modernes (14). Il appert, en effet, de textes remontant jusqu'au milieu du XII^e siècle que, durant le Moyen Age, un des lieux-dits les plus signalés de Tournai fut celui appelé *Malli, Mallei, Maux; ad Mallos, as Maus* (15) — ces deux dernières dénominations n'étant pas stéréotypées (16).

Tout le terrain compris au sud-ouest de la ville entre les portes «des Maux» des deux enceintes communales successives

train) conjecture que ces restes de construction ont dû appartenir à un édifice qui servait à rendre la justice». C'en est assez pour connaître l'opinion de Poutrain sur l'origine de l'expression «des Maux».

(12) *Essai chronologique pour servir à l'histoire de Tournai*, T. 3 Tournai. 1805, p. 22. Interprétation d'un texte, que nous citons plus loin. (n. 29) relatif aux quartiers urbains. «Le troisième, celui du *Mal*, ou des *Maux*, de nos jours; des Auteurs prétendent que *mal* signifioit ici, l'endroit où les Rois des français avoient tenus leurs *mals* ou assemblées nationales françaises». Cf. aussi T. 101, p. 609-613 (avec certaines réserves).

(13) *Journal ancien et moderne*, Tournai 1864, 8^e, p. 199.

«Le nom actuel de la rue des Maux, que l'on écrivait *Maus* et *Maux* n'est qu'une corruption du *Mahl* ou de *Malhus*, désignation qui lui est venue, selon toute apparence, d'un tribunal franc établi sur le terrain qu'elle occupe».

(14) Ce n'est pas parce cette rue a pu parfois porter le nom de *vicus leprosorium* (a^o 1252) et de «rue de le Val d'Orcq» (1245 et 1243), que lorsqu'elle s'appelait — concurremment — rue des Maux, le terme «Maux» signifiait «Lèpre» (A. Hocquet, op. cit., p. 62) *Cum hoc* n'équivaut pas à *propter hoc*.

(15) Archives de l'Etat à Mons, Cartulaire des rentes de l'abbaye St-Martin, n^o 112 (fin XII^e - commencement XIII^e s.): *Super tornum vicum quo itur ad mallos ante portam nostram. In viculo juxta petrinam portam quo itur ad mallos...* Autre cartulaire, même volume: *Ad mallos hospites Hermanni de Grimalpont... Item ad mallos... ad mallos orti decem...* Cartulaire n^o 113 (commence: XIII^e s.): *Subilus vicum quo itur ad mallos a domo Rad. Kamilon usque ad fossatum civitatis.*

Voyez aussi le texte cité par COUSIN, supra n. 10.

(16) Comme dans le cas typique de «As Ausmaux» à Anserœul.

(17) — portes dont la plus ancienne s'élevait à l'issue de la rue des Maux tandis que la plus récente devint plus tard la «porte de Lille» —, faisait partie des «Maux». On y trouvait par exemple le bas de la rue Roque St. Nicaise (18), la rue Dorez, la place de Lille et le haut de la rue Perdue (19), le haut de la rue des Carmes (20), la rue Blandinoise (21). Les «Maux» possédaient leur puits (22), et leur croix (23) — en haut de

(17) Archives de l'Etat à Mons. Cartulaire des rentes de St-Martin, n° 114 (A° 1232): ...*Extra portam Mallorum... ante fossatum extra portam Malleorum* (même chose au n° 121, a° 1293). Cartulaire de S. Nicolas de Prés (Mém. Soc. Hist. Tournai, XII, 1873, p. 239): *Intra portam de Malleis* (a° 1242).

. Cartulaire n° 112 (fin VII^e-commenc. XIII^e s.): *Ad novam portam Mallorum in viculis versus Sanctum Jacobum*. Même chose au cartul. n° 113 (comm. XIII^e s.) sauf la forme *Malleorum*.

(18) Cartulaire de S. Martin n° 113 (commenc. XIII^e s.): *Ad rupem Mallorum... In vico de rupe Mallorum... in viculo rupe quo itur ad Mallos*. Cartulaire n° 114 (a° 1232): *In rupe ad Sanctum Nicholasium. In parrochia S. Nicholasii: In rupe in fine viculi... In rupe in ille viculi versus portam Malleorum*. Cartulaire n° 115 (a° 1232) *In rupe versus Malleos... In rupe sicut itur ad Mallos* — A. D'HERBOMEZ. Chartes de St. Martin, I, p. 170 (a° 1279): *In rupe Malleorum*.

(19) «As Maus sur le markiet des bïetes» Archives de l'Etat à Mons. Chirographe de la Cité de Tournai (Robiers le Mouleres) avril 1253. La place de Lille s'appelait encore naguère Vieux Marché aux Vaches.

(20) Cartulaire de S. Martin n° 112 (fin XII^e-commenc. XIII^e s.): *Ad novam portam Mallorum in viculis versus Sanctum Jacobum*. — Même chose au cartulaire n° 113 (commenc. XIII^e) sauf la forme *Malleorum*. Voyez aussi *infra*, n. 24.

(21) Archives de l'Etat à Mons. Chirographe de la Cité de Tournai, juillet 1242: *As Maus en la rue Blandegnoise*.

(22) Cartulaire de S. Martin n° 113 (commenc. XIII^e): *Ante puteum ad Mallos*. Cartul. n° 114 (a° 1232): *Ad Mallos prope puteum*.

Le plan de Tournai par Picquet (1838) mentionne deux puits publics dans le territoire que nous avons assigné aux Maux. L'un est situé au Vieux Marché à la paille (act. Place Roger de le Pasture), au bas de la rue Roc St-Nicaise, en face du n° 2. L'autre est situé au Vieux Marché aux Vaches (Place de Lille) en face du n° 26 (aujourd'hui n° 28), soit à proximité de la «croix des Maus». Convierait-il pour cette dernière raison, de choisir le deuxième puits plutôt que le premier?

(23) Archives de l'Etat à Mons. Chirographe de la Cité de Tournai (Félice de Saint-Jakeme), (février 1238, n.s.): *Maison As Maus devant*

la rue Perdue (24) — marquait probablement la place de leur ancien centre.

Déjà fort étendus dans le territoire « d'entre-deux-murs » les Maux semblent avoir débordé. de part et d'autre de l'emplacement de ces murs, qui n'ont évidemment rien de commun avec leur institution, de beaucoup antérieure. L'expression « as Maux entre deux portes » (25), semble inclure sa deuxième partie dans la première. De fait, les portes elles-mêmes étaient dites « as Maus » (26) et, en deçà de la plus ancienne, les formes dénominatives appliquées à la rue « des Maux » (27) paraissent indiquer qu'on la considérait comme s'allongeant plus dans les Maux que « vers » les Maux. Au reste, un passage d'une encyclopédie d'Hériman de Saint-Martin, le texte le plus ancien relatif au sujet (1146) — qui ruine dans ses fondements la thèse faisant état de la léproserie, établie seulement en 1153, et *a fortiori* celles des « baraques de pestiférés » encore plus récentes — place le *mallus* dans le voisinage immédiat du *forum* de la

le crois. Ibid., chirographe pour Pierre li Sages (juin 1234) : *Maison ki sied devant le crois as Maus.* Archives de la Cathédrale de Tournai cartul. D. n° 23 v°, constitution de rente des fils de Mabilie de Malleis (sept. 1255) : *ad malleos tornacenses ante crucem.*

(24) Archives de l'Etat à Mons. Chirographe de la Cité de Tournai (Bauduin Make) (décembre 1239) : *se maison la u il maint ki siet en la rue roial devant le crois as Maus.* (La rue royale est devenue la rue des Carmes).

(25) Archives de l'Etat à Mons. Chirographe de la Cité de Tournai (Andrius Fonncus) (avril 1241).

(26) Archives communales de Tournai, registre n° 3291 b f° 17, r°, assurement de Jehans de Haudion (mars 1274, n.s.) : *Ce fu fait en le porte as Maus.* Archives de l'Etat à Mons. Chirographe de la Cité de Tournai (Waukiers li Salvages) (février 1225 n.s.) : *li meis et li manages ki siet vers le porte as Maus.* Cf. aussi *supra*, *passim*.

(27) Dite: des Maux, as Maux, etc.

(28) Voyez PAUL ROLLAND, *Les Monumenta Historiae Tornacensis saec. XII (Annales de l'Académie Royale d'Archéologie de Belgique. LXXIII, 1926, p. 253 ss.)*

cité (29). Or le *farum* (Grand Marché, Grand'Place actuelle) s'ouvrait exactement à la naissance de la rue des Maux.

Cette extension du *mallus* étant établie, le dernier texte que nous venons d'invoquer gagne à son tour de l'intérêt. Il nous montre comment, lors du réveil de l'activité urbaine après les dernières invasions normandes — si le fond de la tradition rapportée par Hérیمان est exact, et c'est généralement le cas chez cet auteur — un des quartiers les premiers peuplés (X^e s.) de la ville nouvelle (30) fut celui qui se forma le long du *farum*, à proximité de la rue de Cologne (*calania?*), sur les confins et aux dépens du *mallus* (31).

Aussi bien, le *farum* lui-même, espace largement découvert, semble n'avoir été que la partie la plus favorisée du territoire où *mallus* qui devait s'étendre primitivement jusqu'aux murailles romano-épiscopales, dominées en cet endroit par le donjon du seigneur et maître. Cette situation ne rappelle-t-elle pas celle de beaucoup de chefs-lieux de châtellenies flamandes, sièges d'un ancien *mallus*, où, à l'inverse des réunions scabinales courantes abritées à l'intérieur du *castrum* dans la *damus scabinatus*

(29) *Tertius (tornacensis civis) circa Mallum ad Forum civitatis determinationem suam possedit.* Monumenta Germaniae Historica, Scriptores, XIV, p. 350 (Les mss. donnent *naulum* et *maulum*, mais aucun d'eux n'est original. Vu ce qui précède, c'est évidemment *mallum* qu'il faut lire).

(30) *Cum autem huic desolationi Deo finem imponere placuisset et dispersos in terram suam revocare voluisset, Tornacenses scilicet in proprium solum, continuo nonnulli ex civibus unanimiter adunati, Noviomam reliquerunt atque Tornacum remeaverunt. Inter quos dicuntur fuisse quatuor ceteris prestantiores atque ditiores, qui urbem Tornacensem sibi equis partibus dividentes, inferiores quosque tributarios aut vernulas suos constituerunt.* Ibid. Il s'agit en réalité de la mise en valeur et de l'accensement de nouveaux quartiers urbains.

(31) Il faut actuellement localiser ce quartier — car ce ne peut être que là — de part et d'autre de la rue de Maux, d'un côté vers l'endroit où allait s'élever la Halle (aux-draps) qui touchait par derrière à la «Roque St-Nicaise», c'est-à-dire aux «Maus», de l'autre côté, vers l'endroit où allait se dresser l'église St-Quentin (de Foro), qui touchait par derrière au haut de la rue Perdue, c.-à-d. encore aux «Maus».

(32), l'assemblée cantonale, réunie depuis Charlemagne seulement lors des trois plaids généraux annuels (*placita generalia*), se tenait immédiatement en dehors, sur le terrain même qui allait être dévolu au commerce sous le nom de *forum*(33)?

(32) A Tournai, durant la période épiscopale, les échevins se réunissaient au cloître de la cathédrale. Voyez un texte d'Hériman, *Liber de restauratione St. Martini*, *Monumenta Germaniae Historia, Scriptores*, XIV, p. 276 (vers 1088).

(33) Voyez le texte de Gaibert de Bruges (§. 1, édit. H. Pirenne).. qui oppose les *fora* marchands aux *castra* qui les dominent..

TABLE DES MATIÈRES

Fernand Donnet et Paul Rolland: L'influence artistique d'Anvers au XVIII ^e siècle	5
Léon Le Fèbve de Vivy: Une terre neutre en Ardenne au XVIII ^e siècle, Bertrix	53
Albert Visart de Bocarmé: De l'origine de quelques types mo- nétaires belges	63
Paul Rolland. Topographie tournaisienne gallo-romaine et franque: L'enceinte antique, le palais des rois francs, le mallus	77

(48)h

1

2

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.